2268 I.D.J.1.d.

ÉMILE,

OU

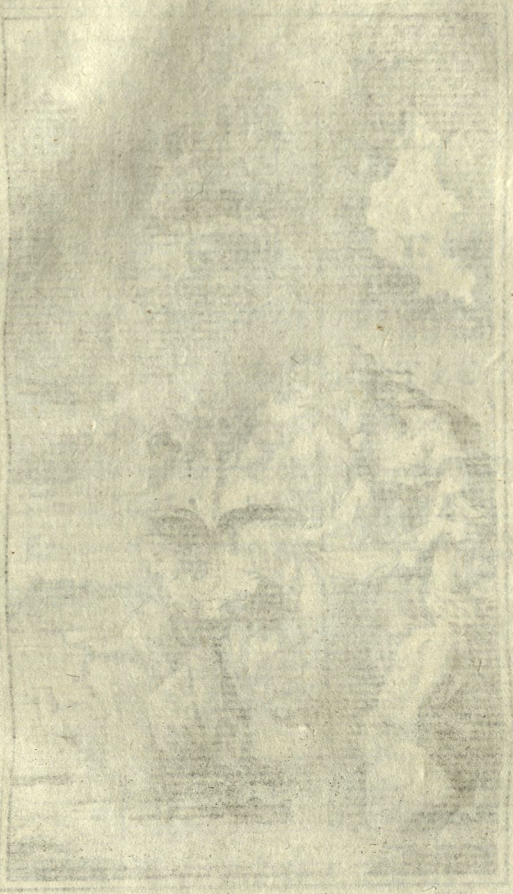
DE L'ÉDUCATION.

PAR

J. J. ROUSSEAU.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.
Sen: de irâ. L. II. c. 13.

PREMIERE PARTIE.



Emile Frontispice du Tome VII.



Tétis. Liv. I.

COLLECTION

COMPLETE

DES

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

avec Figures en taille-douce.

NOUVELLE EDITION,

Soigneuſement revue & corrigée.

TOME SEPTIEME.



K K
LYCEAL
BIBLIOTHEK
ZU
LAIBACH

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de SAMUEL FAUCHE,
Libraire du ROI.

M. DCC. LXXV.

030043078

PRÉFACE.

CE Recueil de réflexions & d'obſervations, ſans ordre, & preſque ſans ſuite, fut commencé pour complaire à une bonne mere qui ſait penſer. Je n'avois d'abord projetté qu'un Mémoire de quelques pages : mon ſujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint inſenſiblement une eſpece d'ouvrage, trop gros, ſans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matiere qu'il traite. J'ai balancé long-tems à le publier; & ſouvent il m'a fait ſentir, en y travaillant, qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour ſavoir compoſer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il eſt, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là; & que, quand mes idées ſeroient mauvaiſes, ſi j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme, qui de ſa retraite, jette ſes feuilles dans le Public,

ſans prôneurs, ſans parti qui les défende, ſans ſavoir même ce qu'on en penſe ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il ſe trompe, on admette ſes erreurs ſans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui eſt en uſage eſt mauvaiſe ; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un livre de choſes que tout le monde ſait. Je remarquerai ſeulement, que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, ſans que perſonne s'aviſe d'en propoſer une meilleure. La Littérature & le ſavoir de notre ſiecle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On cenſure d'un ton de maître ; pour propoſer, il en faut prendre un autre auquel la hauteur philoſophique ſe complaît moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique : la premiere de toutes les utilités, qui eſt l'art de former des hommes, eſt encore oubliée. Mon ſujet étoit tout neuf après le livre de Locke, & je crains fort qu'il ne le ſoit encore après le mien.

On ne connoît point l'enfance ; ſur les fauſſes idées qu'on en a, plus on va, plus on

s'égare. Les plus ſages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de ſavoir, ſans conſidérer ce que les enfans ſont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, ſans penſer à ce qu'il eſt avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me ſuis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode ſeroit chimérique & fauſſe, on pût toujours profiter de mes obſervations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire, mais je crois avoir bien vu le ſujet ſur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos éleves; car très-aſſurément, vous ne les connoiſſez point. Or ſi vous liſez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas ſans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie ſyſtématique, qui n'eſt autre choſe ici que la marche de la nature, c'eſt-là ce qui déroutera le plus le Lecteur: c'eſt auſſi par-là qu'on m'attaquera ſans doute; & peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un viſionnaire ſur l'éducation. Qu'y faire? Ce n'eſt pas ſur les idées d'autrui que j'écris; c'eſt ſur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes; il y a long-tems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de

me donner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées ? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon ſens, de ne point croire être ſeul plus ſage que tout le monde; il dépend de moi, non de changer de ſentiment, mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, & ce que je fais. Que ſi je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'eſt point pour en impoſer au Lecteur; c'eſt pour lui parler comme je penſe. Pourquoi propoſerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui ſe paſſe dans mon eſprit.

En expoſant avec liberté mon ſentiment, j'entends ſi peu qu'il faſſe autorité, que j'y joins toujours mes raiſons, afin qu'on les peſe & qu'on me juge : mais quoique je ne veuille point m'obſtiner à défendre mes idées je ne me crois pas moins obligé de les propoſer; car les maximes ſur leſquelles je ſuis d'un avis contraire à celui des autres, ne ſont point indifférentes. Ce ſont de celles dont la vérité ou la fauſſeté importe à connoître, & qui font le bonheur ou le malheur du genre humain.

Propoſez ce qui eſt faiſable, ne ceſſe-t-on de me répéter. C'eſt comme ſi l'on me diſoit; propoſez de faire ce qu'on fait; ou du

moins propoſez quelque bien qui s'allie avec le mal exiſtant. Un tel projet, ſur certaines matieres, eſt beaucoup plus chimérique que les miens: car dans cet alliage le bien ſe gâte, & le mal ne ſe guérit pas. J'aimerois mieux ſuivre en tout la pratique établie que d'en prendre une bonne à demi: il y auroit moins de contradiction dans l'homme; il ne peut tendre à la fois à deux buts oppoſés. Peres & Meres, ce qui eſt faiſable eſt ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté?

En toute eſpece de projet, il y a deux choſes à conſidérer: premiérement, la bonté abſolue du projet; en ſecond lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il ſuffit, pour que le projet ſoit admiſſible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon ſoit dans la nature de la choſe; ici, par exemple, que l'éducation propoſée ſoit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La ſeconde conſidération dépend de rapports donnés dans certaines ſituations: rapports accidentels à la choſe, leſquels par conſéquent, ne ſont point néceſſaires, & peuvent varier à l'infini. Ainſi telle éducation peut être praticable en Suiſſe & ne l'ê-

tre pas en France, telle autre peut l'être chez les Bourgeois, & telle autre parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonſtances, qu'il eſt impoſſible de déterminer autrement que dans une application particuliere de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulieres n'étant pas eſſentielles à mon ſujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me ſuffit que par-tout où naîtront des hommes, on puiſſe en faire ce que je propoſe, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort ſans doute, mais ſi je le remplis, on auroit tort auſſi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.

EXPLICATIONS

DES FIGURES.

I. *La Figure qui ſe rapporte au premier Livre & ſert de Frontiſpice à l'Ouvrage, repréſente* Thétis *plongeant ſon Fils dans le Styx, pour le rendre invulnérable.* Voyez Partie I. p. 1.

II. *La Figure qui eſt à la tête du Livre ſecond, repréſente* Chiron *exerçant le petit* Achille *à la Courſe.* P. I. p. 244.

III. *La Figure qui eſt à la tête du troiſieme Livre & dela ſeconde Partie, repréſente* Hermès *gravant ſur des colonnes les élémens des Sciences.* Voyez P. II. p. 299.

IV. *La Figure qui appartient au Livre quatre, & qui eſt à la tête de la troiſieme partie, repréſente* Orphée *enſeignant aux hommes le culte des Dieux.* Voyez Partie III. p. 1.

V. *La Figure qui eſt à la tête du cinquieme Livre & de la quatrieme Partie, repréſente* Circé *ſe donnant à* Ulyſſe, *qu'elle n'a pu transformer.* Voyez P. IV. p. 221.

ÉMILE,
OU
DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

TOUT eſt bien, ſortant des mains de l'Auteur des choſes : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons : il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave : il bouleverſe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monſtres : il ne veut rien, tel que l'a fait la nature, pas même l'homme : il le faut dreſſer pour lui, comme un cheval de manege ; il le faut contourner à ſa mode, comme un arbre de ſon jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre eſpece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où ſont déſormais les choſes, un homme abandonné dès ſa naiſſance à lui-même parmi les autres, ſeroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſubmergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le haſard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les ſens.

C'eſt à toi que je m'adreſſe, tendre & prévoyante mere (*a*), qui ſus t'écarter de la grande

(*a* La premiere éducation eſt celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation ; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plupart des veuves ſe trouvent preſque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élévés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus ſûr que celui des peres ; leurs devoirs ſont plus pénibles : leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille ; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais ſi, dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, ſans doute, elles ont tort ; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que ſon enfant ſoit heureux, qu'il le ſoit dès à préſent. En cela elle a raiſon : quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres. Au reſte, il faut expliquer le ſens que je donne à ce nom de mere, & c'eſt ce qui ſera fait ci-après.

route, & garantir l'arbriſſeau naiſſant du choc des opinions humaines ! Cultive, arroſe la jeune plante avant qu'elle meure; ſes fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit ; mais toi ſeule y dois poſer la barriere.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, juſqu'à ce qu'il eût appris à s'en ſervir : elles lui ſeroient préjudiciables en empêchant les autres de ſonger à l'aſſiſter *(b)*; & abandonné à *lui-même*. Il mourroit de miſere avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri ſi l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naiſſons foibles, nous avons beſoin de forces : nous naiſſons dépourvus de tout, nous avons beſoin d'aſſiſtance : nous naiſſons ſtupides, nous avons beſoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naiſſance & dont nous avons beſoin étant grands, nous eſt donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes eſt l'é-

(b) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainſi que des idées qu'elle exprime, il ſeroit hors d'état de leur faire entendre le beſoin qu'il auroit de leurs ſecours, & rien en lui ne leur manifeſteroit ce beſoin.

ducation de la nature : l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

Chacun de nous eſt donc formé par trois ſortes de Maîtres. Le Diſciple dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & vit conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choſes n'en dépend qu'à certains égards ; celle des hommes eſt la ſeule dont nous ſoyions vraiment les maîtres : encore ne le ſommes-nous que par ſuppoſition ; car qui eſt-ce qui peut eſpérer de diriger entiérement les diſcours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Si-tôt donc que l'éducation eſt un art, il eſt preſque impoſſible qu'elle réuſſiſſe, puiſque le concours néceſſaire à ſon ſuccès ne dépend de perſonne. Tout ce qu'on peut faire à force de ſoins eſt d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel eſt ce but ? c'eſt celui-même de la nature ; cela vient d'être prouvé. Puiſque le concours des trois éducations eſt néceſſaire à leur perfection, c'eſt ſur celle à laquelle nous ne pou-

vons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un ſens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la nature ? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre : mais la ſeve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui réſultent de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles ; mais ſi-tôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ? d'autres qui la gardent ? d'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent,

d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin ſelon les jugemens que nous en portons ſur l'idée de bonheur ou de perfection que la raiſon nous donne. Ces diſpoſitions s'étendent & s'affermiſſent à meſure que nous devenons plus ſenſibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la nature.

C'eſt donc à ces diſpoſitions primitives qu'il faudroit tout rapporter ; & cela ſe pourroit, ſi nos trois éducations n'étoient que différentes : mais que faire quand elles ſont oppoſées? quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres ? Alors le concert eſt impoſſible. Forcé de combattre la nature ou les inſtitutions ſociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute ſociété partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote eſt dur aux étrangers : ils ne ſont qu'hommes, ils ne ſont rien à ſes yeux. Cet inconvénient eſt inévitable, mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde régnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs

qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

L'homme naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune ; en ſorte que chaque particulier ne ſe croie plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius ; c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie excluſivement à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'étranger il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pédarete ſe préſente pour être admis au conſeil des trois cens ; il eſt rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cens hommes valans mieux

que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil Eſclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend graces aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut conſerver la primauté des ſentimens de la nature, ne ſait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ſes penchans & ſes devoirs, il ne ſera jamais ni homme ni citoyen ; il ne ſera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce ſera un de ces hommes de nos jours ; un François, un Anglois, un Bourgeois ; ce ne ſera rien.

Pour être quelque choſe, pour être ſoi-même & toujours un, il faut agir comme on parle ; il faut être toujours décidé ſur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement, & le ſuivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige pour ſavoir s'il eſt homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets néceſſairement oppoſés, viennent deux formes d'inſtitution contraires ; l'une publique & commune, l'autre particuliere & domeſtique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation

publique? Lisez la république de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'institution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la sienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimérique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme; Lycurgue l'a dénaturé.

L'institution publique n'existe plus, & ne peut plus exister; parcequ'où il n'y a plus de patrie il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, patrie & citoyen, doivent être effacés des langues modernes. J'en sais bien la raison, mais je ne veux pas la dire; elle ne fait rien à mon sujet.

Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissemens qu'on appelle Colleges (*c*). Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parceque cette éducation tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux: elle n'est propre qu'à faire des hommes doubles, paroissant toujours rapporter tout aux

(*c*) Il y a dans l'Académie de Geneve & dans l'Université de Paris des Professeurs que j'aime, que j'estime beaucoup, & que je crois très-capables de bien instruire la Jeunesse, s'ils n'étoient forcés de suivre l'usage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on sera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'est pas sans remede.

autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux ſeuls. Or ces démonſtrations étant communes à tout le monde n'abuſent perſonne. Ce ſont autant de ſoins perdus.

De ces contradictions naît celle que nous éprouvons ſans ceſſe en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverſes impulſions, nous en ſuivons une compoſée qui ne nous mene ni à l'un ni à l'autre but. Ainſi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons ſans avoir pu nous accorder avec nous, & ſans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

Reſte enfin l'éducation domeſtique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui? Si peut-être le double objet qu'on ſe propoſe pouvoit ſe réunir en un ſeul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obſtacle à ſon bonheur. Il faudroit pour en juger le voir tout formé; il faudroit avoir obſervé ſes penchans, vu ſes progrès, ſuivi ſa marche: il faudroit en un mot connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons-nous à faire? Beaucoup, ſans doute; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie; mais ſi la

mer eſt forte & qu'on veuille reſter en place, il faut jetter l'ancre. Prends garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, & que le vaiſſeau ne dérive avant que tu t'en ſois apperçu.

Dans l'ordre ſocial, où toutes les places ſont marquées, chacun doit être élevé pour la ſienne. Si un Particulier formé pour ſa place en ſort, il n'eſt plus propre à rien L'éducation n'eſt utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle eſt nuiſible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte où le fils étoit obligé d'embraſſer l'état de ſon pere, l'éducation du moins avoit un but aſſuré; mais parmi nous où les rangs ſeuls demeurent, & où les hommes en changent ſans ceſſe, nul ne ſait ſi en élevant ſon fils pour le ſien il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel les hommes étant tous égaux leur vocation commune eſt l'état d'homme, & quiconque eſt bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on deſtine mon éleve à l'épée, à l'égliſe, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre eſt le métier que je lui veux apprendre. En ſortant des mes mains il ne ſera, j'en conviens, ni magiſtrat, ni ſoldat, ni prêtre: il ſera premiérement homme; tout ce qu'un homme doit être,

il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi: omnesque aditus tuos intercluſi, ut ad me aspirare non posses* (*d*).

Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie est à mon gré le mieux élevé: d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre; notre éducation commence avec nous; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus: il signifioit nourriture. *Educit obstetrix*, dit Varron; *educat nutrix, instituit pedadogus, docet magister* (*e*). Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction sont trois choses aussi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces distinctions sont mal entendues; & pour être bien conduit, l'enfant ne doit suivre qu'un seul guide.

Il faut donc généraliser nos vues, & considérer dans notre éleve l'homme abstrait, l'homme exposé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays,

(*d*) Tuscul. V.
(*e*) Non. Marcell.

ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie ſeroit bonne à certains égards; l'enfant élevé pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne pourroit être expoſé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choſes humaines; vu l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiecle qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul degré, il eſt perdu. Ce n'eſt pas lui apprendre à ſupporter la peine; c'eſt l'exercer à la ſentir.

On ne ſonge qu'à conſerver ſon enfant; ce n'eſt pas aſſez: on doit lui apprendre à ſe conſerver étant homme, à ſupporter les coups du ſort, à braver l'opulence & la miſere, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Islande ou ſur le brûlant rocher de Malthe. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas; il faudra pourtant qu'il meure: & quand ſa mort ne ſeroit pas l'ouvrage de vos ſoins, encore ſeroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre ce n'eſt pas reſpirer, c'eſt agir; c'eſt faire uſage de nos organes, de nos ſens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui

nous donnent le ſentiment de notre exiſtence. L'homme qui a le plus vécu n'eſt pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus ſenti la vie. Tel s'eſt fait enterrer à cent ans, qui mourut dès ſa naiſſance. Il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût-il vécu juſqu'à ce tems-là.

Toute notre ſageſſe conſiſte en préjugés ſerviles ; tous nos uſages ne ſont qu'aſſujettiſſement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'eſclavage : à ſa naiſſance on le coud dans un maillot ; à ſa mort on le cloue dans une biere ; tant qu'il garde la figure humaine, il eſt enchaîné par nos inſtitutions.

On dit que pluſieurs Sages-Femmes prétendent, en pêtriſſant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable : & on le ſouffre ! Nos têtes ſeroient mal de la façon de l'auteur de notre être : il nous les faut façonnées au-dehors par les Sages-Femmes, & au-dedans par les Philoſophes. Les Caraïbes ſont de la moitié plus heureux que nous.

„ A peine l'enfant eſt-il ſorti du ſein de la
„ mere, & à peine jouit-il de la liberté de mou-
„ voir & d'étendre ſes membres, qu'on lui don-
„ ne de nouveaux liens. On l'emmaillote, on
„ le couche la tête fixée & les jambes allongées,
„ les bras pendans à côté du corps ; il eſt en-
„ touré de linges & de bandages de toute eſpe-
„ ce, qui ne lui permettent pas de changer de

„ ſituation. Heureux ſi on ne l'a pas ſerré au
„ point de l'empêcher de reſpirer ; & ſi on a eu
„ la précaution de le coucher ſur le côté, afin
„ que les eaux qu'il doit rendre par la bouche
„ puiſſent tomber d'elles-mêmes ; car il n'au-
„ roit pas la liberté de tourner la tête ſur le
„ côté pour en faciliter l'écoulement (*f*) ".

L'enfant nouveau-né a beſoin d'étendre & de mouvoir ſes membres, pour les tirer de l'engourdiſſement où, raſſemblés en un peloton, ils ont reſté ſi long-tems. On les étend, il eſt vrai : mais on les empêche de ſe mouvoir ; on aſſujettit la tête même par des têtieres : il ſemble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainſi l'impulſion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroiſſement, trouve un obſtacle inſurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuiſent ſes forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'eſt dans ſes langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du ſang, des humeurs ; empêcher l'enfant de ſe fortifier, de croître ; & altérer ſa conſtitution. Dans les lieux où l'on n'a point

(*f*) Hiſt. Nat. T. IV. p. 190. in-12.

ces précautions extravagantes, les hommes ſont tous grands, forts, bien proportionnés (*g*). Les pays où l'on emmaillote les enfans ſont ceux qui fourmillent de boſſus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute eſpece. De peur que les corps ne ſe déforment par des mouvemens libres, on ſe hâte de les déformer en les mettant en preſſe. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'eſtropier.

Une contrainte ſi cruelle pourroit-elle ne pas influer ſur leur humeur, ainſi que ſur leur tempérament ? Leur premier ſentiment eſt un ſentiment de douleur & de peine : ils ne trouvent qu'obſtacles à tous les mouvemens dont ils ont beſoin : plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premieres voix, dites-vous, ſont des pleurs ? je le crois bien : vous les contrariez dès leur naiſſance ; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous ſont des chaînes ; les premiers traitemens qu'ils éprouvent ſont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en ſerviroient-ils pas pour ſe plaindre ? Ils crient du mal que vous leur faites : ainſi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet uſage déraiſonnable ? d'un uſage dénaturé. Depuis que les meres, mépriſant leur

(*g*) Voyez la note (*p*) de la page 56.

leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté; mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourrisson ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours? On conserve ses membres aux dépens de son corps; &, quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces meres, qui débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiement aux amusemens de la ville, savent-elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village? Au moindre tracas qui survient, on le suspend à un clou comme un paquet de hardes; & tandis que sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation avoient le visage violet: la poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontoit à la tête; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut rester en cet état sans perdre la vie, mais je doute que

cela puiſſe aller fort loin. Voilà, je penſe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaiſes ſituations, & ſe donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'eſt-là un de ces vains raiſonnemens de notre fauſſe ſageſſe, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui chez des peuples plus ſenſés que nous, ſont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un ſeul qui ſe bleſſe, ni s'eſtropie: ils ne ſauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence? Les enfans ſont plus lourds; d'accord: mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A peine peuvent-ils ſe mouvoir; comment s'eſtropieroient-ils? ſi on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'allaiter leurs enfans, les femmes ceſſent d'en vouloir faire; la conſéquence eſt naturelle. Dès que l'état de mere eſt onéreux, on trouve bientôt le moyen

de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, & l'on tourne au préjudice de l'eſpece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet uſage, ajouté aux autres cauſes de dépopulation, nous annonce le ſort prochain de l'Europe. Les ſciences, les arts, la philoſophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un déſert. Elle ſera peuplée de bêtes féroces, elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manege des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On ſait ſe faire preſſer de renoncer à cette fantaiſie : on fait adroitement intervenir les époux, les Médecins, ſur-tout les meres. Un mari qui oſeroit conſentir que ſa femme nourrît ſon enfant, ſeroit un homme perdu. L'on en feroit un aſſaſſin qui veut ſe défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel ; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres ! Plus heureux ſi le tems que celles-ci gagnent n'eſt pas deſtiné pour d'autres que vous !

Le devoir des femmes n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette queſtion, dont les Médecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes ; & pour moi, je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le

lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mere que de ſa mamelle? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuſe: la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du ſien eſt une mauvaiſe mere; comment ſera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature, & l'enfant mal ſoigné aura le tems de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pris pour lui une tendreſſe de mere.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre: c'eſt celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir: car où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſer-

vantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriçon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoit plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par ſa cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles? Ceci tient à plus de choſes qu'on ne penſe. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs, commencez par les meres; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation: tout l'ordre moral s'altere; le naturel s'éteint dans tous les cœurs; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans; il n'y a point de réſidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs; tous ſe connoiſſent à peine, comment s'aimeroient-ils? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt qu'u-

ne triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentimens de la nature ſe réveiller dans tous les cœurs; l'Etat va ſe repeupler; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contrepoiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entre-eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé réſulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Diſcours ſuperflus! l'ennui même des plaiſirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont ceſſé d'être meres; elles ne le ſeront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles: aujourd'hui que l'uſage contraire eſt établi, chacune auroit à combattre l'oppoſition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas ſuivre.

Il ſe trouve pourtant quelquefois encore de jeunes perſonnes d'un bon naturel, qui, ſur ce point oſant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur ſexe, rempliſſent avec une vertueuſe intrépidité ce devoir ſi doux que la nature leur impoſe. Puiſſe leur nombre augmenter par l'attrait des biens deſtinés à celles qui s'y livrent! Fondé ſur des conſéquences que donne le plus ſimple raiſonnement, & ſur des obſervations que je n'ai jamais vu démenties, j'oſe promettre à ces dignes meres un attachement ſolide & conſtant de la part de leurs maris, une tendreſſe vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'eſtime & le repect du public, d'heureuſes couches ſans accident & ſans ſuite, une ſanté ferme & vigoureuſe, enfin le plaiſir de ſe voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entre eux les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mere avant de ſavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les prémieres années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mere, une femme les porte à l'excès; lorſqu'elle fait de

ſon enfant ſon idole ; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſerve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls ſur ſa tête, & combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance ſous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du ſtyx. Cette allégorie eſt belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la molleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute eſpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Obſervez la nature, & ſuivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans ; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute eſpece ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'eſt que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fievre : des coliques aiguës leur donnent des convulſions ; de longues toux les ſuffoquent ; les vers les tourmentent ; la pléthore corrompt leur ſang ; des levains divers y fermentent, & cauſent des éruptions périlleuſes. Preſque tout le premier âge eſt maladie & danger : la moitié des enfans qui naiſſent périt avant la huitieme année. Les

épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, & ſi-tôt qu'il peut uſer de la vie, le principe en devient plus aſſuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous? Ne voyez-vous pas qu'en penſant la corriger vous détruiſez ſon ouvrage, vous empêchez l'effet de ſes ſoins? Faire au dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'eſt, ſelon vous, redoubler le danger; & au contraire c'eſt y faire diverſion, c'eſt l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne paſſe pas la meſure de leurs forces, on riſque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à ſupporter un jour. Endurciſſez leur corps aux intempéries des ſaiſons, des climats, des élémens; à la faim, à la ſoif, à la fatigue; trempez-les dans l'eau du ſtyx. Avant que l'habitude du corps ſoit acquiſe, on lui donne celle qu'on veut ſans danger: mais quand une fois il eſt dans ſa conſiſtance, toute altération lui devient périlleuſe. Un enfant ſupportera des changemens que ne ſupporteroit pas un homme: les fibres du premier, molles & flexibles, prennent ſans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuſte ſans expoſer ſa vie & ſa ſanté; & quand il y auroit quelque riſque, encore ne fau-

droit-il pas balancer. Puiſque ce ſont des riſques inſéparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejetter ſur le tems de ſa durée où ils ſont le moins déſavantageux ?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de ſa perſonne ſe joint celui des ſoins qu'il a coûtés ; à la perte de ſa vie ſe joint en lui le ſentiment de la mort. C'eſt donc ſur-tout à l'avenir qu'il faut ſonger en veillant à ſa conſervation ; c'eſt contre les maux de la jeuneſſe qu'il faut l'armer, avant qu'il y ſoit parvenu : car ſi le prix de la vie augmente juſqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'eſt-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant ſur l'âge de raiſon ? Sont-ce là les leçons du maître ?

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les tems. Le ſoin même de ſa conſervation eſt attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans ſon enfance que les maux phyſiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a guere que celles de l'ame qui produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons le ſort de l'enfance, & c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naiſſant, un enfant crie ; ſa premiere enfance ſe paſſe à pleurer. Tantôt on l'agite, on

le flatte pour l'appaiſer, tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faiſons ce qu'il lui plaît, ou nous en exigeons ce qu'il nous plaît : ou nous nous ſoumettons à ſes fantaiſies, ou nous le ſoumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainſi ſes premieres idées ſont celles d'empire & de ſervitude. Avant de ſavoir parler, il commande ; avant de pouvoir agir, il obéit ; & quelquefois on le châtie avant qu'il puiſſe connoître ſes fautes ou plutôt en commettre. C'eſt ainſi qu'on verſe de bonne heure dans ſon jeune cœur les paſſions qu'on impute enſuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on ſe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe ſix ou ſept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du ſien : & après lui avoir fait apprendre ceci & cela, c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne lui ſont bonnes à rien ; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déja tout formés, & lui apprend tout, hors à ſe connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à ſavoir vivre & ſe rendre heureux. Enfin quand cet enfant eſclave & tyran, plein

de ſcience & dépourvu de ſens, également débile de corps & d'ame, eſt jetté dans le monde; en y montrant ſon ineptie, ſon orgueil & tous ſes vices, il fait déplorer la miſere & la perverſité humaines. On ſe trompe; c'eſt là l'homme de nos fantaiſies: celui de la nature eſt fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde ſa forme originelle? Conſervez-la dès l'inſtant qu'il vient au monde. Si-tôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne ſoit homme: vous ne réuſſirez jamais ſans cela. Comme la véritable nourrice eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainſi que dans leur ſyſtême: que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs.... Ah, les devoirs! ſans doute le dernier eſt celui de pere (*h*)? Ne nous étonnons pas qu'un

(*h*) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Cenſeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même ſon fils dès le berceau, & avec un tel ſoin, qu'il quittoit tout pour être préſent quand la Nourrice, c'eſt-à-dire, la mere le remuoit & le lavoit; quand on lit dans Suétone qu'Auguſte, maître du monde, qu'il avoit conquis & qu'il régiſſoit lui-même, enſeignoit lui-même à ſes petits-fils à écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit ſans ceſſe autour de lui, on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de

homme, dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mere a trop peu de santé pour être nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, dispersés, dans des pensions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les sœurs se connoîtront à peine. Quand tous seront rassemblés en cérémonie, *ils pourront* être fort polis entre eux; *ils* se traiteront en étrangers. Si-tôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, si-tôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la

ce tems-là, qui s'amusoient à de pareilles niaiseries; trop bornés, sans doute, pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

paie à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-tems sur sa faute des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui de laisser ses enfans à l'abandon? Il paie un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale, crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire: tel est celui de l'homme de guerre; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élevera mon enfant? Je l'ai déja dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux!.... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un gouverneur! ô quelle ame sublime.... en vérité, pour faire un homme, il faut être ou

pere ou plus qu'homme ſoi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y penſe, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour ſon éleve, que ſes domeſtiques euſſent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent euſſent reçu les impreſſions qu'ils doivent lui communiquer; il faudroit d'éducation en éducation remonter juſqu'on ne ſait où. Comment ſe peut-il qu'un enfant ſoit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même?

Ce rare mortel eſt-il introuvable? Je l'ignore. En ces tems d'aviliſſement, qui ſait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine? Mais ſuppoſons ce prodige trouvé. C'eſt en conſidérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance eſt qu'un pere qui ſentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en paſſer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc ſe faire un ami? Qu'il éleve ſon fils pour l'être; le voilà diſpenſé de le chercher ailleurs, & la nature a déja fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait propoſer d'élever ſon fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur ſans doute; mais loin de ſe plaindre de mon refus, il doit ſe louer de ma diſcrétion. Si j'avois accepté ſon offre & que

j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : si j'avois réussi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié son titre ; il n'eût plus voulu être Prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un Précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me soit offert ; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier pour être assuré que je n'y suis pas propre, & mon état m'en dispenseroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincere & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la plus aisée ; à l'exemple de tant d'autres je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume, & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je sais que dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à son aise dans des systèmes qu'il est dispensé de mettre en pratique donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, & que faute de détails & d'exem-

d'exemples, ce qu'il dit même de pratiquable reſte ſans uſage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un éleve imaginaire, de me ſuppoſer l'âge, la ſanté, les connoiſſances, & tous les talens convenables pour travailler à ſon éducation, de la conduire depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui où devenu homme fait il n'aura plus beſoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroit utile pour empêcher un auteur qui ſe défie de lui de s'égarer dans des viſions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la ſienne ſur ſon éleve; il ſentira bientôt, ou le lecteur ſentira pour lui, s'il ſuit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui ſe ſont préſentées. Pour ne pas groſſir inutilement le livre, je me ſuis contenté de poſer les principes dont chacun devoit ſentir la vérité. Mais quant aux regles qui pouvoient avoir beſoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus comment ce que j'établiſſois pouvoit être pratiqué: tel eſt du moins le plan que je me ſuis propoſé de ſuivre. C'eſt au lecteur à juger ſi j'ai réuſſi.

Il eſt arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parce que mes premieres maximes d'é-

ducation, bien que contraires à celles qui ſont établies, ſont d'une évidence à laquelle il eſt difficile à tout homme raiſonnable de refuſer ſon conſentement. Mais à meſure que j'avance, mon éleve, autrement conduit que les vôtres, n'eſt plus un enfant ordinaire; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment ſur la ſcene, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue juſqu'à ce que, quoi qu'il en diſe, il n'ait plus le moindre beſoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les ſuppoſe, & je me ſuppoſe moi-même doué de toutes ces qualités. En liſant cet ouvrage on verra de quelle libéralité j'uſe envers moi.

Je remarquerai ſeulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même auſſi jeune que peut l'être un homme ſage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant s'il étoit poſſible, qu'il pût devenir le compagnon de ſon éleve, & s'attirer ſa confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déja fait une éducation. C'eſt trop; un même homme

n'en peut faire qu'une : s'il en falloit deux pour réuſſir, de quel droit entreprendroit-on la premiere ?

Avec plus d'expérience on ſauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois aſſez bien pour en ſentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager, & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'eſt un mauvais préjugé pour la ſeconde.

Il eſt fort différent, j'en conviens, de ſuivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déja tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque luſtre peut changer d'éleve; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous diſtinguez le Précepteur, du Gouverneur : autre folie ! Diſtinguez-vous le diſciple de l'éleve ? Il n'y a qu'une ſcience à enſeigner aux enfans; c'eſt celle des devoirs de l'homme. Cette ſcience eſt une, &, quoi qu'ait dit Xénophon de l'Education des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le Maître de cette ſcience; parce qu'il s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon éleve, ſur-tout quand il s'agit d'un modele à

propoſer. Ce choix ne peut tomber ni ſur le génie ni ſur le caractere de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il ſoit né. Quand je pourrois choiſir, je ne prendrois qu'un eſprit commun tel que je ſuppoſe mon éleve. On n'a beſoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit ſeule ſervir d'exemple à celle de leurs ſemblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'eſt pas indifférent à la culture des hommes; ils ne ſont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident: car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie; mais un Negre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoyéde au Benin. Il paroît encore que l'organiſation du cerveau eſt moins parfaite aux deux extrêmes. Les Negres ni les Lapons n'ont pas le ſens des Européens. Si je veux donc que mon éleve puiſſe

être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat; dans le Midi ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas beſoin d'éducation; celle de ſon état eſt forcée, il n'en ſauroit avoir d'autre: au contraire, l'éducation que le riche reçoit de ſon état eſt celle qui lui convient le moins & pour lui-même & pour la ſociété. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines: or il eſt moins raiſonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre; car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choiſiſſons donc un riche: nous ſerons ſûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raiſon, je ne ſerai pas fâché qu'Emile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon pere & ſa mere. Chargé de leurs devoirs, je

ſuccede à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma premiere ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre conſentement. Cette clauſe eſt eſſentielle, & je voudrois même que l'éleve & le Gouverneur ſe regardaſſent tellement comme inſéparables, que le ſort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Si-tôt qu'ils enviſagent dans l'éloignement leur ſéparation, ſi-tôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le ſont déja : chacun fait ſon petit ſyſtème à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne ſeront plus enſemble, n'y reſtent qu'à contre-cœur. Le diſciple ne regarde le maître que comme l'enſeigne & le fléau de l'enfance ; le maître ne regarde le diſciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aſpirent de concert au moment de ſe voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils ſe regardent comme devant paſſer leurs jours enſemble, il leur importe de ſe faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils ſe deviennent chers. L'éleve ne rougit point de ſuivre dans ſon enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand ; le Gouverneur prend intérêt

à des soins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son éleve est un fonds qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité fait d'avance suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & sain. Un pere n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne: tous ses enfans sont également ses enfans; il leur doit à tous les mêmes soins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un éleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de garde-malade; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un éleve toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement

à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodigant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes pour un? Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, & j'approuve sa charité; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions; elle exténue aussi le corps à la longue; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres? Ce sont des hommes qu'il nous faut,

& l'on n'en voit point ſortir de leurs mains.

La médecine eſt à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur tems le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles ; celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul deſſein de m'étendre ici ſur la vanité de la Médecine. Mon objet n'eſt que de la conſidérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'obſerver que les hommes font ſur ſon uſage les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paſſent en même tems. La ſcience qui inſtruit & la médecine qui guérit ſont fort bonnes, ſans doute ; mais la ſcience qui trompe & la médecine qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion : ſi nous ſavions ignorer la verité, nous ne ſerions

jamais les dupes du menſonge; ſi nous ſavions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la médecine ne ſoit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du médecin, mais que la médecine en elle-même eſt infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc ſans le médecin: car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'art.

Cet art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres: il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance; il uſe la vie au lieu de la prolonger: & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpece; puiſqu'il nous ôte à la ſociété par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre: celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur: tout autre à ſa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guere à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les médecins avec leurs ordonnances, les philosophes avec leurs préceptes, les prêtres avec leurs exhortations, qui l'aviliſſent de cœur, & lui font déſapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un éleve qui n'ait pas beſoin de tous ces gens-là, ou je le refuſe. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage: je veux l'élever ſeul, ou ne m'en pas mêler. Le ſage Locke, qui avoit paſſé une partie de ſa vie à l'étude de la médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de légeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que n'appellant jamais de médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Emile, à moins que ſa vie ne ſoit dans un danger évident; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je ſais bien que le médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appellé trop tard; s'il réchappe, ce ſera lui qui l'aura ſauvé. Soit: que le médecin triomphe; mais ſur-tout qu'il ne ſoit appellé qu'à l'extrêmité.

Faute de ſavoir ſe guérir, que l'enfant ſache

être malade ; cet art supplée à l'autre, & souvent réussit beaucoup mieux ; c'est l'art de la nature. Quand l'animal est malade, il souffre en silence & se tient coi : or on ne voit pas plus d'animaux languissans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & surtout les remedes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems seul auroit guéris ? On me dira que les animaux vivant d'une maniere plus conforme à la nature, doivent être sujets à moins de maux que nous. Hé ! bien, cette maniere de vivre est préciſément celle que je veux donner à mon éleve ; il en doit donc tirer le même profit.

La seule partie utile de la Médecine est l'hygiene. Encore l'hygiene est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Pour savoir quel régime est le plus utile à la vie & à la santé, il ne faut que savoir quel régime observent les peuples qui se portent le mieux, sont les plus robustes, & vivent le plus longtems. Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet art n'est pas utile il est nuisible, puisqu'il emploie le tems, les hommes & les choses à pure perte. Non-seulement le tems

qu'on passe à conserver la vie étant perdu pour en user, il l'en faut déduire; mais quand ce tems est employé à nous tourmenter, il est pis que nul, il est négatif; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reste. Un homme qui vit dix ans sans médecins, vit plus pour lui même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion.

Voilà mes raisons pour ne vouloir qu'un éleve robuste & sain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempérament & la santé; c'est ce que personne ne dispute: les exemples des plus longues vies se tirent presque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont supporté le plus de fatigue & de travail (*i*). Je n'entrerai pas, non plus, dans

(*i*) En voici un exemple tiré des papiers anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire relatives à mon sujet.

" Un particulier nommé *Patrice Oneil*, né en 1647, " vient de se remarier en 1760 pour la septieme fois. " Il servit dans les Dragons la dix-septieme année du " regne de Charles II, & dans différens corps jusqu'en " 1740 qu'il obtint son congé. Il a fait toutes les cam- " pagnes du Roi Guillaume & du Duc de Marlborough. " Cet homme n'a jamais bu que de la bierre ordinai- " re; il s'est toujours nourri de végétaux, & n'a man- " gé de la viande que dans quelques repas qu'il donnoit " à sa famille. Son usage a toujours été de se lever &

de longs détails ſur les ſoins que je prendrai pour ce ſeul objet. On verra qu'ils entrent ſi néceſſairement dans ma pratique, qu'il ſuffit d'en prendre l'eſprit pour n'avoir pas beſoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les beſoins. Au nouveau né il faut une nourrice. Si la mere conſent à remplir ſon devoir, à la bonne heure; on lui donnera ſes directions par écrit: car cet avantage a ſon contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de ſon éleve. Mais il eſt à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'eſtime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt ſi cher, rendront la mere attentive aux avis du maître; & tout ce qu'elle voudra faire, on eſt ſûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choiſir.

Une des miſeres des gens riches eſt d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner? Ce ſont les richeſſes qui les corrompent; & par un juſte retour, ils ſentent les premiers le défaut du ſeul inſtrument qui leur ſoit connu. Tout eſt mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y

„ de ſe coucher avec le Soleil, à moins que ſes devoirs „ ne l'en aient empêché. Il eſt à préſent dans ſa cent „ treizieme année, entendant bien, ſe portant bien, & „ marchant ſans canne. Malgré ſon grand âge, il ne reſte „ pas un ſeul moment oiſif, & tous les Dimanches il va „ à ſa paroiſſe accompagné de ſes enfans, petits-enfans, „ & arriere-petits-enfans. „

ſont preſque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choiſir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là ? que la meilleure eſt toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas conſulter un accoucheur pour celle d'Emile ; j'aurai ſoin de la choiſir moi-même. Je ne raiſonnerai peut-être pas là-deſſus ſi diſertement qu'un chirurgien ; mais à coup ſûr je ſerai de meilleure foi, & mon zele me trompera moins que ſon avarice.

Ce choix n'eſt point un ſi grand myſtere ; les regles en ſont connues : mais je ne ſais ſi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auſſi bien qu'à ſa qualité. Le nouveau lait eſt tout-à-fait ſéreux ; il doit preſqu'être apéritif pour purger les reſtes du *meconium* épaiſſi dans les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la conſiſtance & fournit une nourriture plus ſolide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eſt ſûrement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpece la nature change la conſiſtance du lait ſelon l'âge du nourriſſon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a ſon embarras, je le ſais : mais ſi-tôt qu'on ſort de l'ordre naturel, tout a ſes embarras pour bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal ; c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice auſſi ſaine de cœur

que de corps : l'intempérie des passions peut comme celle des humeurs altérer son lait ; de plus s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaise ; un bon caractere est aussi essentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuse, je ne dis pas que son nourrisson contractera ses vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec son lait, des soins qui demandent du zele, de la patience, de la douceur, de la propreté ? si elle est gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté son lait ; si elle est négligente ou emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre, ni se plaindre ? Jamais en quoi que ce puisse être les méchans ne sont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre précepteur que son Gouverneur. Cet usage étoit celui des Anciens, moins raisonneurs & plus sages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur sexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théatre la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes soit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de secretes comparaisons qui tendent

dent toujours à diminuer ſon eſtime pour ceux qui le gouvernent, & conſéquemment leur autorité ſur lui. S'il vient une fois à penſer qu'il y a de grandes perſonnes qui n'ont pas plus de raiſon que des enfans, toute l'autorité de l'âge eſt perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres ſupérieurs que ſon pere & ſa mere, ou à leur défaut ſa Nourrice & ſon Gouverneur : encore eſt-ce déja trop d'un des deux ; mais ce partage eſt inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, eſt que les perſonnes des deux ſexes qui le gouvernent, ſoient ſi bien d'accord ſur ſon compte que les deux ne ſoient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus ſubſtanciels, mais non qu'elle change tout-à-fait de maniere de vivre ; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, eſt toujours dangereux pour la ſanté ; & puiſque ſon régime ordinaire l'a laiſſée ou rendue ſaine & bien conſtituée, à quoi bon lui en faire changer ?

Les Payſannes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville ; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourriſſons Bourgeois on leur donne des pot-au-feux, perſuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chile & fourniſſent plus de lait. Je ne ſuis point du tout de ce ſen-

timent, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainſi nourris ſont plus ſujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'eſt guere étonnant, puiſque la ſubſtance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la ſubſtance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal eſt une ſubſtance végétale (*k*); ſon analyſe le démontre; il tourne facilement à l'acide, &, loin de donner aucun veſtige d'alcali volatile, comme font les ſubſtances animales, il donne comme les plantes un ſel neutre eſſentiel.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux ſont plus de ſang que la viande; ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſevreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſevreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

(*k*) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage: les femelles des chiens & des chats en mangent auſſi; les louves mêmes paiſſent. Voilà des ſucs végétaux pour leur lait; reſte à examiner celui des eſpeces qui ne peuvent abſolument ſe nourrir que de chair, s'il y en a de telles; de quoi je doute.

Il ſe peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir ; mais je ſuis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal ſaine : des Peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'abſorbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable ; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé ; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux : s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourriroit pas (*l*). On a beau couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans, quiconque mange du lait digere du fromage ; cela eſt ſans exception. L'eſtomac eſt ſi bien fait pour cailler le lait, que c'eſt avec l'eſtomac de veau que ſe fait la préſure.

Je penſe donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il ſuffit de la leur donner plus abondante, & mieux choiſie dans ſon eſpece. Ce n'eſt pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'eſt leur aſſaiſon-

(*l*) Bien que les ſucs qui nous nourriſſent ſoient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens ſolides. Un homme au travail qui ne vivroit que de bouillon dépériroit très-promptement. Il ſe ſoutiendroit beaucoup mieux avec du lait, parce qu'il ſe caille.

nement ſeul qui les rend mal-ſains. Réformez les regles de votre cuiſine, n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le ſel, ni le laitage ne paſſent point ſur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne ſoient aſſaiſonnés qu'arrivant tout chauds ſur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (*m*). Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? il y a de la contradiction à cela.

C'eſt ſur-tout dans les premieres années de la vie, que l'air agit ſur la conſtitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénetre par tous les pores, il affecte puiſſamment ces corps naiſſans, il leur laiſſe des impreſſions qui ne s'effacent point. Je ne ſerois donc pas d'avis qu'on tirât une payſanne de ſon village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez ſoi. J'aime mieux qu'il aille reſpirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de ſa nouvelle mere, il habitera ſa maiſon ruſtique, & ſon Gouverneur l'y ſuivra. Le lecteur ſe ſouviendra bien que ce gouverneur n'eſt pas un homme à gage; c'eſt l'ami du pere. Mais quand cet ami ne ſe trouve pas; quand ce tranſport

(*m*) Ceux qui voudront diſcuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime Pithagoricien, pourront conſulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi ſon adverſaire ont faits ſur cet important ſujet.

n'eſt pas facile ; quand rien de ce que vous conſeillez n'eſt faiſable, que faire à la place, me dira-t-on ?.... Je vous l'ai déja dit ; ce que vous faites : on n'a pas beſoin de conſeil pour cela.

Les hommes ne ſont point faits pour être entaſſés en fourmillieres, mais épars ſur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils ſe raſſemblent, plus ils ſe corrompent. Les infirmités du corps, ainſi que les vices de l'ame, ſont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme eſt de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entaſſés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme eſt mortelle à ſes ſemblables : cela n'eſt pas moins vrai au propre qu'au figuré.

Les villes ſont le gouffre de l'eſpece humaine. Au bout de quelques générations, les races périſſent ou dégénerent ; il faut les renouveller, & c'eſt toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans ſe renouveller, pour ainſi dire, eux-mêmes, & reprendre au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal-ſain des lieux trop peuplés. Les femmes groſſes qui ſont à la campagne ſe hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devroient faire tout le contraire ; celles ſur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne penſent ; & dans un ſéjour plus naturel à l'eſpece, les plaiſirs at-

tachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiede où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu néceſſaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'eſt pas à croire que l'uſage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ſes créatures.

Par la même raiſon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eſt pas non plus indiſpenſable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux nés dans les rivieres ou à la mer ſans autre façon: mais les nôtres, amollis avant que de naître par la molleſſe des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déja gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans; leur malpropreté en montre le beſoin: quand on ne fait que les eſſuyer, on les déchire. Mais à meſure qu'ils ſe renforcent, diminuez par degré la tiédeur de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme pour ne pas les expoſer, il importe que cette diminution ſoit lente, ſucceſſive & inſenſible, on peut ſe ſervir du thermometre pour la meſurer exactement.

Cet uſage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute ſa vie. Je le conſidere, non ſeulement du côté de la propreté & de la ſanté actuelle, mais auſſi comme une précaution ſalutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder ſans effort & ſans riſque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandiſſant on s'accoutumât peu-à-peu à ſe baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés ſupportables, & ſouvent dans des eaux froides à tous les degrés poſſibles. Ainſi après s'être habitué à ſupporter les diverſes températures de l'eau, qui étant un fluide plus denſe, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit preſque inſenſible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant reſpire en ſortant de ſes enveloppes, ne ſouffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de tètieres, point de bandes, point de maillot; des langes flottans & larges, qui laiſſent tous ſes membres en liberté, & ne ſoient, ni aſſez peſans pour gêner ſes mouvemens, ni aſſez chauds pour empêcher qu'il ne ſente les impreſſions de l'air (*n*). Placez-le dans un grand ber-

(*n*) On étouffe les enfans dans les Villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en ſont encore à ſavoir que l'air froid loin de leur faire du mal les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fievre & les tue.

ceau (*o*) bien rembourré où il puiſſe ſe mouvoir à l'aiſe & ſans danger. Quand il commence à ſe fortifier, laiſſez-le ramper par la chambre; laiſſez-lui développer, étendre ſes petits membres, vous les verrez ſe renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous ſerez étonné de la différence de leur progrès (*p*).

(*o*) Je dis *un berceau* pour employer un mot uſité, faute d'autre: car d'ailleurs je ſuis perſuadé qu'il n'eſt jamais néceſſaire de bercer les enfans, & que cet uſage leur eſt ſouvent pernicieux.

(*p*) " Les anciens Péruviens laiſſoient les bras libres „ aux enfans dans un maillot fort large; lorſqu'ils les „ en tiroient ils les mettoient en liberté dans un trou „ fait en terre & garni de linges, dans lequel il les „ deſcendoient juſqu'à la moitié du corps; de cette „ façon ils avoient les bras libres, & ils pouvoient „ mouvoir leur tête & fléchir leur corps à leur gré ſans „ tomber & ſans ſe bleſſer: dès qu'ils pouvoient faire „ un pas, on leur préſentoit la mamelle d'un peu loin, „ comme un appas pour les obliger à marcher. Les petits Negres ſont quelquefois dans une ſituation bien „ plus fatigante pour tetter; ils embraſſent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux & leurs pieds, & „ ils la ſerrent ſi bien qu'ils peuvent s'y ſoutenir ſans „ le ſecours des bras de la mere; ils s'attachent à la „ mamelle avec leurs mains, & ils la ſucent conſtamment ſans ſe déranger & ſans tomber, malgré les différens mouvemens de la mere, qui pendant ce tems „ travaille à ſon ordinaire. Ces enfans commencent à „ marcher dès le ſecond mois, ou plutôt à ſe traîner „ ſur les genoux & ſur les mains, cet exercice leur „ donne pour la ſuite la facilité de courir dans cette „ ſituation preſque auſſi vîte que s'ils étoient ſur leurs „ pieds. *Hiſt. Nat. T. IV.* in-12. *page* 192.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez auſſi la Loubere,

On doit s'attendre à de grandes oppoſitions de la part des Nourrices à qui l'enfant bien garroté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller inceſſamment. D'ailleurs ſa mal-propreté devient plus ſenſible dans un habit ouvert ; il faut le nettoyer plus ſouvent. Enfin, la coutume eſt un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raiſonnez point avec les Nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aiſés dans la pratique les ſoins que vous aurez preſcrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas ? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au phyſique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépériſſe point, le reſte n'importe guere : mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiſſant l'enfant eſt déja diſciple, non du Gouverneur, mais de la nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier ſous ce premier Maître & empêcher que ſes ſoins ne ſoient contrariés. Il veille le nourriſſon, il l'obſerve, il le ſuit ; il épie avec vigilance la premiere lueur de ſon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Muſulmans épient l'inſtant du lever de la lune.

Nous naiſſons capables d'apprendre, mais ne ſachant rien, ne connoiſſant rien. L'ame, en-

Voyage de Siam, le Sieur le Beau, Voyage du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, ſi j'avois beſoin de confirmer ceci par des faits.

chaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le ſentiment de ſa propre exiſtence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître ſont des effets purement mécaniques, dépourvus de connoiſſance & de volonté.

Suppoſons qu'un enfant eût à ſa naiſſance la ſtature & la force d'un homme fait, qu'il ſortît, pour ainſi dire, tout armé du ſein de ſa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant ſeroit un parfait imbécille, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perſonne, il ne ſauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non ſeulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les corps qu'il toucheroit ne ſeroient point ſur le ſien, il ne ſauroit pas même qu'il en a un: le contact de ſes mains ſeroit dans ſon cerveau; toutes ſes ſenſations ſe réuniroient dans un ſeul point; il n'exiſteroit que dans le commun *ſenſorium*, il n'auroit qu'une ſeule idée, ſavoir celle du *moi* à la quelle il rapporteroit toutes ſes ſenſations, & cette idée ou plutôt ce ſentiment ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme formé tout-à-coup ne ſauroit pas non plus ſe redreſſer ſur ſes pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y ſoutenir en équilibre; peut-être n'en feroit-il pas même l'eſſai, & vous verriez ce grand corps fort & robuſte reſter en place comme une pierre, ou ramper & ſe traîner comme un jeune chien.

Il ſentiroit le mal-aiſe des beſoins ſans les connoître, & ſans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muſcles de l'eſtomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fit faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les ſaiſir; & comme ſon corps auroit pris ſon accroiſſement, que ſes membres ſeroient tout développés, qu'il n'auroit par conſéquent, ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mû pour chercher ſa ſubſiſtance. Pour peu qu'on ait réfléchi ſur l'ordre & le progrès de nos connoiſſances, on ne peut nier que tel ne fût à-peu-près l'état primitif d'ignorance & de ſtupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ſes ſemblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui eſt-ce qui connoît l'autre extrêmité? chacun

avance plus ou moins ſelon ſon génie, ſon goût, ſes beſoins, ſes talens, ſon zele, & les occaſions qu'il a de s'y livrer. Je ne ſache pas qu'aucun Philoſophe ait encore été aſſez hardi pour dire, voilà le terme où l'homme peut parvenir & qu'il ne ſauroit paſſer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a meſuré la diſtance qui peut ſe trouver entre un homme & un autre homme. Quelle eſt l'ame baſſe que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne ſe dit pas quelquefois dans ſon orgueil: combien j'en ai déja paſſé! combien j'en puis encore atteindre: pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi?

Je le répete: l'éducation de l'homme commence à ſa naiſſance; avant de parler, avant que d'entendre il s'inſtruit déja. L'expérience prévient les leçons; au moment qu'il connoît ſa Nourrice il a déja beaucoup acquis. On ſeroit ſurpris des connoiſſances de l'homme le plus groſſier, ſi l'on ſuivoit ſon progrès depuis le moment où il eſt né juſqu'à celui où il eſt parvenu. Si l'on partageoit toute la ſcience humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux ſavans, celle-ci ſeroit très-petite en comparaiſon de l'autre; mais nous ne ſongeons guere aux acquiſitions générales, parce qu'elles ſe font ſans qu'on y penſe & même avant l'âge de raiſon, que d'ailleurs le ſavoir ne ſe fait remarquer que par ſes diffé-

rences, & que, comme dans les équations d'algebre, les quantités communes ſe comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont des ſens, il faut qu'ils apprennent à en faire uſage; ils ont des beſoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir: il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupedes qui ſe tiennent ſur leurs pieds dès leur naiſſance ne ſavent pas marcher pour cela; on voit à leurs premiers pas que ce ſont des eſſais mal aſſurés: les Serins échappés de leurs cages ne ſavent point voler, parce qu'ils n'ont jamais volé. Tout eſt inſtruction pour les êtres animés & ſenſibles. Si les plantes avoient un mouvement progreſſif, il faudroit qu'elles euſſent des ſens & qu'elles acquiſſent des connoiſſances, autrement les eſpeces périroient bientôt.

Les premieres ſenſations des enfans ſont purement affectives, ils n'apperçoivent que le plaiſir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni ſaiſir, ils ont beſoin de beaucoup de tems pour ſe former peu-à-peu les ſenſations repréſentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainſi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimenſions & des figures, le retour des ſenſations affectives commence à les ſoumettre à l'empire de l'habitude; on voit leurs yeux ſe tourner ſans ceſſe vers la lumiere,

& si elle leur vient de côté, prendre insensiblement cette direction ; ensorte qu'on doit avoir soin de leur opposer le visage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut aussi qu'ils s'habituent de bonne heure aux ténebres ; autrement ils pleurent & crient si-tôt qu'ils se trouvent à l'obscurité. La nourriture & le sommeil trop exactement mesurés, leur deviennent nécessaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le desir ne vient plus du besoin, mais de l'habitude, ou plutôt, l'habitude ajoute un nouveau besoin à celui de la nature : voilà ce qu'il faut prévenir.

La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus sur un bras que sur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à présenter une main plutôt que l'autre, à s'en servir plus souvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir rester seul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de sa liberté & l'usage de ses forces, en laissant à son corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, & de faire en toute chose sa volonté, si-tôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéressent l'homme. Il se sent si

foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoît pas : l'habitude de voir des objets nouveaux ſans en être affecté détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maiſons propres où l'on ne ſouffre point d'araignées ont peur des araignées, & cette peur leur demeure ſouvent étant grands. Je n'ai jamais vu de payſans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puiſque le ſeul choix des objets qu'on lui préſente eſt propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, bizarres ; mais peu-à-peu, de loin, juſqu'à ce qu'il y ſoit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie enfin lui-même. Si durant ſon enfance il a vu ſans effroi des crapauds, des ſerpens, des écreviſſes, il verra ſans horreur, étant grand, quelque animal que ce ſoit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des maſques. Je commence par montrer à Emile un maſque d'une figure agréable. Enſuite, quelqu'un s'applique devant lui ce maſque ſur le viſage ; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des maſques moins agréables, & enfin à des figures hideuſes. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin

de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraie avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son pere, le méconnoît, se jette criant sur le sein de sa nourrice, & arrache à sa mere un souris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi? précisément ce que fait Hector; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendroit pas là: on s'approcheroit du casque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le casque & le poseroit en riant sur sa propre tête; si toutefois la main d'une femme osoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu? je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque & passagere, cette espece d'éclair le réjouit; je répete la même chose avec plus de poudre: peu-à-peu j'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande: enfin, je l'accoutume aux coups de fusil, aux boîtes, aux canons, aux détonnations les plus terribles

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux & ne blessent réellement l'organe de l'ouie. Autrement cette peur ne leur vient que

que quand ils ont appris que le tonnerre bleſſe ou tue quelquefois. Quand la raiſon commence à les effrayer, faites que l'habitude les raſſure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination ſont encore inactives, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à la fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement: mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppoſez point à cette inquiétude: elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légéreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant (q), écoutant, ſur-tout en comparant la

(q) L'odorat eſt de tous les ſens celui qui ſe développe le plus tard dans les enfans; juſqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroît pas qu'ils ſoient ſenſibles ni aux bonnes ni aux mauvaiſes odeurs; ils ont à cet égard l'indifférence, ou plutôt l'inſenſibilité qu'on remarque dans pluſieurs animaux.

vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'il feroit ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement, que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord *dans* ſon cerveau, puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît & non comme il lui plaît; car ſi-tôt qu'il n'eſt plus abuſé par le ſens, ſon effort change de cauſe: ce changement eſt remarquable, & demande explication.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils

pleurent beaucoup : cela doit être. Puiſque toutes leurs ſenſations ſont affectives, quand elles ſont agréables ils en jouiſſent en ſilence, quand elles ſont pénibles ils le diſent dans leur langage & demandent du ſoulagement. Or tant qu'ils ſont éveillés ils ne peuvent preſque reſter dans un état d'indifférence ; ils dorment ou ſont affectés.

Toutes nos Langues ſont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle & commune à tous les hommes : ſans doute, il y en a une ; & c'eſt celle que les enfans parlent avant de ſavoir parler. Cette Langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette Langue, elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles, ce n'eſt point le ſens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfans, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déja d'expreſſion : leurs traits

changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le desir, l'effroi naître & passer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentimens est dans les regards.

Comme le premier état de l'homme est la misere & la foiblesse, ses premieres voix sont la plainte & les pleurs. L'enfant sent ses besoins & ne les peut satisfaire, il implore le secours d'autrui par des cris ; s'il a faim ou soif, il pleure ; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure ; s'il a besoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure ; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins sa maniere d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être : dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses ; tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le pre-

mier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre ſocial eſt formé.

Quand l'enfant pleure, il eſt mal à ſon aiſe, il a quelque beſoin qu'il ne ſauroit ſatisfaire ; on examine, on cherche ce beſoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en eſt importuné ; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace ; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour ſon entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainſi frappé par ſa nourrice. Il ſe tut ſur-le-champ, je le crus intimidé. Je me diſois, ce ſera une ame ſervile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois ; le malheureux ſuffoquoit de colere, il avoit perdu la reſpiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus, tous les ſignes du reſſentiment, de la fureur, du déſeſpoir de cet âge, étoient dans ſes accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le ſentiment du juſte & de l'injuſte fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple ſeul m'auroit convaincu. Je ſuis ſûr qu'un tiſon ardent tombé par haſard ſur la main de cet enfant, lui eût été moins ſenſible que ce

coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens excessifs. Boerhaave pense que leurs maladies sont pour la plupart de la classe des convulsives, parce que la tête étant proportionnellement plus grosse & le système des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand soin les Domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres; & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons pourquoi les enfans du Peuple, plus libres, plus indépendans, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse: mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premieres pleurs des enfans sont des prieres: si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de

leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices, ici commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la nature, & l'on voit déja pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention ſecrete que dicte le geſte ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance ; il eſt dans l'erreur : mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître, ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi quand un enfant deſire quelque choſe qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une concluſion qui eſt de ſon âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui ſuggérer.

L'Abbé de Saint Pierre appelloit les hommes

de grands enfans ; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propoſitions ont leur vérité comme ſentences ; comme principes elles ont beſoin d'éclairciſſement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuſte, il diſoit une choſe abſolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foibleſſe ; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible ; rendez-le fort, il ſera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde. Voyez ci-après la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard.

La raiſon ſeule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conſcience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raiſon, ne peut donc ſe développer ſans elle. Avant l'âge de raiſon nous faiſons le bien & le mal ſans le connoître ; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le ſentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela? D'abord la Philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels; l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de ſe prouver à lui-même ſon propre pouvoir. Mais voyez ce Vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance; non-ſeulement il reſte immobile & paiſible, il veut encore que tout y reſte autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiete, il voudroit voir régner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée? & où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux ſe développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un ſe forme & l'autre ſe détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante ſe concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle eſt ſurabondante & s'étend au dehors; il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe, il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action. Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté;

c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même-tems que l'Auteur de la Nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſi-tôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'Univers.

En grandiſſant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement néceſſaire à notre conſervation. Mais le deſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude la fortifie: ainſi ſuccede la fantaiſie au beſoin; ainſi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces ſuperflues, les enfans n'en ont pas même de ſuffiſantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laiſſer l'uſage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne ſauroient abuſer. Premiere maxime.

Il faut les aider, & ſuppléer à ce qui leur manque, ſoit en intelligence, ſoit en force, dans tout ce qui eſt du beſoin phyſique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les ſecours qu'on leur donne ſe borner uniquement à l'utile réel, ſans rien accorder à la fantaiſie ou au deſir ſans raiſon ; car la fantaiſie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'eſt pas de la nature. Troiſieme maxime.

Il faut étudier avec ſoin leur langage & leurs ſignes, afin que dans un âge où ils ne ſavent point diſſimuler, on diſtingue dans leurs deſirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'eſprit de ces regles eſt d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laiſſer plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainſi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs deſirs à leurs forces, ils ſentiront peu la privation de ce qui ne ſera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raiſon nouvelle & très-importante pour laiſſer les corps & les membres des enfans abſolument libres, avec la ſeule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les bleſſer.

Infailliblement un enfant dont le corps & les bras ſont libres pleurera moins qu'un enfant emmaillotté dans un maillot. Celui qui ne connoît que les beſoins phyſiques ne pleure que quand il ſouffre, & c'eſt un très-grand avantage; car alors on ſait à point nommé quand il a beſoin de ſecours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il eſt poſſible. Mais ſi vous ne pouvez le ſoulager, reſtez tranquille, ſans le flatter pour l'appaiſer; vos careſſes ne guériront pas ſa colique: cependant il ſe ſouviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il ſait une fois vous occuper de lui à ſa volonté, le voilà devenu votre maître; tout eſt perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs on ſe tourmentera moins pour les faire taire; menacés ou flattés moins ſouvent, ils ſeront moins craintifs ou moins opiniâtres, & reſteront mieux dans leur état naturel. C'eſt moins en laiſſant pleurer les enfans qu'en s'empreſſant pour les appaiſer, qu'on leur fait gagner des deſcentes, & ma preuve eſt que les enfans les plus négligés y ſont bien moins ſujets que les autres.

Je ſuis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige ; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne ſe laiſſe pas avertir de leurs beſoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les ſoins qu'on leur rend ſoient mal-entendus. Pourquoi ſe feroient-ils faute de pleurer dès qu'ils voient que leurs pleurs ſont bonnes à tant de choſes ? Inſtruits du prix qu'on met à leur ſilence, ils ſe gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'eſt alors qu'à force de pleurer ſans ſuccès, ils s'efforcent, s'épuiſent & ſe tuent.

Les longues pleurs d'un enfant qui n'eſt ni lié ni malade & qu'on ne laiſſe manquer de rien ne ſont que des pleurs d'habitude & d'obſtination. Elles ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la Nourrice, qui, pour n'en ſavoir endurer l'importunité la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils ſont obſtinés dans leurs tentatives ; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent, & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par faintaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des Nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très-utile; mais il eſt de la derniere importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il s'amuſe ſans croire qu'on ſonge à lui: or voilà ſur quoi toutes les Nourrices ſont mal-adroites.

On ſevre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les ſevrer eſt indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption eſt communément pénible & douloureuſe. Par un inſtinct machinal l'enfant porte alors fréquemment à ſa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On penſe faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on ſe trompe. Ces corps durs appliqués ſur les gencives loin de les ramollir les rendent calleuſes, les endurciſſent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'inſtinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naiſſantes ſur des cailloux, ſur du fer, ſur des os, mais ſur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cedent & où la dent s'imprime.

On ne ſait plus être ſimple en rien; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent,

d'or, du corail, des criſtaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute eſpece. Que d'apprêts inutiles & pernicieux! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend ſonner les graines, un bâton de réglisſe qu'il peut ſucer & mâcher, l'amuſeront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès ſa naiſſance.

Il a été reconnu que la bouillie n'eſt pas une nourriture fort ſaine. Le lait cuit & la farine crue font beaucoup de ſaburre & conviennent mal à notre eſtomac. Dans la bouillie la farine eſt moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté; la panade, la crême de riz me paroiſſent préférables. Si l'on veut abſolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainſi torréfiée, une ſoupe fort agréable & fort ſaine. Le bouillon de viande & le potage ſont encore un médiocre aliment dont il ne faut uſer que le moins qu'il eſt poſſible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher; c'eſt le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents: & quand ils commencent d'avaler, les ſucs ſalivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digeſtion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits

ſecs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biſcuit ſemblable au pain de Piémont qu'on appelle dans le pays des *Griſſes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu, leurs dents ſe trouveroient ſorties, & ils ſe trouveroient ſevrés preſque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Payſans ont pour l'ordinaire l'eſtomac fort bon, & l'on ne les ſevre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naiſſance; on leur parle non-ſeulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puiſſent rendre les voix qu'*ils* entendent. Leur organe encore engourdi ne ſe prête que peu-à-peu aux imitations des ſons qu'on leur dicte, & il n'eſt pas même aſſuré que ces ſons ſe portent d'abord à leur oreille auſſi diſtinctement qu'à la nôtre. Je ne déſapprouve pas que la Nourrice amuſe l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés; mais je déſapprouve qu'elle l'étourdiſſe inceſſamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premieres articulations qu'on lui fait entendre fuſſent rares, faciles, diſtinctes ſouvent répétées; & que les mots qu'elles expriment ne ſe rapportaſſent qu'à des objets ſenſibles qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureuſe facilité que nous avons à nous payer de mots que

nous

nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne penſe. L'Ecolier écoute en claſſe le verbiage de ſon Régent, comme il écoutoit au maillot le babil de ſa Nourrice. Il me ſemble que ce ſeroit l'inſtruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naiſſent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers diſcours des enfans. Quoi qu'on faſſe, ils apprendront toujours à parler de la même maniere, & toutes les ſpéculations philoſophiques ſont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainſi dire, une grammaire de leur âge, dont la ſyntaxe a des regles plus générales que la nôtre; & ſi l'on y faiſoit bien attention, l'on ſeroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils ſuivent certaines analogies, très-vicieuſes, ſi l'on veut, mais très-régulieres, & qui ne ſont choquantes que par leur dureté ou parce que l'uſage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par ſon pere pour lui avoir dit; *mon pere, irai-je-t-y?* Or, on voit que cet enfant ſuivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens; car puiſqu'on lui diſoit, *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit, *irai-je-t-y?* Remarquez de plus, avec quelle adreſſe il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je?* Eſt-ce la faute du pauvre enfant ſi nous avons mal-à-propos ôté de la phraſe cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en ſavions

que faire? C'eſt une pédanterie inſupportable & un ſoin des plus ſuperflus de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'uſage, deſquelles ils ne manquent jamais de ſe corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne ſe plaiſent avec perſonne autant qu'avec vous, & ſoyez ſûrs qu'inſenſiblement leur langage s'épurera ſur le vôtre, ſans que vous les ayiez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance & qu'il n'eſt pas moins aiſé de prévenir, eſt qu'on ſe preſſe trop de les faire parler, comme ſi l'on avoit peur qu'ils n'appriſſent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empreſſement *indiſcret* produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confuſément: l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils diſent les diſpenſe de bien articuler; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, pluſieurs d'entr'eux en conſervent toute leur vie un vice de prononciation, & un parler confus qui les rend preſqu'inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les Payſans, & n'en ouis jamais graſſeyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela? les organes des Payſans ſont-ils autrement conſtruits que les nôtres? Non, mais ils ſont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre eſt un tertre ſur lequel ſe raſſemblent, pour jouer, les enfans

du lieu. Quoiqu'ils ſoient aſſez éloignés de moi, je diſtingue parfaitement tout ce qu'ils diſent, & jen tire ſouvent de bons mémoires pour cet écrit. Tous les jours mon oreille me trompe ſur leur âge ; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la ſtature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi ſeul cette expérience ; les Urbains qui me viennent voir & que je conſulte là-deſſus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit eſt que juſqu'à cinq ou ſix ans les enfans des Villes élevés dans la chambre & ſous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont beſoin que de marmoter pour ſe faire entendre ; ſi-tôt qu'ils remuent les levres on prend peine à les écouter ; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant ſans ceſſe autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'eſt toute autre choſe. Une Payſane n'eſt pas ſans ceſſe autour de ſon enfant, il eſt forcé d'apprendre à dire très-nettement & très-haut ce qu'il a beſoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à ſe faire entendre à diſtance, & à meſurer la force de la voix ſur l'intervalle qui les ſépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques

voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Auſſi quand on interroge l'enfant d'un Payſan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit il le dit nettement; au lieu qu'il faut que la Bonne ſerve d'interprête à l'enfant de la Ville, ſans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommele entre ſes dents (*r*).

En grandiſſant, les garçons devroient ſe corriger de ce défaut dans les Colleges, & les filles dans les Couvens; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diſtinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maiſon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation auſſi nette que celle des Payſans, c'eſt la néceſſité d'apprendre par cœur beaucoup de choſes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris : car en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal : en récitant c'eſt pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent & allongent leurs ſyllabes : il n'eſt pas poſſible que quand la mémoire vacille la langue ne balbutie auſſi. Ainſi ſe contractent ou ſe conſervent les

(*r*) Ceci n'eſt pas ſans exception; ſouvent les enfans qui ſe font d'abord le moins entendre deviennent enſuite les plus étourdiſſans quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il falloit entrer dans toutes ces minuties je ne finirois pas; tout Lecteur ſenſé doit voir que l'excès & le défaut dérivés du même abus ſont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inſéparables; *toujours aſſez*; & *jamais trop*. De la premiere bien établie, l'autre s'enſuit néceſſairement.

vices de la prononciation. On verra ci-après qu'emon Emile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes causes.

Je conviens que le Peuple & les Villageois tombent dans une autre extrêmité, qu'ils parlent presque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes & rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choisissent mal leurs termes, &c.

Mais premiérement, cette extrêmité me paroît beaucoup moins vicieuse que l'autre, attendu que la premiere loi du discours étant de se faire entendre, la plus grande faute qu'on puisse faire est de parler sans être entendu. Se piquer de n'avoir point d'accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace & leur énergie. L'accent est l'ame du discours; il lui donne le sentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole; c'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & sujettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien est ce qui rend généralement l'abord du François repoussant & désagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son

parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

Tous ces petits défauts de langage qu'on craint tant de laiſſer contracter aux enfans ne ſont rien, on les prévient ou l'on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler ſourd, confus, timide, en critiquant inceſſamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne ſe corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, ſe fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en impoſera guere au Peuple dans une émeute. Enſeignez premiérement aux enfans à parler aux *hommes*; ils ſauront bien parler aux femmes quand il *faudra*.

Nourris à la campagne dans toute la ruſticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus ſonore, ils n'y contracteront point le confus bégaiement des enfans de la *Ville*; ils n'y contracteront pas non plus les expreſſions ni le ton du Village, ou du moins ils les perdront aiſément, lorſque le Maître vivant avec eux dès leur naiſſance, & vivant de jour en jour plus excluſivement, préviendra ou effacera par la correction de ſon langage l'impreſſion du langage des Payſans. Emile parlera un François tout auſſi pur que je peux le ſavoir, mais il le parlera plus diſtinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que

les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté est encore une sorte d'empire, & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous suffise de pourvoir très-attentivement au nécessaire; c'est à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'est pas. Bien moins encore faut-il se hâter d'exiger qu'il parle: il saura bien parler de lui-même à mesure qu'il en sentira l'utilité.

On remarque il est vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais si distinctement que les autres; mais ce n'est pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reste embarrassé, c'est au contraire parce qu'ils sont nés avec un organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler; car sans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres? ont ils moins l'occasion de parler, & les y excite-t-on moins? au contraire l'inquiétude que donne ce retard, aussitôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure; & cet empressement mal entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de

précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on preſſe trop de parler n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laiſſe aller d'eux mêmes, ils s'exercent d'abord aux ſyllabes les plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque ſignification qu'on entend par leurs geſtes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres, cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus. N'étant point preſſés de s'en ſervir, ils commencent par bien obſerver quel ſens vous leur donnez, & quand ils s'en ſont aſſurés ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'eſt pas que les premiers diſcours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils diſent, n'aient aucun ſens pour eux, mais qu'ils aient un autre ſens que le nôtre ſans que nous ſachions nous en appercevoir, en ſorte que paroiſſant nous répondre fort exactement, ils nous parlent ſans nous entendre & ſans que nous les entendions. C'eſt pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'eſt due la ſurpriſe où nous jettent quelquefois leurs propos auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable ſens que

les mots ont pour les enfans, me paroît être la cauſe de leurs premieres erreurs ; & ces erreurs, même après qu'ils en ſont guéris, influent ſur leur tour d'eſprit pour le reſte de leur vie. J'aurai plus d'une occaſion dans la ſuite d'éclaircir ceci par des exemples.

Reſſerrez donc le plus qu'il eſt poſſible le vocabulaire de l'enfant. C'eſt un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il ſache dire plus de choſes qu'il n'en peut penſer. Je crois qu'une des raiſons pourquoi les Payſans ont généralement l'eſprit plus juſte que les gens de Ville, & que leur Dictionnaire eſt moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance ſe font preſque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même tems. C'eſt ici proprement la premiere époque de ſa vie. Auparavant il n'eſt rien de plus que ce qu'il étoit dans le ſein de ſa mere, il n'a nul ſentiment, nulle idée, à peine a-t-il des ſenſations ; il ne ſent pas même ſa propre exiſtence.

Vivit, & eſt vitæ neſcius ipſe ſuæ (ſ).

(ſ) Ovid. Triſt. I. 3.

Fin du premier Livre.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'Est ici le second terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance; car les mots *infans* & *puer* ne sont pas synonymes. Le premier est compris dans l'autre, & signifie *qui ne peut parler*, d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me servir de ce mot selon l'usage de notre langue jusqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel; un langage est substitué à l'autre. Si-tôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer? s'ils continuent alors à pleurer, c'est la faute des gens qui sont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant est délicat, sensible, que naturel-

lement il se mette à crier pour rien, en rendant ses cris inutiles & sans effet, j'en taris bientôt la source. Tant qu'il pleure je ne vais point à lui; j'y cours si-tôt qu'il s'est tû. Bientôt sa maniere de m'appeller sera de se taire, ou tout au plus de jetter un seul cri. C'est par l'effet sensible des signes, que les enfans jugent de leur sens; il n'y a point d'autre convention pour eux: quelque mal qu'un enfant se fasse, il est très-rare qu'il pleure quand il est seul, à moins qu'il n'ait l'espoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il se fait une bosse à la tête, s'il saigne du nez, s'il se coupe les doigts; au lieu de m'empresser autour de lui d'un air alarmé, je resterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal est fait, c'est une nécessité qu'il l'endure; tout mon empressement ne serviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter sa sensibilité. Au fond, c'est moins le coup, que la crainte qui tourmente, quand on s'est blessé. Je lui épargnerai du moins cette derniere angoisse; car très-sûrement il jugera de son mal comme il verra que j'en juge: s'il me voit accourir avec inquiétude, le consoler, le plaindre, il s'estimera perdu: s'il me voit garder mon sang froid, il reprendra bientôt le sien, & croira le mal guéri, quand il ne le sentira plus. C'est à cet âge qu'on prend les premieres leçons de courage, & que, souffrant sans effroi de legeres douleurs, on apprend par degrés à supporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne ſe bleſſe, je ſerois fort fâché qu'il ne ſe bleſſât jamais & qu'il grandît ſans connoître la douleur. Souffrir eſt la premiere choſe qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand beſoin de ſavoir. Il ſemble que les enfans ne ſoient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons ſans danger. Si l'enfant tombe de ſon haut il ne ſe caſſera pas la jambe; s'il ſe frappe avec un bâton il ne ſe caſſera pas le bras; s'il ſaiſit un fer tranchant, il ne ſerrera guere, & ne ſe coupera pas bien avant. Je ne ſache pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté ſe tuer, s'eſtropier ni ſe faire un mal conſidérable, à moins qu'on ne l'ait indiſcrettement expoſé ſur des lieux élevés, ou ſeul autour du feu, ou qu'on n'ait laiſſé des inſtrumens dangereux à ſa portée. Que dire de ces magaſins de machines, qu'on raſſemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pieces contre la douleur, juſqu'à ce que devenu grand, il reſte à ſa merci, ſans courage & ſans expérience, qu'il ſe croie mort à la premiere piquure, & s'évanouiſſe en voyant la premiere goutte de ſon ſang?

Notre manie enſeignante & pédanteſque eſt toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu ſeuls leur enſeigner. Y a-t-il rien de plus ſot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher,

comme si l'on en avoit vu quelqu'un qui par la négligence de sa nourrice ne sût pas marcher étant grand ? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher ?

Emile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lisieres, ou du moins dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y passer en hâte (*a*). Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mene journellemeut au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plutôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachete beaucoup de blessures. Mon éleve aura souvent des contusions ; en revanche il sera toujours gai : si les vôtres en ont moins, ils sont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins nécessaire, c'est celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un besoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force se développe la connoissance qui les met en

(*a*) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal assuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lisiere étant petits ; c'est encore ici une de ces observations triviales à force d'être justes, & qui sont justes en plus d'un sens.

état de la diriger. C'eſt à ce ſecond degré que commence proprement la vie de l'individu : c'eſt alors qu'il prend la conſcience de lui-même. La mémoire étend le ſentiment de l'identité ſur tous les momens de ſon exiſtence ; il devient véritablement un, le même, & par conſéquent déja capable de bonheur ou de miſere. Il importe donc de commencer à le conſidérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on aſſigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'eſt plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier ; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands riſques de la vie ſont dans ſon commencement ; moins on a vécu, moins on doit eſpérer de vivre. Des enfans qui naiſſent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adoleſcence, & il eſt probable que votre éleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penſer de cette éducation barbare qui ſacrifie le préſent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute eſpece, & commence par le rendre miſérable pour lui préparer au loin je ne ſais quel prétendu bonheur dont il eſt à croire qu'il ne jouira jamais ? Quand je ſuppoſerois cette éducation raiſonnable dans ſon objet, comment voir ſans indignation de pauvres infortunés ſoumis à un

joug insupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins leur seront jamais utiles? L'âge de la gaieté se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui sait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un pere ou d'un maître? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir: soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y-a-t-il pour vous hors de l'humanité? Aimez l'enfance; favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les levres, & où l'ame est toujours en paix? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouissance d'un tems si court qui leur échappe, & d'un bien si précieux dont ils ne sauroient abuser? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous? Peres, savez-vous le moment où la mort

attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'inſtans que la nature leur donne : auſſi-tôt qu'ils peuvent ſentir le plaiſir d'être, faites qu'ils en jouiſſent ; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point ſans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi ! J'entends de loin les clameurs de cette fauſſe ſageſſe qui nous jette inceſſamment hors de nous, qui compte toujours le préſent pour rien, & pourſuivant ſans relâche un avenir qui fuit à meſure qu'on avance, à force de nous tranſporter où nous ne ſommes pas, nous tranſporte où nous ne ſerons jamais.

C'eſt, me répondez-vous, le tems de corriger les mauvaiſes inclinations de l'homme ; c'eſt dans l'âge de l'enfance, où les peines ſont le moins ſenſibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raiſon. Mais qui vous dit que tout cet arrangement eſt à votre diſpoſition, & que toutes ces belles inſtructions dont vous accablez le foible eſprit d'un enfant, ne lui ſeront pas un jour plus pernicieuſes qu'utiles ? Qui vous aſſure que vous épargnez quelque choſe par les chagrins que vous lui prodiguez ? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que ſon état n'en comporte, ſans être ſûr que ces maux préſens ſont à la décharge de l'avenir ? & comment me prouverez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent

viennent pas de vos ſoins mal-entendus, bien plus que de la nature? Malheureuſe prévoyance, qui rend un être actuellement miſérable ſur l'eſpoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour! Que ſi ces raiſonneurs vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les diſtinguer.

Pour ne point courir après des chimeres, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a ſa place dans l'ordre des choſes; l'enfance a la ſienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut conſidérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Aſſigner à chacun ſa place & l'y fixer, ordonner les paſſions humaines ſelon la conſtitution de l'homme, eſt tout ce que nous pouvons faire pour ſon bien-être. Le reſte dépend de cauſes éttangeres qui ne ſont point en notre pouvoir.

Nous ne ſavons ce que c'eſt que bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur, on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous, mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſir. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances; voi

là la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif, on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer : toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir : tout deſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles ; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés, que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible dont les facultés égaleroient les deſirs ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos deſirs ; car s'ils étoient au-deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés, car ſi nos deſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables : mais c'eſt à diminuer l'excès des deſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

C'eſt ainſi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inſtitué. Elle ne lui donne immédiatement que les deſirs néceſſaires à ſa

conſervation, & les facultés ſuffiſantes pour les ſatisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réſerve au fond de ſon ame, pour s'y développer au beſoin. Ce n'eſt que dans cet état primitif que l'équilibre de pouvoir & du deſir ſe rencontre, & que l'homme n'eſt pas malheureux. Si-tôt que ſes facultés virtuelles ſe mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'eſt l'imagination qui étend pour nous la meſure des poſſibles ſoit en bien ſoit en mal, & qui par conſéquent excite & nourrit les deſirs par l'eſpoir de les ſatisfaire. Mais l'objet qui paroiſſoit d'abord ſous la main *fuit plus* vîte qu'on ne peut le pourſuivre; quand on croit l'atteindre, il ſe transforme & ſe montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déja parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reſte à parcourir s'aggrandit, s'étend ſans ceſſe: ainſi l'on s'épuiſe ſans arriver au terme; & plus nous gagnons ſur la jouiſſance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme eſt reſté près de ſa condition naturelle, plus la différence de ſes facultés à ſes deſirs eſt petite, & moins par conſéquent il eſt éloigné d'être heureux. Il n'eſt jamais moins miſérable que quand il paroît dépourvu de tout: car la miſere ne conſiſte pas dans la privation des choſes, mais dans le beſoin qui s'en fait ſentir.

Le monde réel a ſes bornes, le monde imaginaire eſt infini: ne pouvant élargir l'un, rétreciſſons l'autre; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conſcience, tous nos maux ſont imaginaires. Ce principe eſt commun, dira-t-on: j'en conviens. Mais l'application pratique n'en eſt pas commune; & c'eſt uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme eſt foible, que veut-on dire? Ce mot de foibleſſe indique un rapport; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fût-il un inſecte, un ver, eſt un être fort: celui dont les beſoins paſſent la force, fût-il un éléphant, un lion; fût-il un Conquérant, un Héros; fût-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'homme eſt très-fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt: il eſt très-foible quand il veut s'élever au-deſſus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contraire, ſi votre orgueil s'étend plus qu'elles. Meſurons le rayon de notre ſphere, & reſtons au centre, comme l'inſecte au milieu de ſa toi-

le : nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misere ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin (*b*), naissent des grands biens, & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en misere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des

(*b*) Noct. Attic. L. IX. C. 8.

hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas ſûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

Nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul, qui eſt le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux phyſiques ſe détruiſent ou nous détruiſent. Le tems ou la mort ſont nos remedes : mais nous ſouffrons d'autant plus que nous ſavons moins ſouffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les ſupporter. Vis ſelon la nature, ſois patient, & chaſſe les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la ſentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art menſonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il eſt vrai ; mais des millions qu'il tue reſteroient en vie. Homme ſenſé, ne mets point à cette loterie où trop de chances ſont contre

toi. Souffre, meurs ou guéris; mais ſur-tout vis juſqu'à ta derniere heure.

Tout n'eſt que folie & contradiction dans les inſtitutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à meſure qu'elle perd de ſon prix. Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir; à ſoixante ans il eſt bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour ſe conſerver qu'autant que les moyens en ſont en ſon pouvoir; ſi-tôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réſignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainſi que les bêtes, ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſque ſans ſe plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raiſon; mais peu ſavent l'en tirer, & cette réſignation factice n'eſt jamais auſſi pleine & entiere que la premiere.

La prévoyance! la prévoyance, qui nous porte ſans ceſſe au-delà de nous & ſouvent nous place où nous n'arriverons point; voilà la véritable ſource de toutes nos miſeres. Quelle manie à un être auſſi paſſager que l'homme de re-

garder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, & de négliger le préſent dont il eſt ſûr ! manie d'autant plus funeſte qu'elle augmente inceſſamment avec l'âge, & que les Vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux ſe refuſer aujourd'hui le néceſſaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainſi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les tems, les lieux, les hommes, les choſes, tout ce qui eſt, tout ce qui ſera, importe à chacun de nous : notre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entiere, & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt-il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer ? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris.

Eſt-ce la nature qui porte ainſi les hommes ſi loin d'eux-mêmes ? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier ; en ſorte que tel eſt mort heureux ou miſérable, ſans en avoir jamais rien ſu ? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant ; ſa préſence inſpire la joie ; ſes yeux annoncent, le contentement, le bien-être : il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poſte ; l'homme heureux la regarde ; elle eſt à ſon adreſſe, il l'ouvre, il

la lit. A l'inſtant ſon air change ; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ſes cris, il ſemble attaqué d'affreuſes convulſions. Inſenſé, quel mal t'a donc fait ce papier? quel membre t'a-t-il ôté? quel crime t'a-t-il fait commettre? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois?

Que la lettre ſe fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée aux feu, le ſort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me ſemble, un étrange problème. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le ſentoit pas : où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends ; la ſanté, la gaieté, le bien-être, le contentement d'eſprit ne ſont plus que des viſions. Nous n'exiſtons plus où nous ſommes, nous n'exiſtons qu'où nous ne ſommes pas. Eſt-ce la peine d'avoir une ſi grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reſte ?

O homme ! reſſerre ton exiſtence au-dedans de toi, & tu ne ſeras plus miſérable. Reſte à la place que la nature t'aſſigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire ſortir : ne regimbe point contre la dure loi de la néceſſité, & n'épuiſe pas, à vouloir lui réſiſter, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton exiſtence, mais ſeulement

pour la conſerver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'auſſi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà; tout le reſte n'eſt qu'eſclavage, illuſion, preſtige. La domination même eſt ſervile, quand elle tient à l'opinion: car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Il n'ont qu'à changer de maniere de penſer, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à ſavoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces Viſirs, ces Courtiſans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & juſqu'à des enfans, quand tu ſerois un Thémiſtocle en génie (*c*), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si-tôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples ſont mes Sujets, dis-tu fié-

(*c*) Ce petit garçon que vous voyez-là, diſoit Thémiſtocle à ſes amis, eſt l'arbitre de la Grece; car il gouverne ſa mere, ſa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh! quels petits conducteurs on trouveroit ſouvent aux plus grands Empires, ſi du Prince on deſcendoit par degrés juſqu'à la premiere main qui donne le branle en ſecret!

rement. Soit ; mais toi, qu'es-tu ? le ſujet de tes Miniſtres : & tes Miniſtres à leur tour que ſont-ils ? les ſujets de leurs Commis, de leurs Maîtreſſes, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, uſurpez tout, & puis verſez l'argent à pleines mains, dreſſez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des Loix, des Edits ; multipliez les eſpions, les Soldats, les Bourreaux, les Priſons, les chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous ſert tout cela ? vous n'en ſerez ni mieux ſervis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus abſolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le ſeul qui fait ſa volonté eſt celui qui n'a pas beſoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des ſiens : d'où il ſuit, que le premier de tous les biens n'eſt pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les regles de l'éducation vont en découler.

La ſociété a fait l'homme plus foible, non-ſeulement en lui ôtant le droit qu'il avoit ſur ſes propres forces, mais ſur-tout en les lui rendant inſuffiſantes. Voilà pourquoi ſes deſirs ſe multiplient avec ſa foibleſſe, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme eſt un être fort & ſi l'enfant eſt un être

foible, ce n'eſt pas parce que le premier a plus de force abſolue que le ſecond, mais c'eſt parce que le premier peut naturellement ſe ſuffire à lui-même & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés & l'enfant plus de fantaiſies ; mot par lequel j'entends tous les deſirs qui ne ſont pas de vrais beſoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le ſecours d'autrui.

J'ai dit la raiſon de cet état de foibleſſe. La nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres : mais cet attachement peut avoir ſon excès, ſon défaut, ſes abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y tranſportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de beſoins qu'il n'en a, ils ne ſoulagent pas ſa foibleſſe, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas ; en ſoumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour ſervir les ſiennes ; en changeant de part ou d'autre en eſclavage, la dépendance réciproque où le tient ſa foibleſſe, & où les tient leur attachement.

L'homme ſage ſait reſter à ſa place ; mais l'enfant qui ne connoît pas la ſienne ne ſauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille iſſues pour en ſortir : c'eſt à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'eſt pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant ; il faut qu'il ſente ſa foibleſſe & non qu'il en ſouffre ; il faut qu'il dépende & non qu'il obéiſſe ;

il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il il n'eſt ſoumis aux autres qu'à cauſe de ſes beſoins, & parce qu'ils voient mieux que lui ce qui lui eſt utile, ce qui peut contribuer ou nuire à ſa conſervation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui eſt bon à rien.

Avant que les préjugés & les inſtitutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainſi que des hommes conſiſte dans l'uſage de leur liberté ; mais cette liberté dans les premiers eſt bornée par leur foibleſſe. Quiconque fait ce qu'il veut eſt heureux, s'il ſe ſuffit à lui-même ; c'eſt le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'eſt pas heureux, ſi ſes beſoins paſſent ſes forces ; c'eſt le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouiſſent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, ſemblable à celle dont jouiſſent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus ſe paſſer des autres redevient à cet égard foible & miſérable. Nous étions faits pour être hommes ; les loix & la ſociété nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois ſont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empreſſe à ſoulager leur miſere, tirent de cela même une vanité puérile, & ſont tout fiers des ſoins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces considérations sont importantes, & servent à résoudre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances. Celle des choses qui est de la nature ; celle des hommes qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant désordonnée (*d*) les engendre tous, & c'est par elle que le Maître & l'Esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les Loix des nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses ; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses ; vous aurez suivi l'ordre de la nature dans le progrès de son éducation. N'offrez jamais à ses volontés indiscrettes que des obsta-

(*d*) Dans mes principes du droit politique il est démontré que nulle volonté particuliere ne peut être ordonnée dans le système social.

cles phyſiques ou des punitions qui naiſſent des actions mêmes, & qu'il ſe rappelle dans l'occaſion : ſans lui défendre de mal faire, il ſuffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuiſſance doivent ſeules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ſes deſirs parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a beſoin. Qu'il ne ſache ce que c'eſt qu'obéiſſance quand il agit, ni ce que c'eſt qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il ſente également ſa liberté dans ſes actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant préciſément qu'il en a beſoin pour être libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos ſervices avec une ſorte d'humiliation, il aſpire au moment où il pourra s'en paſſer, & où il aura l'honneur de ſe ſervir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de reſter quand il veut aller, ni d'aller quand il veut reſter en place. Quand la volonté des enfans n'eſt point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils ſautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens ſont des beſoins de leur conſtitution qui cherche à ſe fortifier: mais on doit ſe défier de ce qu'ils deſirent ſans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres ſont obligés de faire pour eux. Alors il faut diſtinguer avec ſoin le vrai beſoin, le beſoin na-

turel, du beſoin de fantaiſie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la ſurabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déja dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai ſeulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il deſire, & que pour l'obtenir plus vîte ou pour vaincre un refus il appuie de pleurs ſa demande, elle lui doit être irrévocablement refuſée. Si le beſoin l'a fait parler, vous devez le ſavoir & faire auſſi-tôt ce qu'il demande : mais céder quelque choſe à ſes larmes, c'eſt l'exciter à en verſer, c'eſt lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus ſur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il ſera méchant ; s'il vous croit foible, il ſera bientôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier ſigne ce qu'on ne veut pas refuſer. Ne ſoyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous ſur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe qui lui ſervent au beſoin de paroles magiques, pour ſoumettre à ſes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'inſtant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonniere des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur preſcrivant les termes dont ils doivent ſe ſervir pour que perſonne n'oſe leur réſiſter : leurs enfans n'ont ni tons ni tours ſupplians, ils ſont auſſi

arrogans,

arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* signifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* signifie *je vous ordonne*. Admirable politesse, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le sens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire! Quant à moi qui crains moins qu'Emile ne soit grossier qu'arrogant, j'aime beaucoup mieux qu'il dise en priant *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'est pas le terme dont il se sert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence, tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie, vous les rendez actuellement misérables; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espece de mal-être, vous leur préparez de grandes miseres, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas exposer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de sacrifier le bonheur des enfans à la considération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas: car la liberté que je donne à mon

Eleve, le dédommage amplement des légeres incommodités auxquelles je le laiſſe expoſé. Je vois de petits poliſſons jouer ſur la neige, violets, tranſis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; ſi on les y forçoit, ils ſentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne ſentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? Rendrai-je votre enfant miſérable en ne l'expoſant qu'aux incommodités qu'il veut bien ſouffrir? Je fais ſon bien dans le moment préſent en le laiſſant libre; je fais ſon bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit ſupporter. S'il avoit le choix d'être mon Eleve ou le vôtre, penſez-vous qu'il balançât un inſtant?

Concevez-vous quelque vrai bonheur poſſible pour aucun être hors de ſa conſtitution? & n'eſt-ce pas ſortir l'homme de ſa conſtitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de ſon eſpece? Oui, je le ſoutiens; pour ſentir les grands biens, il faut qu'il connoiſſe les petits maux; telle eſt ſa nature. Si le phyſique va trop bien, le moral ſe corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendriſſement de l'humanité ni la douceur de la commiſération; ſon cœur ne ſeroit ému de rien, il ne ſeroit pas ſociable, il ſeroit un monſtre parmi ſes ſemblables.

Savez-vous quel eſt le plus ſûr moyen de ren-

dre votre enfant misérable ? c'est de l'accoutumer à tout obtenir ; car ses desirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra : à moins d'être Dieu comment le contenterez-vous ?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point ; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers ; il regarde tous les hommes comme ses esclaves : & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose ; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rebellion ; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des prétextes ; il voit par-tout de la mauvaise volonté : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, & sans jamais savoir

gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colere, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux ? Heureux, lui ! c'est un Despote ; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette maniere, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule ; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient sur un clocher ; qu'on arrêtât un Régiment en marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussi-tôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire ; leurs desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient partout que contradictions, qu'obstacles que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misere. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer ; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce

quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & se multiplier ? Acoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise en entrant dans le monde de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries ; ils boivent les affronts comme l'eau ; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état ni leurs forces ; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir : tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les aviliſſent ; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

Revenons à la regle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints ? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil sévere, une voix rude & menaçante pour se faire redouter ? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure ; mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un Corps de Magistrats, le Chef à la tête, en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute reponse.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, de ſoins, de protection qu'un enfant? Ne ſemble-t-il pas qu'il ne montre une figure ſi douce & un air ſi touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe, & s'empreſſe à le ſecourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de Maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr?

D'autre part, qui ne voit que la foibleſſe du premier âge enchaîne les enfans de tant de manieres, qu'il eſt barbare d'ajouter à cet aſſujettiſſement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, de laquelle ils peuvent ſi peu abuſer, & dont il eſt ſi peu utile à eux & à nous qu'on les prive? S'il n'y a point d'objet ſi digne de riſée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet ſi digne de pitié qu'un enfant craintif. Puiſqu'avec l'âge de raiſon commence la ſervitude civile, pourquoi la prévenir par la ſervitude privée? Souffrons qu'un moment de la vie ſoit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas impoſé, & laiſſons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans

l'eſclavage. Que ces Inſtituteurs ſéveres, que ces peres aſſervis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déja dit que votre enfant ne doit rien obtenir parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a beſoin (*e*), ni rien faire par obéiſſance, mais ſeulement par néceſſité; ainſi les mots d'obéir & de commander ſeront proſcrits de ſon Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de force, de néceſſité, d'impuiſſance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raiſon l'on ne ſauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations ſociales; il faut donc éviter autant qu'il ſe peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fauſſes idées qu'on ne ſaura point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête eſt en lui le germe de l'erreur & du vi-

(*e*) On doit ſentir que comme la peine eſt ſouvent une néceſſité, le plaiſir eſt quelquefois un beſoin. Il n'y a donc qu'un ſeul deſir des enfans auquel on ne doive jamais complaire, c'eſt celui de ſe faire obéir. D'où il ſuit, que dans tout ce qu'ils demandent, c'eſt ſur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il eſt poſſible, tout ce qui peut leur faire un plaiſir réel: refuſez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaiſie, ou pour faire un acte d'autorité.

ce; c'eſt à ce premier pas qu'il faut ſur-tout faire attention. Faites que tant qu'il n'eſt frappé que des choſes ſenſibles, toutes ſes idées s'arrêtent aux ſenſations; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde phyſique: ſans quoi ſoyez ſûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il ſe fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantaſtiques que vous n'effacerez de la vie.

Raiſonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke: c'eſt la plus en vogue aujourd'hui: ſon ſuccès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; & pour moi je ne vois rien de plus ſot que ces enfans avec qui l'on a tant raiſonné. De toutes les facultés de l'homme la raiſon, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un compoſé de toutes les autres, eſt celle qui ſe développe le plus difficilement & le plus tard: & c'eſt de celle-là qu'on veut ſe ſervir pour développer les premieres! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation eſt de faire un homme raiſonnable: & l'on prétend élever un enfant par la raiſon! C'eſt commencer par la fin, c'eſt vouloir faire l'inſtrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raiſon, ils n'auroient pas beſoin d'être élevés; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs Maîtres, à devenir diſputeurs & mutins;

& tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitiſe ou de crainte ou de vanité, qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent ſe réduire à-peu-près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'Enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela?

Le Maître.

Parce que c'eſt mal fait.

L'Enfant.

Mal fait! Qu'eſt-ce qui eſt mal fait?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'Enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend?

Le Maître.

On vous punit pour avoir déſobéi.

L'Enfant.

Je ferai en ſorte qu'on n'en ſache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'Enfant.

Je me cacherai.

Le Maître.

On vous queſtionnera.

L'Enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'Enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir?

Le Maître.

Parceque c'eſt mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en, l'enfant ne vous entend plus. Ne ſont-ce pas-là des inſtructions fort utiles? Je ſerois bien curieux de ſavoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue? Locke lui-même y eût, à coup ſûr, été fort embarraſſé. Connoître le bien & le mal, ſentir la raiſon des devoirs de l'homme, n'eſt pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre: nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir, qui lui ſont propres; rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement, à dix ans. En effet, à quoi lui ſerviroit la raiſon à cet âge? Elle eſt le frein de la force, & l'enfant n'a pas beſoin de ce frein.

En eſſayant de perſuader à vos Eleves le de-

voir de l'obéiſſance, vous joignez à cette prétendue perſuaſion la force & les menaces, ou, qui pis eſt, la flatterie & les promeſſes. Ainſi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font ſemblant d'être convaincus par la raiſon. Ils voient très-bien que l'obéiſſance leur eſt avantageuſe & la rebellion nuiſible, auſſi-tôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur ſoit déſagréable, & qu'il eſt toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils ſe cachent pour faire les leurs, perſuadés qu'ils font bien ſi l'on ignore leur déſobéiſſance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils ſont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raiſon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment ſenſible: mais la crainte du châtiment, l'eſpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de là? Premiérement, qu'en leur impoſant un devoir qu'ils ne ſentent pas, vous les indiſpoſez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer; que vous leur apprenez à devenir diſſimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenſes ou ſe dérober aux châtimens; qu'enfin, les accoutumant à cou-

vrir toujours d'un motif apparent un motif ſecret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuſer ſans ceſſe, de vous ôter la connoiſſance de leur vrai caractere, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occaſion. Les loix, direz-vous, quoiqu'obligatoires pour la conſcience, uſent de même de contrainte avec les hommes faits. J'en conviens : mais que ſont ces hommes, ſinon des enfans gâtés par l'éducation? Voilà préciſement ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raiſon avec les hommes : tel eſt l'ordre naturel : le ſage n'a pas beſoin de loix.

Traitez votre Eleve ſelon ſon âge. Mettez-le d'abord à ſa place, & tenez l'y ſi bien, qu'il ne tente plus d'en ſortir. Alors, avant de ſavoir ce que c'eſt que ſageſſe, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce ſoit au monde, abſolument rien. Ne lui laiſſez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité ſur lui. Qu'il ſache ſeulement qu'il eſt foible & que vous êtes fort, que par ſon état & le vôtre il eſt néceſſairement à votre merci; qu'il le ſache, qu'il l'apprenne, qu'il le ſente : qu'il ſente de bonne heure ſur ſa tête altiere le dur joug que la nature impoſe à l'homme, le peſant joug de la néceſſité, ſous lequel il faut que tout être fini ploie: qu'il voie cette néceſſité dans les choſes, jamais dans le

caprice (*f*) des hommes; que le frein qui le retient ſoit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abſtenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, ſans explications, ſans raiſonnemens: ce que vous lui accordez, accordez-le à ſon premier mot, ſans ſollicitations, ſans prieres, ſur-tout ſans condition. Accordez avec plaiſir, ne refuſez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus ſoient irrévocables, qu'aucune importuné ne vous ébranle, que le *non* prononcé ſoit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuiſé cinq ou ſix fois ſes forces, qu'il ne tentera plus de le renverſer.

C'eſt *ainſi que vous le* rendrez patient, égal, réſigné, paiſible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu; car il eſt dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la néceſſité des choſes, mais non la mauvaiſe volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, eſt une réponſe contre laquelle jamais enfant ne s'eſt mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un menſonge. Au reſte, il n'y a point ici de milieu; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéiſſance. La pire éducation eſt de le laiſſer flottant entre ſes volontés & les vôtres, & de diſputer ſans ceſſe entre vous & lui à qui

(*f*) On doit être ſûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la ſienne, & dont il ne ſentira pas la raiſon. Or, un enfant ne ſent la raiſon de rien, dans tout ce qui choque ſes fantaiſies.

des deux ſera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il eſt bien étrange que depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps ſoit formé. A chaque inſtruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'inſenſés inſtituteurs penſent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'eſt que bonté ; & puis ils nous diſent gravement, tel eſt l'homme. Oui, tel eſt l'homme que vous avez fait.

On a eſſayé tous les inſtrumens, hors un : le ſeul préciſément qui peut réuſſir ; la liberté bien réglée. Il ne faut point ſe mêler d'élever un enfant quand on ne ſait pas le conduire où l'on veut par les ſeules loix du poſſible & de l'impoſſible. La ſphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la reſſerre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pouſſe, on le retient avec le ſeul lien de la néceſſité, ſans qu'il en murmure : on le rend ſouple & docile par la ſeule force des choſes, ſans qu'aucun vice ait l'occaſion de germer en lui : car jamais les paſſions ne s'animent, tant qu'elles ſont de nul effet.

Ne donnez à votre Eleve aucune eſpece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience; ne lui infligez aucune eſpece de châtiment, car il ne ſait ce que c'eſt qu'être en faute; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne ſauroit vous offenſer. Dépourvu de toute moralité daus ſes actions, il ne peut rien faire qui ſoit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déja le Lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il ſe trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos Eleves irrite leur vivacité; plus ils ſont contraints ſous vos yeux, plus ils ſont turbulens, au moment qu'ils s'échappent; il faut bien qu'ils ſe dédommagent, quand ils peuvent; de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays que la Jeuneſſe de tout un village. Enfermez un petit Monſieur & un petit payſan dans une chambre; le premier aura tout renverſé, tout briſé, avant que le ſecond ſoit ſorti de ſa place. Pourquoi cela? ſi ce n'eſt que l'un ſe hâte d'abuſer d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours ſûr de ſa liberté, ne ſe preſſe jamais d'en uſer. Et cependant les enfans des villageois ſouvent flattés ou contrariés ſont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Poſons pour maxime inconteſtable que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours

droits: il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un ſeul vice dont on ne puiſſe dire comment & par où il y eſt entré. La ſeule paſſion naturelle à l'homme, eſt l'amour de ſoi-même, ou l'amour-propre pris dans un ſens étendu. Cet amour-propre en ſoi ou relativement à nous eſt bon & utile, & comme il n'a point de rapport néceſſaire à autrui, il eſt à cet égard naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Juſqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui eſt la raiſon, puiſſe naître, il importe donc qu'un enfant ne faſſe rien parce qu'il eſt vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres mais ſeulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne ſe bleſſera point, qu'il ne briſera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à ſa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal ſans mal faire, parce que la mauvaiſe action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une ſeule fois tout ſeroit déja perdu; il ſeroit méchant preſque ſans reſſource.

Telle choſe eſt mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'eſt pas aux yeux de la raiſon. En laiſſant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce

qui

qui pourroit la rendre coûteuſe, & de ne laiſſer à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement ſoit garni de meubles groſſiers & ſolides; point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Émile que j'éleve à la campagne, ſa chambre n'aura rien qui la diſtingue de celle d'un Payſan. A quoi bon la parer avec tant de ſoins, puiſqu'il y doit reſter ſi peu? Mais je me trompe? il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que ſi malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque déſordre, à caſſer quelque piece utile, ne le puniſſez point de votre négligence, ne le grondez point; qu'il n'entende pas un ſeul mot de reproche; ne lui laiſſez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agiſſez exactement comme ſi le meuble ſe fût caſſé de lui-même; enfin croyez avoir beaucoup fait ſi vous pouvez ne rien dire.

Oſerai-je expoſer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile regle de toute l'éducation? ce n'eſt pas de gagner du tems, c'eſt d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes: il en faut faire quand on réfléchit; & quoi que vous puiſſiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, eſt celui de la naiſſance à l'âge de douze ans. C'eſt le tems où germent les erreurs & les vices, ſans

qu'on ait encore aucun inſtrument pour les détruire ; & quand l'inſtrument vient, les racines ſont ſi profondes, qu'il n'eſt plus tems de les arracher. Si les enfans ſautoient tout d'un coup de la mamelle à l'âge de raiſon, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir ; mais ſelon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fiſſent rien de leur ame juſqu'à ce qu'elle eût toutes ſes facultés ; car il eſt impoſſible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préſentez tandis qu'elle eſt aveugle, & qu'elle ſuive dans l'immenſe plaine des idées une route que la raiſon trace encore ſi légérement pour les meilleurs yeux.

La premiere éducation doit donc être purement négative. Elle conſiſte, non point à enſeigner la vertu, ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiſſer faire : ſi vous pouviez amener votre Eleve ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il ſût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon, ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'uſage, & vous

ferez preſque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les Peres & les Maîtres n'ont jamais aſſez-tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, inſtruit, parlé raiſon. Faites mieux, ſoyez raiſonnable, & ne raiſonnez point avec votre Eleve, ſur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainſi toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon corps, ſes organes, ſes ſens, ſes forces, mais tenez ſon ame oiſive auſſi long-tems qu'il ſe pourra. Redoutez tous les ſentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreſſions étrangeres: & pour empêcher le mal de naître, ne vous preſſez point de faire le bien; car il n'eſt jamais tel, que quand la raiſon l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages; c'eſt gagner beaucoup que d'avancer vers le terme ſans rien perdre; laiſſez mûrir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle néceſſaire? gardez-vous de la donner aujourd'hui, ſi vous pouvez différer juſqu'à demain ſans danger.

Une autre conſidération qui confirme l'utilité de cette méthode, eſt celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour ſavoir quel régime moral lui convient. Chaque eſprit

a ſa forme propre, ſelon laquelle il a beſoin d'être gouverné ; & il importe au ſuccès des ſoins qu'on prend, qu'il ſoit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la nature, obſervez bien votre Eleve avant de lui dire le premier mot ; laiſſez d'abord le germe de ſon caractere en pleine liberté de ſe montrer, ne le contraignez en quoi que ce puiſſe être, afin de le mieux voir tout entier. Penſez-vous que ce tems de liberté ſoit perdu pour lui ? tout au contraire, il ſera le mieux employé ; car c'eſt ainſi que vous apprendrez à ne pas perdre un ſeul moment dans un tems plus précieux : au lieu que ſi vous commencez d'agir avant de ſavoir ce qu'il faut faire, vous agirez au haſard ; ſujet à vous tromper, il faudra revenir ſur vos pas ; vous ſerez plus éloigné du but que ſi vous euſſiez été moins preſſé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec uſure dans un âge plus avancé. Le ſage Médecin ne donne pas étourdiment des ordonannces à la premiere vue, mais il étudie premiérement le tempérament du malade avant de lui rien preſcrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit ; tandis que le Médecin trop preſſé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être inſenſible, comme un au-

tomate ? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une isle déserte ? L'écarterons-nous de tous les humains ? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui ? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge ? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa Nourrice, sa Gouvernante, son Laquais, son Gouverneur-même, qui après tout ne sera pas un Ange.

Cette objection est forte & solide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle ? O hommes, est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien ? Je sens ces difficultés, j'en conviens : peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose : je ne dis pas qu'on y puisse arriver ; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réussi.

Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même ; il faut trouver en soi l'exemple qu'il se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connoissance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez vous respectable à tout le monde ; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne serez point

maître de l'enfant, ſi vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne ſera jamais ſuffiſante, ſi elle n'eſt fondée ſur l'eſtime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiſer ſa bourſe & de verſer l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fit aimer perſonne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la miſere qu'on peut ſoulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, ſi vous n'ouvrez auſſi votre cœur, celui des autres vous reſtera toujours fermé. C'eſt votre tems, ce ſont vos ſoins, vos affections, c'eſt vous-même qu'il faut donner; car quoique vous puiſſiez faire, on ſent toujours que votre argent n'eſt point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui ſont plus d'effet, & ſont réellement plus utiles que tous les dons : combien de malheureux, de malades ont plus beſoin de conſolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection ſert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui ſe brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favoriſez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui ont refuſé juſtice, & que le puiſſant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juſte, humain, bienfaiſant. Ne faites pas ſeulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miſéricorde ſoulagent

plus de maux que l'argent : aimez les autres, & ils vous aimeront ; ſervez-les, & ils vous ſerviront ; ſoyez leur frere, & ils ſeront vos enfans.

C'eſt encore ici une des raiſons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres, loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend ſéduiſantes & contagieuſes pour les enfans ; au lieu que les vices des payſans, ſans apprêt & dans toute leur groſſiéreté, ſont plus propres à rebuter qu'à ſéduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village un Gouverneur ſera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra préſenter à l'enfant ; ſa réputation, ſes diſcours, ſon exemple, auront une autorité qu'ils ne ſauroient avoir à la ville : étant utile à tout le monde, chacun s'empreſſera de l'obliger, d'être eſtimé de lui, de ſe montrer au diſciple tel que le Maître voudroit qu'on fût en effet ; & ſi l'on ne ſe corrige pas du vice, on s'abſtiendra du ſcandale ; c'eſt tout ce dont nous avons beſoin pour notre objet.

Ceſſez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes : le mal que les enfans voient les corrompt moins que celui que vous leur apprenez. Toujours ſermonneurs, toujours moraliſtes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien ; plein

de ce qui ſe paſſe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produiſez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excédez inceſſamment, penſez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils ſaiſiſſent à faux? Penſez-vous qu'ils ne commentent pas à leur maniere vos explications diffuſes, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi ſe faire un ſyſtème à leur portée qu'ils ſauront vous oppoſer dans l'occaſion?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner; laiſſez-le jaſer, queſtionner, extravaguer à ſon aiſe, & vous allez être ſurpris du tour étrange qu'ont pris vos raiſonnemens dans ſon eſprit: il confond tout, il renverſe tout, il vous impatiente, il vous déſole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire: & que peut-il penſer de ce ſilence de la part d'un homme qui aime tant à parler? Si jamais il remporte cet avantage, & qu'il s'en apperçoive, adieu l'éducation; tout eſt fini dès ce moment, il ne cherche plus à s'inſtruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zélés, ſoyez ſimples, diſcrets, retenus, ne vous hâtez jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres; je le répéterai ſans ceſſe, renvoyez, s'il ſe peut, une bonne inſtruction, de peur d'en donner une mauvaiſe. Sur cette terre dont la nature eût fait le premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi

du tentateur en voulant donner à l'innocence la connoiſſance du bien & du mal : ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'inſtruiſe au dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans ſon eſprit ſous l'image qui lui convient.

Les paſſions impétueuſes produiſent un grand effet ſur l'enfant qui en eſt témoin, parcequ'elles ont des ſignes très-ſenſibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere ſurtout eſt ſi bruyante dans ſes emportemens, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'en appercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander ſi c'eſt là pour un Pédagogue l'occaſion d'entamer un beau diſcours. Eh! point de beaux diſcours : rien du tout, pas un ſeul mot. Laiſſez venir l'enfant : étonné du ſpectacle, il ne manquera pas de vous queſtionner. La réponſe eſt ſimple ; elle ſe tire des objets mêmes qui frappent ſes ſens. Il voit un viſage enflammé, des yeux étincelans, un geſte menaçant, il entend des cris ; tous ſignes que le corps n'eſt pas dans ſon aſſiette. Dites-lui poſément, ſans affectation, ſans myſtere ; ce pauvre homme eſt malade, il eſt dans un accès de fievre. Vous pouvez de-là tirer occaſion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets : car cela auſſi eſt de la nature, & c'eſt un des liens de la néceſſité auxquels il ſe doit ſentir aſſujetti.

Se peut-il que ſur cette idée, qui n'eſt pas

fauſſe, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à ſe livrer aux excès des paſſions, qu'il regardera comme des maladies; & croyez-vous qu'une pareille notion donnée à propos ne produira pas un effet auſſi ſalutaire que le plus ennuyeux Sermon de morale? Mais voyez dans l'avenir les conſéquences de cette notion! vous voilà autoriſé, ſi jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade; à l'enfermer dans ſa chambre, dans ſon lit s'il le faut, à le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ſes vices naiſſans, à les lui rendre odieux & redoutables ſans que jamais il puiſſe regarder comme un châtiment la ſévérité dont vous ſerez peut-être forcé d'uſer pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de ſortir du ſang froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiſer votre faute: mais dites-lui franchement avec un tendre reproche: mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reſte, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la ſimplicité des idées dont il eſt nourri, ne ſoient jamais relevées en ſa préſence, ni citées de maniere qu'il puiſſe l'apprendre. Un éclat de rire indiſcret peut gâter le travail de ſix mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis aſſez redire que pour être le maître de l'enfant,

il faut être ſon propre maître. Je me repréſente mon petit Emile, au ſort d'une rixe entre deux voiſines, s'avançant vers la plus furieuſe, & lui diſant d'un ton de commiſération : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en ſuis bien faché.* A coup ſûr cette ſaillie ne reſtera pas ſans effet ſur les Spectateurs ni peut-être ſur les Actrices. Sans rire, ſans le gronder, ſans le louer, je l'emmene de gré ou de force avant qu'il puiſſe appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y penſe, & je me hâte de le diſtraire ſur d'autres objets qui le lui faſſent bien vîte oublier.

Mon deſſein n'eſt point d'entrer dans tous les détails, mais ſeulement d'expoſer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occaſions difficiles. Je tiens pour impoſſible qu'au ſein de la ſociété, l'on puiſſe amener un enfant à l'âge de douze ans, ſans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la moralité des actions humaines. Il ſuffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions néceſſaires le plus tard qu'il ſe pourra, & que quand elles deviendront inévitables on les borne à l'utilité préſente, ſeulement pour qu'il ne ſe croie pas le maître de tout, & qu'il ne faſſe pas du mal à autrui ſans ſcrupule & ſans le ſavoir. Il y a des caracteres doux & tranquilles qu'on peut mener loin ſans danger dans leur premiere innocence; mais il y a auſſi des naturels violens dont la férocité ſe développe de bonne heure, & qu'il faut

ſe hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs ſont envers nous; nos ſentimens primitifs ſe concentrent en nous-mêmes; tous nos mouvemens naturels ſe rapportent d'abord à notre conſervation & à notre bien-être. Ainſi le premier ſentiment de la juſtice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui nous eſt due, & c'eſt encore un des contre-ſens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne ſauroient entendre, & ce qui ne peut les intéreſſer.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de ſuppoſer, je me dirois; un enfant ne s'attaque pas aux perſonnes (*g*), mais aux choſes; & bientôt il apprend par l'expérience à reſpecter quiconque le paſſe en âge & en force, mais les choſes ne ſe défendent pas elles-mêmes. La premiere idée qu'il faut lui donner eſt donc

(*g*) On ne doit jamais ſouffrir qu'un enfant ſe joue aux grandes perſonnes comme avec ſes inférieurs, ni même comme avec ſes égaux. S'il oſoit frapper ſérieuſement quelqu'un, fût-ce ſon Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ſes coups avec uſure, & de maniere à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vu d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laiſſer battre elles-mêmes, & rire de ſes foibles coups, ſans ſonger qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

moins celle de la liberté, que de la propriété; & pour qu'il puiſſe avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque choſe en propre. Lui citer ſes hardes, ſes meubles, ſes jouets, c'eſt ne lui rien dire, puiſque bien qu'il diſpoſe de ces choſes, il ne ſait ni pourquoi ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parce qu'on les lui a données, c'eſt ne faire guere mieux, car pour donner il faut avoir : voilà donc une propriété antérieure à la ſienne, & c'eſt le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer; ſans compter que le don eſt une convention, & que l'enfant ne peut ſavoir encore ce que c'eſt que convention (*h*). Lecteurs, remarquez, je vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun ſens à leurs portée, on croit pourtant les avoir fort bien inſtruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété; car c'eſt de-là que la premiere idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres; il ne faut pour cela que des yeux, du loiſir; il aura l'un & l'autre. Il eſt de tout âge, ſur-tout du ſien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des ſignes de puiſſance & d'acti-

(*h*) Voilà pourquoi la plupart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus quand ils ont bien conçu ce que c'eſt que don; ſeulement ils ſont alors plus circonſpects à donner.

vité. Il n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, ſemer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à ſon tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppoſe point à ſon envie; au contraire je la favoriſe, je partage ſon goût, je travaille avec lui, non pour ſon plaiſir, mais pour le mien; du moins il le croit ainſi: je deviens ſon garçon-jardinier; en attendant qu'il ait des bras je laboure pour lui la terre; il en prend poſſeſſion en y plantant une feve, & ſûrement cette poſſeſſion eſt plus ſacrée & plus reſpectable que celle que prenoit Nunnès Balbao de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Eſpagne, en plantant ſon étendard ſur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroſer les feves, on les voit lever dans des tranſports de joie. J'augmente cette joie en lui diſant, cela vous appartient; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais ſentir qu'il a mis là ſon tems, ſon travail, ſa peine, ſa perſonne enfin: qu'il y a dans cette terre quelque choſe de lui-même qu'il peut réclamer contre qui que ce ſoit, comme il pourroit retirer ſon bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empreſſé & l'arroſoir à la main. O ſpectacle! ô douleur! toutes les feves ſont arrachées, tout le terrein eſt boule-

verſé, la place-même ne ſe reconnoît plus. Ah! qu'eſt devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes ſoins & de mes ſueurs? Qui m'a ravi mon bien? qui m'a pris mes feves? Ce jeune cœur ſe ſouleve; le premier ſentiment de l'injuſtice y vient verſer ſa triſte amertume. Les larmes coulent en ruiſſeaux; l'enfant déſolé remplit l'air de gémiſſemens & de cris. On prend part à ſa peine, à ſon indignation; on cherche, on s'informe, on fait des perquiſitions. Enfin, l'on découvre que le jardinier a fait le coup: on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le Jardinier apprenant de quoi l'on ſe plaint, commence à ſe plaindre plus haut que nous. Quoi, Meſſieurs! c'eſt vous qui m'avez ainſi gâté mon ouvrage? J'avois ſemé là des melons de Malthe dont la graine m'avoit été donnée comme un tréſor, & deſquels j'eſperois vous régaler quand ils ſeroient mûrs: mais voilà que pour y planter vos miſérables feves, vous m'avez détruit mes melons déja tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous-mêmes du plaiſir de manger des melons exquis.

Jean - Jacques.

„ Excuſez-nous, mon pauvre Robert. Vous „ aviez mis là votre travail, votre peine. Je „ vois bien que nous avons eu tort de gâter „ votre ouvrage; mais nous vous ferons venir

„ d'autre graine de Malthe, & nous ne travail-
„ lerons plus la terre avant de ſavoir ſi quelqu'un
„ n'y a point mis la main avant nous.

Robert.

„ O! bien, Meſſieurs! vous pouvez donc
„ vous repoſer; car il n'y a plus guere de ter-
„ re en friche. Moi, je travaille celle que mon
„ pere a bonifiée, chacun en fait autant de
„ ſon côté, & toutes les terres que vous voyez
„ ſont occupées depuis long-tems.

Emile.

„ Monſieur Robert, il y a donc ſouvent de
„ la graine de melon perdue?

Robert.

„ Pardonnez-moi, mon jeune ca det; car il
„ ne nous vient pas ſouvent de petits Meſſieurs
„ auſſi étourdis que vous. Perſonne ne touche
„ au jardin de ſon voiſin; chacun reſpecte le
„ travail des autres, afin que le ſien ſoit en
„ ſûreté,

Emile.

„ Mais moi je n'ai point de jardin.

Robert.

„ Que m'importe? ſi vous gâtez le mien,
„ je ne vous y laiſſerai plus promener; car,
„ voyez-vous, je ne veux pas perdre ma peine.

Jean-Jacques.

„ Ne pourroit-on pas propoſer un arrange-
„ ment au bon Robert? qu'il nous accorde, à
„ mon petit ami & à moi, un coin de ſon jar-
„ din

„ din pour le cultiver, à condition qu'il aura
„ la moitié du produit.

Robert.

„ Je vous l'accorde ſans condition. Mais ſou-
„ venez-vous que j'irai labourer vos feves, ſi
„ vous touchez à mes melons.

Dans cet eſſai de la maniere d'inculquer aux enfans les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela eſt clair, net, ſimple, & toujours à la portée de l'enfant. De là juſqu'au droit de propriété & aux échanges il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication que je renferme ici dans deux pages d'écriture ſera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carriere des idées morales on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes Maîtres, penſez, je vous prie, à cet exemple, & ſouvenez-vous qu'en toute choſe vos leçons doivent être plus en actions qu'en diſcours; car les enfans oublient aiſément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles inſtructions ſe doivent donner, comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, ſelon que le naturel paiſible ou turbulent de l'Eleve en accélere ou retarde le beſoin; leur uſage eſt

d'une évidence qui saute aux yeux: mais pour ne rien omettre d'important dans les choses difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant discole gâte tout ce qu'il touche. Ne vous fâchez point; mettez hors de sa portée ce qu'il peut gâter. Il brise les meubles dont il se sert; ne vous hâtez point de lui en donner d'autres; laissez-lui sentir le préjudice de la privation. Il casse les fenêtres de sa chambre: laissez le vent souffler sur lui nuit & jour sans vous soucier des rhumes; car il vaut mieux qu'il soit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cause, mais faites qu'il les sente le premier. A la fin vous faites raccommoder les vitres, toujours sans rien dire: il les casse encore; changez alors de méthode; dites-lui sèchement, mais sans colere; les fenêtres sont à moi, elles ont été mises là par mes soins, je veux les garantir; puis vous l'enfermerez à l'obscurité dans un lieu sans fenêtre. A ce procédé si nouveau il commence par crier, tempêter; personne ne l'écoute. Bientôt il se lasse & change de ton. Il se plaint, il gémit: un domestique se présente, le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domestique répond: *j'ai aussi des vitres à conserver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là plusieurs heures, assez long-tems pour s'y ennuyer & s'en souvenir, quelqu'un lui suggérera de vous pro-

poſer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne caſſeroit plus de vitres: il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez; il vous fera ſa propoſition, & vous l'accepterez à l'inſtant en lui diſant: c'eſt très-bien penſé, nous y gagnerons tous deux; que n'avez-vous eu plutôt cette bonne idée? Et puis, ſans lui demander ni proteſtation ni confirmation de ſa promeſſe, vous l'embraſſerez avec joie & l'emmenerez ſur-le-champ dans ſa chambre, regardant cet accord comme ſacré & inviolable autant que ſi le ſerment y avoit paſſé. Quelle idée penſez-vous qu'il prendra, ſur ce procédé, de la foi des engagemens & de leur utilité? Je ſuis trompé s'il y a ſur la terre un ſeul enfant, non déja gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'aviſe après cela de caſſer une fenêtre à deſſein (*i*). Suivez

(*i*) Au reſte, quand ce devoir de tenir ſes engagemens ne ſeroit pas affermi dans l'eſprit de l'enfant par le poids de ſon utilité, bientôt le ſentiment intérieur commençant à poindre, le lui impoſeroit comme une loi de la conſcience, comme un principe inné qui n'attend pour ſe développer, que les connoiſſances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'eſt point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute juſtice. Otez la Loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impoſe; tout eſt illuſoire, & vain dans la ſociété humaine: qui ne tient que par ſon profit à ſa promeſſe, n'eſt guère plus lié que s'il n'eût rien promis; ou tout au plus il en ſera du pouvoir de la violer comme de la biſque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir, que pour attendre le moment de s'en prévaloir avec plus d'avan-

la chaîne de tout cela. Le petit méchant ne ſongeoit guere, en faiſant un trou pour planter ſa feve, qu'il ſe creuſoit un cachot où ſa ſcience ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs naiſſent la tromperie & le menſonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promeſſe, il ne s'agit plus que de la violer impunément. La reſſource eſt naturelle; on ſe cache & l'on ment. N'ayant pu prévenir le vice, nous voici déja dans le cas de le punir : voilà les miſeres de la vie humaine, qui commencent avec ſes erreurs.

J'en ai dit aſſez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leur arriver comme une ſuite naturelle de leur mauvaiſe action. Ainſi vous ne déclamerez point contre le menſonge, vous ne les punirez point préciſément pour avoir menti; mais vous ferez que tous les mauvais effets du menſonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accuſé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, ſe raſſemblent ſur leur tête quand

tage. Ce principe eſt de la derniere importance & mérite d'être approfondi; car c'eſt ici que l'homme commence à ſe mettre en contradiction avec lui-même.

ils ont menti. Mais expliquons ce que c'eſt que mentir pour les enfans.

Il y a deux ſortes de menſonges ; celui de fait qui regarde le paſſé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle ſciemment contre la vérité des choſes. L'autre a lieu quand on promet ce qu'on n'a pas deſſein de tenir, & en général quand on montre une intention contraire à celle qu'on a. Ces deux menſonges peuvent quelquefois ſe raſſembler dans le même (*k*) ; mais je les conſidere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui ſent le beſoin qu'il a du ſecours des autres, & qui ne ceſſe d'éprouver leur bienveillance, n'a nul intérêt de les tromper ; au contraire, il a un intérêt ſenſible qu'ils voient les choſes comme elles ſont, de peur qu'ils ne ſe trompent à ſon préjudice. Il eſt donc clair que le menſonge de fait n'eſt pas naturel aux enfans ; mais c'eſt la loi de l'obéiſſance qui produit la néceſſité de mentir, parce que l'obéiſſance étant pénible, on s'en diſpenſe en ſecret le plus qu'on peut, & que l'intérêt préſent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte ſur l'intérêt éloigné d'expoſer la vérité. Dans l'éducation na-

(*k*) Comme lorſqu'accuſé d'une mauvaiſe action, le coupable s'en défend en ſe diſant honnête homme. Il ment alors dans le fait & dans le droit.

turelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? qu'a-t-il à vous cacher ? Vous ne le reprenez point, vous ne le puniſſez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, auſſi naïvement qu'à ſon petit camarade ? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le menſonge de droit eſt moins naturel encore, puiſque les promeſſes de faire ou de s'abſtenir ſont des actes conventionnels, qui ſortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus ; tous les engagemens des enfans ſont nuls par eux-mêmes, attendu que leur vue bornée ne pouvant s'étendre au-delà du préſent, en s'engageant ils ne ſavent ce qu'ils font. A peine l'enfant peut-il mentir quand il s'engage ; car ne ſongeant qu'à ſe tirer d'affaire dans le moment préſent, tout moyen qui n'a pas un effet préſent lui devient égal : en promettant pour un tems futur il ne promet rien, & ſon imagination encore endormie ne ſait point étendre ſon être ſur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet, ou obtenir un cornet de dragées en promettant de ſe jetter demain par la fenêtre, il le promettroit à l'inſtant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans ; & quand les peres & les maîtres plus ſéveres exigent qu'ils les rempliſſent, c'eſt ſeulement dans ce que l'enfant devroit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne ſachant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en eſt pas de même quand il manque à ſa promeſſe, ce qui eſt encore une eſpece de menſonge rétroactif; car il ſe ſouvient très-bien d'avoir fait cette promeſſe; mais ce qu'il ne voit pas, c'eſt l'importance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir, il ne peut prévoir les conſéquences des choſes, & quand il viole ſes engagemens, il ne fait rien contre la raiſon de ſon âge.

Il ſuit de-là que les menſonges des enfans ſont tous l'ouvrage des Maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'eſt autre choſe que leur apprendre à mentir. Dans l'empreſſement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les inſtruire, on ne ſe trouve jamais aſſez d'inſtrumens pour en venir à bout. On veut ſe donner de nouvelles priſes dans leur eſprit par des maximes ſans fondement, par des préceptes ſans raiſon, & l'on aime mieux qu'ils ſachent leurs leçons & qu'ils mentent, que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous qui ne donnons à nos Eleves que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils ſoient bons que ſavans, nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la déguiſent, & nous ne leur faiſons rien promettre qu'ils ſoient tentés de ne pas tenir. S'il s'eſt fait en mon abſence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accuſer Emile, & de lui

dire, *est-ce vous* (*l*)? Car en cela que ferois-je autre chose sinon lui apprendre à le nier? Que si son naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention, je prendrai si bien mes mesures que la proposition en vienne toujours de lui, jamais de moi; que quand il s'est engagé il ait toujours un intérêt présent & sensible à remplir son engagement; & que si jamais il y manque, ce mensonge attire sur lui des maux qu'il voie sortir de l'ordre même des choses, & non pas de la vengeance de son Gouverneur. Mais loin d'avoir besoin de recourir à de si cruels expédiens, je suis presque sûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'est que mentir, & qu'en l'apprenant il sera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le mensonge. Il est très-clair que plus je rends son bien-être indépendant, soit des volontés, soit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'est point pressé d'instruire, on n'est point pressé d'exiger, & l'on prend son tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'en-

(*l*) Rien n'est plus indiscret qu'une pareille question, sur-tout quand l'enfant est coupable: alors s'il croit que vous savez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piege, & cette opinion ne peut manquer de l'indisposer contre vous. S'il ne le croit pas, il se dira, pourquoi découvrirois-je ma faute? & voilà la premiere tentation du mensonge devenue l'effet de votre imprudente question.

fant ſe forme, en ce qu'il ne ſe gâte point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne ſachant comment s'y prendre, lui fait à chaque inſtant promettre ceci ou cela, ſans diſtinction, ſans choix, ſans meſure, l'enfant ennuyé, ſurchargé de toutes ces promeſſes, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin; & les regardant comme autant de vaines formules, ſe fait un jeu de les faire & de les violer. Voulez-vous donc qu'il ſoit fidele à tenir ſa parole? *ſoyez diſcret à l'exiger.*

Le détail dans lequel je viens d'entrer ſur le menſonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne preſcrit aux enfans qu'en les leur rendant non-ſeulement haïſſables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices: on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux? on les mene s'ennuyer à l'Egliſe; en leur faiſant inceſſamment marmoter des prieres, on les force d'aſpirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inſpirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme ſi l'on dédaignoit de la donner ſoi-même. Eh! ce n'eſt pas l'enfant qui doit donner, c'eſt le Maître: quelque attachement qu'il ait pour ſon Eleve, il doit lui diſputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à ſon âge on n'en eſt point encore digne. L'aumône eſt une action d'homme qui connoît la valeur de ce qu'il donne, & le

beſoin que ſon ſemblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner; il donne ſans charité, ſans bienfaiſance; il eſt preſque honteux de donner, quand fondé ſur ſon exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choſes dont il ignore la valeur; des pieces de métal qu'il a dans ſa poche, & qui ne lui ſervent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue diſtributeur à donner les choſes qui lui ſont cheres, des jouets, des bonbons, ſon goûté, & nous ſaurons bientôt ſi vous l'avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à cela; c'eſt de rendre bien vîte à l'enfant ce qu'il a donné, de ſorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il ſait bien qui lui va revenir. Je n'ai guere vu dans les enfans que ces deux eſpeces de généroſité; donner ce qui ne leur eſt bon à rien, ou donner ce qu'ils ſont ſûrs qu'on va leur rendre. Faites en ſorte, dit Locke, qu'ils ſoient convaincus par expérience que le plus libéral eſt toujours le mieux partagé. C'eſt-là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoute que les enfans contracteront ainſi l'habitude de la libéralité; oui, d'une libéralité uſuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais

quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude ; lorſqu'on ceſſera de leur rendre, ils ceſſeront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans reſſemblent à celle-là, & c'eſt à leur prêcher ces ſolides vertus qu'on uſe leurs jeunes ans dans la triſteſſe. Ne voilà-t-il pas une ſavante éducation !

Maîtres, laiſſez les ſimagrées, ſoyez vertueux & bons ; que vos exemples ſe gravent dans la mémoire de vos Eleves, en attendant qu'ils puiſſent entrer dans leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en ſa préſence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'eſt pas de ſon âge ; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes ſeulement comme des devoirs d'enfans. Que ſi me voyant aſſiſter les pauvres, il me queſtionne là-deſſus, & qu'il ſoit tems de lui répondre (*m*), je lui dirai : " mon ami, „ c'eſt que quand les pauvres ont bien voulu „ qu'il y eût des riches, les riches ont promis „ de nourrir tous ceux qui n'auroient de quoi „ vivre ni par leur bien ni par leur travail.

(*m*) On doit concevoir que je ne réſous pas ſes queſtions quand il lui plaît, mais quand il me plaît ; autrement ce ſeroit m'aſſervir à ſes volontés, & me mettre dans la plus dangereuſe dépendance où un Gouverneur puiſſe être de ſon Eleve.

„ Vous avez donc auſſi promis cela? „ reprendra-t-il. " Sans doute: Je ne ſuis maître du „ bien qui paſſe par mes mains qu'avec la con„ dition qui eſt attachée à ſa propriété. „

Après avoir entendu ce diſcours, (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre) un autre qu'Emile ſeroit tenté de m'imiter & de ſe conduire en homme riche; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec oſtentation; j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit & ſe cachât pour donner. C'eſt une fraude de ſon âge, & la ſeule que je lui pardonnerois.

Je ſais que toutes ces vertus par imitation ſont des vertus de ſinge, & que nulle bonne action n'eſt moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parce que d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne ſent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puiſſent faire par diſcernement & par amour du bien. L'homme eſt imitateur, l'animal même l'eſt; le goût de l'imitation eſt de la nature bien ordonnée, mais il dégénere en vice dans la ſociété. Le ſinge imite l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il mépriſe; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire, nos Arlequins de toute eſpece imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule; ils cherchent

dans le ſentiment de leur baſſeſſe à s'égaler à ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs ; ils veulent bien plus en impoſer aux autres ou faire applaudir leur talent, que ſe rendre meilleurs ou plus ſages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du deſir de ſe tranſporter toujours hors de ſoi. Si je réuſſis dans mon entrepriſe, Emile n'aura ſûrement pas ce deſir. Il faut donc nous paſſer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondiſſez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainſi toutes à contreſens, ſur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La ſeule leçon de morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien? tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & de-là viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives : elles ſont auſſi les plus difficiles, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de

mal ! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela ! ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir. (*n*).

Voilà quelques foibles idées des précautions avec leſquelles je voudrois qu'on donnât aux enfans les inſtructions qu'on ne peut quelquefois leur refuſer ſans les expoſer à nuire à eux-mêmes & aux autres, & ſur-tout à contracter de mauvaiſes habitudes dont on auroit peine enſuite à les corriger : mais ſoyons ſûrs que cette néceſſité ſe préſentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être ; parce qu'il eſt impoſſible qu'ils deviennent *indociles*, méchans, menteurs, avides, quand on n'aura pas ſemé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainſi ce que j'ai dit ſur ce point ſert plus aux exceptions qu'aux regles ; mais ces exceptions ſont plus fréquentes à meſure que les enfans ont

(*n*) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible ; car dans l'état ſocial le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe & rien ne ſauroit le changer ; qu'on cherche ſur ce principe lequel eſt le meilleur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un Auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul ; ſi cette propoſition eſt moins ſentencieuſe, elle eſt plus vraie & mieux raiſonnée que la précédente. Si le méchant étoit ſeul quel mal feroit-il ? c'eſt dans la ſociété qu'il dreſſe ſes machines pour nuire aux autres. Si l'on veut rétorquer cet argument pour l'homme de bien, je réponds par l'article auquel appartient cette note.

plus d'occaſions de ſortir de leur état & de contracter les vices des hommes. Il faut néceſſairement à ceux qu'on éleve au milieu du monde des inſtructions plus précoces qu'à ceux qu'on éleve dans la retraite. Cette éducation ſolitaire ſeroit donc préférable, quand elle ne feroit que donner à l'enfance le tems de mûrir.

Il eſt un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel éleve au-deſſus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne ſortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainſi dire, n'y paſſent point, & ſont hommes preſque en naiſſant. Le mal eſt que cette derniere exception eſt très-rare, très-difficile à connoître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le ſien n'en ſoit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux mêmes qui marquent l'ordre accoutumé: la vivacité, les ſaillies, l'étourderie, la piquante naïveté; tous ſignes caractériſtiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'eſt qu'un enfant. Eſt-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'eſt gêné par aucun égard, par aucune bienſéance, faſſe par haſard quelque heureuſe rencontre? Il le feroit bien plus qu'il n'en fît jamais, comme il le feroit qu'avec mille menſonges un Aſtrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, diſoit Henri IV,

qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de ſottiſes. Dieu garde de mal les gens à la mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamants du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamants leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni laiſon; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent ce même eſprit vous paroît lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance & tantôt il reſte immobile. Un inſtant vous diriez, c'eſt un génie, & l'inſtant d'après, c'eſt un ſot: vous vous tromperiez toujours; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant d'après dans ſon aire.

Traitez-le donc ſelon ſon âge malgré les apparences, & craignez d'épuiſer ſes forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau

veau s'échauffe, si vous voyez qu'il commence à bouillonner, laissez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale; & quand les premiers esprits se seront évaporés, retenez, comprimez les autres, jusqu'à ce qu'avec les années tout se tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos soins; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiscrettement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables, il ne vous restera qu'un marc sans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne sache point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle, de cette apparente & trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des signes si semblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, est que le dernier n'admet que de fausses idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il ressemble donc au stupide en ce que l'un n'est capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hasard qui peut offrir au dernier quelque idée

à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécille dans la maiſon. Il étoit taciturne & opiniâtre : voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il paſſé pour une brute juſqu'à l'âge de raiſon : ſi Céſar n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de viſionnaire ce même Caton, qui pénétra ſon funeſte génie & prévit tous ſes projets de ſi loin. O que ceux qui jugent ſi précipitamment les enfans ſont ſujets à ſe tromper ! Ils ſont ſouvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge aſſez avancé un homme qui m'honoroit de ſon amitié, paſſer dans ſa famille & chez ſes Amis, pour un eſprit borné ; cette excellente tête ſe meuriſſoit en ſilence. Tout-à-coup il s'eſt montré Philoſophe, & je ne doute pas que la poſtérité ne lui marque une place honorable & diſtinguée parmi les meilleurs raiſonneurs & les plus profonds métaphyſiciens de ſon ſiecle.

Reſpectez l'enfance, & ne vous preſſez point de la juger ſoit en bien, ſoit en mal. Laiſſez les exceptions s'indiquer, ſe prouver, ſe confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulieres. Laiſſez long-tems agir la nature avant de vous mêler d'agir à ſa place, de peur de contrarier ſes opérations ! Vous con-

noiſſez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'eſt bien plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire, & qu'un enfant mal inſtruit eſt plus loin de la ſageſſe, que celui qu'on n'a point inſtruit du tout. Vous êtes alarmé de le voir conſumer ſes premieres années à ne rien faire! Comment! n'eſt-ce rien que d'être heureux? N'eſt-ce rien que de ſauter, jouer, courir toute la journée? De ſa vie il ne ſera ſi occupé. Platon, dans ſa Républque qu'on croit ſi auſtere, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chanſons, paſſe-tems; on diroit qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à ſe réjouir; & Séneque parlant de l'ancienne Jeuneſſe Romaine, elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enſeignoit rien quelle dût apprendre aſſiſe. En valoit-elle moins parvenue à l'âge viril? effrayez-vous donc peu de cette oiſiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui pour mettre toute la vie à profit ne voudroit jamais dormir? Vous diriez; cet homme eſt inſenſé; il ne jouit pas du tems, il ſe l'ôte: pour fuir le ſommeil il court à la mort. Songez donc que c'eſt ici la même choſe, & que l'enfance eſt le ſommeil de la raiſon.

L'apparente facilité d'apprendre eſt cauſe de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau liſſe & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente; mais rie

ne reſte, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent, ceux qui l'écoutent les entendent, lui ſeul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raiſonnement ſoient deux facultés eſſentiellement différentes; cependant l'une ne ſe développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raiſon l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne ſont que des peintures abſolues des objets ſenſibles, & que les idées ſont des notions des objets, déterminés par des rapports. Une image peut être ſeule dans l'eſprit qui ſe la repréſente; mais toute idée en ſuppoſe d'autres. Quand on imagine, on ne fait que voir; quand on conçoit, on compare. Nos ſenſations ſont purement paſſives, au lieu que toutes nos perceptions ou idées naiſſent d'un principe actif qui juge. Cela ſera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des ſons, des figures, des ſenſations, rarement des idées, plus rarement leurs liaiſons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi, & tout au contraire, c'eſt pour moi qu'on prouve: on montre que loin de ſavoir raiſonner d'eux mêmes, ils ne ſavent pas même retenir les raiſonnemens d'autrui; car ſuivez ces petits Géometres dans leur méthode,

vous voyez auſſi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impreſſion de la figure & les termes de la démonſtration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y ſont plus; renverſez la figure, ils n'y ſont plus. Tout leur ſavoir eſt dans la ſenſation, rien n'a paſſé juſqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'eſt guere plus parfaite que leurs autres facultés; puiſqu'il faut preſque toujours qu'ils rapprennent étant grands les choſes dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je ſuis cependant bien éloigné de penſer que les enfans n'aient aucune eſpece de raiſonnement (*o*). Au contraire, je vois qu'ils raiſon-

(*o*) J'ai fait cent fois réflexion en écrivant, qu'il eſt impoſſible dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes ſens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue aſſez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phraſes, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de ſubſtituer ſans ceſſe la définition à la place du défini eſt belle, mais impraticable; car comment éviter le cercle? les définitions pourroient être bonnes ſi l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je ſuis perſuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue; non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots, mais en faiſant en ſorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne ſoit ſuffiſamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot ſe trouve lui ſerve, pour ainſi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans ſont incapables de raiſonnement, & tantôt je les fais raiſonner avec aſſez de fineſſe; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis diſconvenir que je ne me contrediſe ſouvent dans mes expreſſions.

nent très-bien dans tout ce qu'ils connoiſſent, & qui ſe rapporte à leur intérêt préſent & ſenſible. Mais c'eſt ſur leurs connoiſſances que l'on ſe trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faiſant raiſonner ſur ce qu'ils ne ſauroient comprendre. On ſe trompe encore en voulant les rendre attentifs à des conſidérations qui ne les touchent en aucune maniere, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'eſtime qu'on aura pour eux quand ils ſeront grands; diſcours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne ſignifient abſolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entiérement étrangers à leurs eſprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner!

Les Pédagogues qui nous étalent en grand appareil les inſtructions qu'ils donnent à leurs diſciples, ſont payés pour tenir un autre langage: cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils penſent exactement comme moi; car que leur apprennent-ils enfin? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverſes Sciences qu'ils ſe vantent de leur enſeigner, ils ſe gardent bien de choiſir celles qui leur ſeroient véritablement utiles, parce que ce ſeroient des ſciences de choſes, & qu'ils n'y réuſſiroient pas; mais celles qu'on paroît ſavoir quand on en ſait les termes: le Blaſon, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Tou-

tes études ſi loin de l'homme, & ſur-tout de l'enfant, que c'eſt une merveille ſi rien de tout cela lui peut être utile une ſeule fois en ſa vie.

On ſera ſurpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation; mais on ſe ſouviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puiſſe dire, je ne crois pas que juſqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que ſi l'étude des Langues n'étoit que celles des mots, c'eſt-à-dire, des figures ou des ſons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans; mais les Langues en changeant les ſignes modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent. Les têtes ſe forment ſur les langages, les penſées prennent la teinte des idiômes. La raiſon ſeule eſt commune; l'eſprit en chaque Langue a ſa forme particuliere: différence qui pourroit bien être en partie la cauſe ou l'effet des caracteres nationaux; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, eſt que chez toutes les Nations du monde la Langue ſuit les viciſſitudes des mœurs, & ſe conſerve ou s'altere comme elles.

Des ces formes diverſes l'uſage en donne une à l'enfant, & c'eſt la ſeule qu'il garde juſqu'à l'âge de raiſon. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il fût comparer des idées; & comment les compareroit-il, quand il eſt à peine en état de les concevoir? Chaque choſe peut avoir pour

lui mille ſignes différens ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue. Il en apprend cependant pluſieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou ſix Langues. Je les ai entendus ſucceſſivement parler allemand, en termes latins, en termes françois, en termes italiens ; ils ſe ſervoient à la vérité de cinq ou ſix Dictionnaires ; mais ils ne parloient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de ſynonymes qu'il vous plaira : vous changerez les mots, non la langue ; ils n'en ſauront jamais qu'une.

C'eſt pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par préférence ſur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puiſſe recuſer. L'uſage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on ſe contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel eſt le grec & le latin des Maîtres, qu'on juge de celui des enfans ! A peine ont-ils appris par cœur leur Rudiment, auquel ils n'entendent abſolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un diſcours françois en mots latins ; puis, quand ils ſont plus avancés, à coudre en proſe des phraſes de Cicéron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils croient parler latin : qui eſt-ce qui viendra les contredire ?

En quelqu'étude que ce puiſſe être, ſans l'idée des choſes repréſentées les ſignes repréſen-

tans ne ſont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces ſignes, ſans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choſes qu'ils repréſentent. En penſant lui apprendre la deſcription de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes : on lui apprend des noms de Villes, de Pays, de Rivieres, qu'il ne conçoit pas exiſter ailleurs que ſur le papier où l'on les lui montre. Je me ſouviens d'avoir vu quelque part une Géographie qui commençoit ainſi. *Qu'eſt-ce que le monde ? C'eſt un globe de carton.* Telle eſt préciſément la Géographie des enfans. Je poſe en fait qu'après deux ans de ſphere & de coſmographie, *il n'y a pas* un ſeul enfant de dix ans, qui, *ſur les regles* qu'on lui a données, fût ſe conduire de Paris à Saint-Denis : Je poſe en fait qu'il n'y en a pas un, qui, ſur un plan du jardin de ſon pere, fût en état d'en ſuivre les détours ſans s'égarer. Voilà ces docteurs qui ſavent à point nommé où ſont Pékin, Iſpahan, le Mexique, & tous les Pays de la terre.

J'entends dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux ; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux ; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Hiſtoire : on s'imagine que l'Hiſtoire eſt à leur portée parce qu'elle n'eſt qu'un recueil de faits ; mais qu'entend-on par ce mot

de faits ? Croit-on que les rapports qui déterminent les faits hiſtoriques, ſoient ſi faciles à ſaiſir, que les idées s'en forment ſans peine dans l'eſprit des enfans ? croit-on que la véritable connoiſſance des événemens ſoit ſéparable de celle de leurs cauſes, de celle de leurs effets, & que l'hiſtorique tienne ſi peu au moral, qu'on puiſſe connoître l'un ſans l'autre ? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement phyſiques, qu'apprenez-vous dans l'Hiſtoire ? abſolument rien ; & cette étude dénuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaiſir que d'inſtruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, eſſayez de faire entendre ces rapports à vos Eleves, & vous verrez alors ſi l'Hiſtoire eſt de leur âge.

Lecteurs, ſouvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'eſt ni un Savant ni un Philoſophe ; mais un homme ſimple, ami de la vérité, ſans parti, ſans ſyſtême ; un ſolitaire qui, vivant peu avec les hommes, a moins d'occaſions de s'imboire de leurs préjugés, & plus de tems pour réfléchir ſur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raiſonnemens ſont moins fondés ſur des principes que ſur des faits ; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter ſouvent quelque exemple des obſervations qui me les ſuggerent.

J'étois allé paſſer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit

grand ſoin de ſes enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois préſent aux leçons de l'aîné, ſon Gouverneur, qui l'avoit très-bien inſtruit de l'Hiſtoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba ſur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui ſûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit ſur l'intrépidité d'Alexandre pluſieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'eſprit de ſon Eleve. A table, on ne manqua pas, ſelon la méthode françoiſe, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à ſon âge, & l'attente d'un applaudiſſement ſûr, lui firent débiter mille ſottiſes, tout-à-travers leſquelles partoient de tems en tems quelques mots heureux qui faiſoient oublier le reſte. Enfin vint l'hiſtoire du Médecin Philippe: il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raiſonna ſur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient ſa fermeté, ſon courage: ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient préſens ne voyoit en quoi conſiſtoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt

qu'une extravagance. Alors tout le monde ſe réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, ſe pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : tais-toi, Jean-Jacques ; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîné, ſoupçonnant ſur pluſieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'hiſtoire qu'il avoit ſi bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant queſtionné tout à mon aiſe, je trouvai qu'il admiroit plus que perſonne le courage ſi vanté d'Alexandre : mais ſavez-vous où il voyoit ce courage ? uniquement dans celui d'avaler d'un ſeul trait un breuvage de mauvais goût, ſans héſiter, ſans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit priſe qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoiſonnement ne paſſoient dans ſon eſprit que pour des ſenſations déſagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poiſon que du ſéné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impreſſion ſur ſon jeune cœur, & qu'à la premiere médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien réſolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclair-

ciſſemens qui paſſoient évidemment ſa portée, je le confirmai dans ces diſpoſitions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute ſageſſe des Peres & des Maîtres, qui penſent apprendre l'Hiſtoire aux enfans.

Il eſt aiſé de mettre dans leurs bouches les mots de Rois, d'Empires, de Guerres, de Conquêtes, de Révolutions, de Loix; mais quand il ſera queſtion d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

Quelques Lecteurs mécontens du *tais-toi Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de ſi beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'eſt qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'eſt qu'il y croyoit ſur ſa tête, ſur ſa propre vie; c'eſt que ſa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profeſſion de foi! Non, jamais mortel n'en fit une ſi ſublime: s'il eſt quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de ſcience de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées, ils n'ont point de véritable mémoire; car je n'appelle pas ainſi celle qui ne retient que des ſenſations. Que ſert d'inſcrire dans leur tête un catalogue de ſignes qui ne repréſentent rien pour eux? En apprenant les cho-

ſes n'apprendront-ils pas les ſignes ? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inſpirer, en leur faiſant prendre pour de la ſcience des mots qui n'ont aucun ſens pour eux. C'eſt du premier mot dont l'enfant ſe paie, c'eſt de la premiere choſe qu'il apprend ſur la parole d'autrui, ſans en voir l'utilité lui-même, que ſon jugement eſt perdu : il aura long-tems à briller aux yeux des ſots, avant qu'il répare une telle perte (*p*).

Non, ſi la nature donne au cerveau d'un enfant cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphere, de *géographie*,

(*p*) La plupart des Savans le ſont à la maniere des enfans. La vaſte érudition réſulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets iſolés ou dénués d'idées ſe retiennent uniquement par la mémoire des ſignes, & rarement ſe rappelle-t-on quelqu'une de ces choſes ſans avoir en même tems le *recto* ou le *verſo* de la page où on l'a lue, ou la figure ſous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à-peu-près la ſcience à la mode les ſiecles derniers; celle de notre ſiecle eſt autre choſe. On n'étudie plus, on n'obſerve plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philoſophie les rêves de quelques mauvaiſes nuits. On me dira que je rêve auſſi ; j'en conviens ; mais ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laiſſant chercher au Lecteur s'ils ont quelque choſe d'utile aux gens éveillés.

& tous ces mots ſans aucun ſens pour ſon âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable ſa triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui ſont utiles, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur, & doivent l'éclairer un jour ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, l'eſpece de mémoire que peut avoir un enfant ne reſte pas pour cela oiſive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend *le frappe & il s'en ſouvient*; il tient regiſtre *en lui-même* des actions, des diſcours des *hommes*, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver en lui cette premiere faculté; & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant ſa jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux,

robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de La-Fontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles ſont; car les mots des fables ne ſont pas plus les fables, que les mots de l'Hiſtoire ne ſont l'Hiſtoire. Comment peut-on s'aveugler aſſez pour appeller les fables la morale des enfans? ſans ſonger que l'apologue en les amuſant les abuſe, que ſéduits par le menſonge ils laiſſent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre l'inſtruction agréable les empêche d'en profiter. Les fables peuvent inſtruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans; ſi-tôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne ſe donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de La-Fontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce ſeroit encore pis; car la morale en eſt tellement mêlée & ſi diſproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce ſont encore là, direz-vous, des paradoxes; ſoit: mais voyons ſi ce ſont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre; parce que quelque effort qu'on faſſe pour les rendre ſimples, l'inſtruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer

trer des idées qu'il ne peut saisir, & que le tour même de la poésie en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir ; en sorte qu'on achete l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indiscrettement apprendre avec les autres parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur semble avoir faites *spécialement* pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de La-Fontaine, que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté *puérile* : de ces cinq ou six, je prends pour exemple la premiere de toutes, parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfans saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

FABLE.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Maître ! que signifie ce mot en lui-même ?

que ſignifie-t-il au-devant d'un nom propre? quel ſens a-t-il dans cette occaſion?

Qu'eſt-ce qu'un Corbeau?

Qu'eſt-ce qu'*un arbre perché?* l'on ne dit pas; *ſur un arbre perché*: l'on dit, *perché ſur un arbre.* Par conſéquent il faut parler des inverſions de la Poéſie; il faut dire ce que c'eſt que Proſe & que Vers.

Tenoit dans ſon bec un fromage.

Quel fromage? étoit-ce un fromage de Suiſſe, de Brie, ou de Hollande? ſi l'enfant n'a point vu de Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler? s'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec? Faiſons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché.

Encore un maître! mais pour celui-ci, c'eſt à bon titre: il eſt maître paſſé dans les tours de ſon métier. Il faut dire ce que c'eſt qu'un Renard, & diſtinguer ſon vrai naturel, du caractere de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'eſt pas uſité. Il le faut expliquer: il faut dire qu'on ne s'en ſert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Proſe. Que lui répondrez-vous?

Alléché par l'odeur d'un fromage! Ce fromage tenu par un Corbeau perché ſur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être ſenti par le Renard dans un taillis ou dans ſon terrier!

Eſt-ce ainſi que vous exercez votre Eleve à cet eſprit de critique judicieuſe, qui ne s'en laiſſe impoſer qu'à bonnes enſeignes, & ſait diſcerner la vérité, du menſonge, dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à-peu-près ce langage :

Ce *langage !* Les Renards parlent donc ? ils parlent donc la même langue que les Corbeaux ? Sage Précepteur, prends garde à toi : peſe bien ta réponſe avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as penſé.

Eh ! bon jour, Monſieur le Corbeau !

Monſieur ! titre que l'enfant voit tourner en dériſion, même avant qu'il ſache que c'eſt un titre d'honneur. Ceux qui diſent *Monſieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du.*

Que vous êtes charmant ! que vous me ſemblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même choſe en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance eſt un art de l'Auteur, & entre dans le deſſein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuſe ſera bonne pour moi, mais non pas pour mon Eleve.

Sans mentir, ſi votre ramage.

Sans mentir ! on ment donc quelquefois ? Où en ſera l'enfant, ſi vous lui apprenez que le Renard ne dit, *ſans mentir*, que parce qu'il ment ?

Répondoit à votre plumage.

Répondoit! Que ſignifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités auſſi différentes que la voix & le plumage; vous verrez comme il vous entendra!

Vous ſeriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix! Qu'eſt-ce qu'un Phénix? Nous voici tout-à-coup jettés dans la menteuſe antiquité; preſque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois! Quel diſcours figuré! Le flatteur ennoblit ſon langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus ſéduiſant. Un enfant entendra-t-il cette fineſſe? ſait-il ſeulement, peut-il ſavoir, ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & un ſtyle bas?

A ces mots, le corbeau ne ſe ſent pas de joie.

Il faut avoir éprouvé déja des paſſions bien vives pour ſentir cette expreſſion proverbiale.

Et pour montrer ſa belle voix,

N'oubliez pas que pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit ſavoir ce que c'eſt que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.

Ce vers eſt admirable; l'harmonie ſeule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entends tomber le fromage à travers les branches: mais ces ſortes de beautés ſont perdues pour les enfans.

Le renard s'en ſaiſit, & dit: mon bon Monſieur,

Voilà donc déja la bonté transformée en bê-

tiſe : aſſurément on ne perd pas de tems pour inſtruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale ; nous n'y ſommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, ſans doute.

Ceci s'entend, & la penſée eſt très-bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui ſachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préferaſſent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'eſt qu'une raillerie. Que de fineſſe pour des enfans !

Le Corbeau, honteux & confus,

Autre pléonaſme ; mais celui-ci eſt inexcuſable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura ! Quel eſt le ſot de Maître qui oſe expliquer à l'enfant ce que c'eſt qu'un ſerment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyſer toutes les idées de cette fable, & les réduire aux idées ſimples & élémentaires dont chacune d'elles eſt compoſée. Mais qui eſt-ce qui croit avoir beſoin de cette analyſe pour ſe faire entendre à la jeuneſſe ? Nul de nous n'eſt aſſez philoſophe pour ſavoir ſe mettre à la place d'un enfant. Paſſons maintenant à la morale.

Je demande ſi c'eſt à des enfans de ſix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui

flattent & mentent pour leur profit ? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui perſiffient les petits garçons, & ſe mocquent en ſecret de leur ſotte vanité : mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laiſſer tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'eſt ici mon ſecond paradoxe, & ce n'eſt pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que quand ils ſont en état d'en faire l'application, ils en font preſque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'obſerver ſur le défaut dont on les veut guérir ou préſerver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans ſe mocquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui ſuit ; vous croyez leur donner la cigale pour exemple, & point du tout, c'eſt la fourmi qu'ils horiſiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'eſt le choix de l'amour-propre, c'eſt un choix très-naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monſtres ſeroit un enfant avare & dur, qui ſauroit ce qu'on lui demande & ce qu'il refuſe. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ſes refus.

Dans toutes les fables où le lion eſt un des perſonnages, comme c'eſt d'ordinaire le plus bril-

lant, l'enfant ne manque point de ſe faire lion; & quand il préſide à quelque partage, bien inſtruit par ſon modele, il a grand ſoin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terraſſe le lion, c'eſt une autre affaire; alors l'enfant n'eſt plus lion, il eſt moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oſeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit déſolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à ſavoir la cauſe de ſes pleurs, on la ſut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaine: elle ſe ſentoit le cou pelé; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainſi donc la morale de la premiere fable citée eſt pour l'enfant une leçon de la plus baſſe flatterie; celle de la ſeconde une leçon d'inhumanité; celle de la troiſieme une leçon d'injuſtice; celle de la quatrieme une leçon de ſatyre; celle de la cinquieme une leçon d'indépendance. Cette derniere leçon, pour être ſuperflue à mon Eleve, n'en eſt pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui ſe contrediſent, quel fruit eſpérez-vous de vos ſoins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me ſert d'objection contre les fables,

fournit-elle autant de raiſons de les conſerver? Il faut une morale en paroles & une en actions dans la ſociété, & ces deux morales ne ſe reſſemblent point. La premiere eſt dans le Catéchiſme, où on la laiſſe; l'autre eſt dans les Fables de La-Fontaine pour les enfans, & dans ſes Contes pour les meres. Le même Auteur ſuffit à tout.

Compoſons, Monſieur de La-Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'inſtruire dans vos Fables; car j'eſpere ne pas me tromper ſur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laiſſe pas étudier une ſeule, juſqu'à ce que vous m'ayiez prouvé qu'il eſt bon pour lui d'apprendre des choſes dont il ne comprendra pas le quart; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, & qu'au lieu de ſe corriger ſur la dupe, il ne ſe formera pas ſur le frippon.

En ôtant ainſi tous les devoirs des enfans, j'ôte les inſtrumens de leur plus grande miſere, ſavoir les livres. La lecture eſt le fléau de l'enfance, & preſque la ſeule occupation qu'on lui fait donner. A peine à douze ans Emile ſaura-t-il ce que c'eſt qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il ſache lire. J'en conviens: il faut qu'il ſache lire quand la lecture lui eſt utile; juſqu'alors elle n'eſt bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par

obéiſſance, il s'enſuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne ſentent l'avantage actuel & préſent, ſoit d'agrément, ſoit d'utilité; autrement quel motif les porteroit à l'apprendre? L'art de parler aux abſens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin ſans médiateur nos ſentimens, nos volontés, nos deſirs, eſt un art dont l'utilité peut être rendue ſenſible à tous les âges. Par quel prodige cet art ſi utile & ſi agréable eſt-il devenu un tourment pour l'enfance? parce qu'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des uſages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'eſt pas fort curieux de perfectionner l'inſtrument avec lequel on le tourmente; mais faites que cet inſtrument ſerve à ſes plaiſirs, & bientôt il s'y appliquera malgré vous.

On ſe fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes; on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie: Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié! Un moyen plus ſûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, eſt le deſir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce deſir, puis laiſſez-là vos bureaux & vos dés; toute méthode lui ſera bonne.

L'intérêt préſent; voilà le grand mobile, le ſeul qui mene ſûrement & loin. Emile reçoit

quelquefois de ſon pere, de ſa mere, de ſes parens, de ſes amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie ſur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets ſont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui liſe; ce quelqu'un, ou ne ſe trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaiſance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainſi l'occaſion, le moment ſe paſſe. On lui lit enfin le billet, mais il n'eſt plus tems. Ah! ſi l'on eût ſu lire ſoi-même! On en reçoit d'autres; ils ſont ſi courts: le ſujet en eſt ſi intéreſſant! on voudroit eſſayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue; on déchiffre enfin la moitié d'un billet; il s'agit d'aller demain manger de la crême... on ne ſait où ni avec qui..... combien on fait d'efforts pour lire le reſte! je ne crois pas qu'Emile ait beſoin du bureau. Parlerai-je à préſent de l'écriture? Non, j'ai honte de m'amuſer à ces niaiſeries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce ſeul mot qui fait une importante maxime; c'eſt que d'ordinaire on obtient très-ſûrement & très-vîte ce qu'on n'eſt point preſſé d'obtenir. Je ſuis preſque ſûr qu'Emile ſaura parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, préciſément parce qu'il m'importe fort peu qu'il le ſache avant quinze; mais j'aimerois mieux qu'il ne ſût jamais lire que d'acheter cette

ſcience au prix de tout ce qui peut la rendre utile : de quoi lui ſervira la lecture quand on l'en aura rebuté pour jamais ? *Id in primis cavere opportebit, ne ſtudia, quæ amare nondum poterit, oderit, & amaritudinem ſemel perceptam etiam ultrà rudes annos reformidet* (*q*).

Plus j'inſiſte ſur ma méthode inactive, plus je ſens les objections ſe renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des menſonges ; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne ; ils entreront par tous ſes ſens ; ou ils corrompront ſa raiſon, même avant qu'elle ſoit formée, ou ſon eſprit engourdi par une longue inaction s'abſorbera dans la matiere. L'inhabitude de penſer dans l'enfance en ôte la faculté durant le reſte de la vie.

Il me ſemble que je pourrois aiſément répondre à cela ; mais pourquoi toujours des réponſes ? Si ma méthode répond d'elle-même aux objections, elle eſt bonne ; ſi elle n'y répond pas, elle ne vaut rien : je pourſuis.

Si ſur le plan que j'ai commencé de tracer, vous ſuivez des regles directement contraires à celles qui ſont établies, ſi au lieu de porter au loin l'eſprit de votre Eleve, ſi au lieu de l'égarer ſans ceſſe en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres ſiecles, aux extrêmités de la

(*q*) Quintil. l. 1. c. 1.

terre & jusques dans les cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement; c'est l'ordre de la nature. A mesure que l'être sensitif devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer cet excès de force à d'autres usages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Eleve, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste & sain pour le rendre sage & raisonnable; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement; qu'il soit homme par la vigueur, & bientôt il le sera par la raison.

Vous l'abrutiriez, il est vrai, par cette méthode, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant, va, viens, reste, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ses bras, la sienne lui devient inutile. Mais souvenez-vous de nos conventions; si vous n'êtes qu'un pédant, ce n'est pas la peine de me lire.

C'est une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit; comme si ces deux actions ne devoient pas marcher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre!

Il y a deux ſortes d'hommes dont les corps ſont dans un exercice continuel, & qui ſûrement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, ſavoir, les Payſans & les Sauvages. Les premiers ſont ruſtres, groſſiers, maladroits; les autres, connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit; généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payſan, ni rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence? c'eſt que le premier faiſant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à ſon pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès ſa jeuneſſe, ne va jamais que par routine; & dans ſa vie preſque automate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le Sauvage, c'eſt autre choſe; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, ſans en avoir d'avance enviſagé les ſuites. Ainſi, plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves reſſemble au Sauvage, & lequel reſſemble au Payſan? Soumis en tout à une autorité toujours enſeignante, le vôtre ne fait rien que ſur parole; il n'oſe manger quand il a faim, ni rire

quand il eſt gai, ni pleurer quand il eſt triſte; ni préſenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui preſcrit, bientôt il n'oſera reſpirer que ſur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il penſe, quand vous penſez à tout pour lui? Aſſuré de votre prévoyance, qu'a-t-il beſoin d'en avoir? Voyant que vous vous chargez de ſa conſervation, de ſon bien-être, il ſe ſent délivré de ce ſoin; ſon jugement ſe repoſe ſur le vôtre; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait ſans réflexion, ſachant bien qu'il le fait ſans riſque. Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à prévoir la pluie? Il ſait que vous regardez au ciel pour lui. Qu'a-t-il beſoin de régler ſa promenade? Il ne craint pas que vous lui laiſſiez paſſer l'heure du dîné. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange; quand vous le lui défendez, il ne mange plus; il n'écoute plus les avis de ſon eſtomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir ſon corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas ſon entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raiſon dans ſon eſprit, en lui faiſant uſer le peu qu'il en a ſur les choſes qui lui paroiſſent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle eſt bonne, il juge enfin qu'elle n'eſt bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raiſonner ſera d'être repris, & il l'eſt ſi ſouvent qu'il n'y ſonge guere; un danger ſi commun ne l'effraie plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'esprit, & il en a pour babiller avec les femmes, sur le ton dont j'ai déja parlé ; mais qu'il soit dans le cas d'avoir à payer de sa personne, à prendre un parti dans quelque occasion difficile, vous le verrez cent fois plus stupide & plus bête que le fils du plus gros manant.

Pour mon Eleve, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à se suffire à lui-même, autant qu'il est possible, il ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand savoir. En revanche il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapporte immédiatement à lui. Il ne jase pas, il agit ; il ne sait pas un mot de ce qui se fait dans le monde, mais il sait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il est sans cesse en mouvement, il est forcé d'observer beaucoup de choses, de connoître beaucoup d'effets ; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ses leçons de la nature & non pas des hommes ; il s'instruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'instruire. Ainsi son corps & son esprit s'exercent à la fois. Agissant toujours d'après sa pensée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations ; plus il se rend fort & robuste, plus il devient sensé & judicieux. C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que presque tous les grands Hommes ont réuni ;

la force du corps & celle de l'ame ; la raiſon d'un ſage & la vigueur d'un athlete.

Jeune Inſtituteur, je vous prêche un art difficile ; c'eſt de gouverner ſans préceptes, & de tout faire en ne faiſant rien. Cet art, j'en conviens, n'eſt pas de votre âge ; il n'eſt pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des peres ; mais c'eſt le ſeul propre à réuſſir. Vous ne parviendrez jamais à faire des ſages, ſi vous ne faites d'abord des poliſſons : c'étoit l'éducation des Spartiates ; au lieu de les coller ſur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîné. Les Spartiates étoient-ils pour cela groſſiers étant grands ?

Qui ne connoît la force & le ſel de leurs réparties ? Toujours faits pour vaincre, ils écraſoient leurs ennemis en toute eſpece de guerre, & les babillards Athéniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus ſoignées, le Maître commande & croit gouverner ; c'eſt en effet l'enfant qui gouverne. Il ſe ſert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plaît, & il ſait toujours vous faire payer une heure d'aſſiduité par huit jours de complaiſance. A chaque inſtant il faut pactiſer avec lui. Ces traités, que vous propoſez à votre mode, & qu'il exécute à la ſienne, tournent toujours au profit de ſes fantaiſies ; ſur-tout quand on a la mal-adreſſe de mettre en condition pour ſon profit

profit ce qu'il eſt bien ſûr d'obtenir, ſoit qu'il rempliſſe ou non la condition qu'on lui impoſe en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'eſprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être; car toute la ſagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir à la conſervation de ſa perſonne, il l'emploie à ſauver ſa liberté naturelle des chaînes de ſon tyran. Au lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt ſi preſſant à pénétrer l'autre, trouve quelquefois mieux ſon compte à lui laiſſer ſa pareſſe ou ſa vanité.

Prenez une route oppoſée avec votre Eleve; qu'il croie toujours être le Maître, & que ce ſoit toujours vous qui le ſoyiez. Il n'y a point d'aſſujettiſſement ſi parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainſi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne ſait rien, qui ne peut rien, qui ne connoît rien, n'eſt-il pas à votre merci? Ne diſpoſez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît? Ses travaux, ſes jeux, ſes plaiſirs, ſes peines, tout n'eſt-il pas dans vos mains ſans qu'il le ſache? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il faſſe; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayiez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne ſachiez ce qu'il va dire.

C'eſt alors qu'il pourra ſe livrer aux exercices du corps, que lui demande ſon âge, ſans abrutir ſon eſprit; c'eſt alors qu'au lieu d'aiguiſer ſa ruſe à éluder un incommode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour ſon bien-être actuel; c'eſt alors que vous ſerez étonné de la ſubtilité de ſes inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choſes, ſans le ſecours de l'opinion.

En le laiſſant ainſi maître de ſes volontés, vous ne fomenterez point ſes caprices. En ne faiſant jamais ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire; & bien que ſon corps ſoit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de ſon intérêt préſent & ſenſible, vous verrez toute la raiſon dont il eſt capable ſe développer beaucoup mieux, & d'une maniere beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure ſpéculation.

Ainſi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne ſe défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il ſe montrera tel qu'il eſt ſans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aiſe, & diſpoſer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, ſans qu'il penſe jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuſe jalouſie, & ne ſe fera point un

plaiſir ſecret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons eſt très-grand. Un des premiers ſoins des enfans eſt, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas: il vient du beſoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impoſe, ils cherchent à le ſecouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les Maîtres, leur fourniſſent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude ſe prend d'obſerver les gens par leurs défauts, & de ſe plaire à leur en trouver. *Il eſt* clair que voilà encore une ſource de vices bouchée dans le cœur d'Emile; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & ſera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques ſemblent difficiles parce qu'on ne s'en aviſe pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On eſt en droit de vous ſuppoſer les lumieres néceſſaires pour exercer le métier que vous avez choiſi; on doit préſumer que vous connoiſſez la marche naturelle du cœur humain, que vous ſavez étudier l'homme & l'individu, que vous ſavez d'avance à quoi ſe pliera la volonté de votre Eleve, à l'occaſion de tous les objets intéreſſans pour ſon âge que vous ferez paſſer ſous ſes yeux. Or, avoir les inſtrumens & bien ſavoir leur uſage, n'eſt-ce pas être maître de l'opération?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'eſt jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaiſe diſcipline : c'eſt qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre Eleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il eſt juſte que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela ſe peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques ſemaines, d'un enfant accoutumé non-ſeulement à faire ſes volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conſéquent plein de fantaiſies. Dès le premier jour, pour mettre à l'eſſai ma complaiſance, il voulut ſe lever à minuit. Au plus fort de mon ſommeil il ſaute à-bas de ſon lit, prend ſa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle ; il n'en vouloit pas davantage : au bout d'un quart-d'heure le ſommeil le gagne, & il ſe recouche content de ſon épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même ſuccès, & de ma part ſans le moindre ſigne d'impatience. Comme il m'embraſſoit en ſe recouchant, je lui dis très poſément : mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita ſa curioſité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oſerois lui déſobéir, il ne manqua pas de ſe relever à la même

heure, & de m'appeller. Je lui demandois ce qu'il vouloit ? Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *pourquoi faire ?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarraſſer. Il s'en fut à tâtons chercher le fuſil, qu'il fit ſemblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant ſe donner des coups ſur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il ſe mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faiſant beaucoup de bruit, ſe donnant à la table & aux chaiſes des coups, qu'il avoit grand ſoin de modérer, & dont il ne laiſſoit pas de crier bien fort, eſpérant me cauſer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que comptant ſur de belles exhortations ou ſur de la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce ſang-froid.

Cependant, réſolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua ſon tintamarre avec un tel ſuccès qu'à la fin je m'échauffai, & preſſentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai ſans rien dire, j'allai au fuſil que je ne trouvai point ; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fuſil,

j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voiſin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à caſſer; je l'y laiſſe ſans lumiere, puis fermant ſur lui la porte à la clef, je retourne me coucher ſans lui avoir dit un ſeul mot. Il ne faut pas demander ſi d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'appaiſe; j'écoute, je l'entend s'arranger, je me tranquilliſe. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché ſur un lit de repos, & dormant d'un profond ſommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand beſoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit paſſé les deux tiers de la nuit hors de ſon lit. Auſſi-tôt tout fut perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occaſion bonne pour ſe venger, il fit le malade ſans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appellé. Malheureuſement pour la mere, ce Médecin étoit un plaiſant, qui, pour s'amuſer de ſes frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille: laiſſez-moi faire; je vous promets que l'enfant ſera guéri pour quelque tems de la fantaiſie d'être malade: en effet la diete & la chambre furent preſcrites, & il fut recommandé à l'Apoticaire. Je ſoupirois de voir cette pauvre mere ainſi la dupe de tout ce qui

l'environnoit, excepté moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de sa famille, qu'il falloit le conserver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle; mais elle entendoit par le contrarier ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement, je ne sais point comment on éleve un héritier, &, qui plus est, je ne veux pas l'apprendre : vous pouvez vous arranger là-dessus. On avoit besoin de moi pour quelque tems encore : le pere appaisa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter son retour; & l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de se bien porter.

On ne sauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit asservi son malheureux Gouverneur; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mere, qui ne souffroit pas que l'héritier fût désobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le suivre, & il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son Gouverneur le plus occupé. Il vou-

lut uſer ſur moi du même empire, & ſe venger le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laiſſer la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien conſtater à ſes propres yeux le plaiſir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut queſtion de le guérir de ſa fantaiſie, je m'y pris autrement.

Il fallut d'abord le mettre dans ſon tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne ſongent jamais qu'au préſent, je pris ſur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus ſoin de lui procurer au logis un amuſement que je ſavois être extrêmement de ſon goût, & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui propoſer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin : j'inſiſtai, il ne m'écouta pas ; il fallut me rendre, & il nota précieuſement en lui-même ce ſigne d'aſſujettiſſement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroiſſois profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vîte. Je refuſai, il s'obſtina ; non, lui dis-je, en faiſant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas ſortir. Hé bien, reprit-il vivement, je ſortirai tout ſeul. Comme vous voudrez, & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le

laiſſois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à ſortir il vient me ſaluer, je le ſalue: il tâche de m'alarmer par le récit des courſes qu'il va faire; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui ſouhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, & prêt à ſortir, il dit à ſon Laquais de le ſuivre. Le Laquais, déja prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y eſt plus. Comment concevoir qu'on le laiſſe ſortir ſeul, lui qui ſe croit l'être important à tous les autres, & penſe que le ciel & la terre ſont intéreſſés à ſa conſervation? Cependant il commence à ſentir ſa foibleſſe; il comprend qu'il ſe va trouver ſeul au milieu de gens qui ne le connoiſſent pas; il voit d'avance les riſques qu'il va courir; l'obſtination ſeule le ſoutient encore; il deſcend l'eſcalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, ſe conſolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'eſpoir qu'on m'en rendra reſponſable.

C'étoit là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance; & comme il s'agiſſoit d'une eſpece de ſcene publique, je m'étois muni du conſentement du pere. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos ſur ſon compte. Voiſin, le joli

Monſieur! où va-t-il ainſi tout ſeul? Il va ſe perdre : je veux le prier d'entrer chez nous. Voiſine, gardez-vous-en bien. Ne voyez-vous pas que c'eſt un petit libertin qu'on a chaſſé de la maiſon de ſon pere, parce qu'il ne vouloit rien valoir? Il ne faut pas retirer les libertins; laiſſez-le aller où il voudra. Hé bien donc! que Dieu le conduiſe; je ſerois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des poliſſons à-peu-près de ſon âge, qui l'agacent & ſe mocquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul & ſans protection, il ſe voit le jouet de tout le monde, & il éprouve avec beaucoup de ſurpriſe que ſon nœud d'épaule & ſon parement d'or ne le font pas plus reſpecter.

Cependant un de mes Amis qu'il ne connoiſſoit point, & que j'avois chargé de veiller ſur lui, le ſuivoit pas à pas ſans qu'il y prît garde, & l'accoſta quand il en fut tems. Ce rôle, qui reſſembloit à celui de Sbrigani dans Pourceaugnac, demandoit un homme d'eſprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit ſi bien ſentir l'imprudence de ſon équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena ſouple, confus, & n'oſant lever les yeux.

Pour achever le déſaſtre de ſon expédition, préciſément au moment qu'il rentroit, ſon pere deſcendoit pour ſortir & le rencontra ſur l'eſca-

lier. Il fallut dire d'où il venoit, & pourquoi je n'étois pas allé avec lui (r)? Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit plus sèchement que je ne m'y serois attendu; quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproche & sans raillerie, mais avec un peu de gravité; & de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaisir qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient mocqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ces moyens & d'autres semblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons inutiles. Aussi, tant que je parlois il étoit content, mais mon silence le te-

(r) En cas pareil on peut sans risque exiger d'un enfant la vérité, car il sait bien alors qu'il ne sauroit la déguiser, & que s'il osoit dire un mensonge, il en seroit à l'instant convaincu.

noit en crainte ; il comprenoit que quelque chose n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la chose même ; mais revenons.

Non-seulement ces exercices continuels ainsi laissés à la seule direction de la nature en fortifiant le corps n'abrutissent point l'esprit, mais au contraire ils forment en nous la seule espece de raison dont le premier âge soit susceptible, & la plus nécessaire à quelque âge que ce soit. Ils nous apprennent à bien connoître l'usage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'usage des instrumens naturels qui sont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque stupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & sous les yeux de sa mere, lequel ignorant ce que c'est que poids & que résistance veut arracher un grand arbre, ou soulever un rocher ? La premiere fois que je sortis de Geneve, je voulois suivre un cheval au galop, je jettois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi ; jouet de tous les enfans du village, j'étois un véritable idiot pour eux. A dix-huit ans on apprend en Philosophie ce que c'est qu'un levier : il n'y a point de petit Payſan à douze qui ne sache se servir d'un levier mieux que le premier Méchanicien de l'Académie. Les leçons que les Ecoliers prennent entr'eux dans la cour du College leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Classe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre; il viſite, il regarde, il flaire, il ne reſte pas un moment en repos, il ne ſe fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainſi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainſi dire, dans l'eſpace du monde. Toute la différence eſt, qu'à la vue commune à l'enfant & au chat, le premier joint, pour obſerver, les mains que lui donna la nature, & l'autre l'odorat ſubtil dont elle l'a doué. Cette diſpoſition bien ou mal cultivée eſt ce qui rend les enfans adroits ou lourds, peſans ou diſpos, étourdis ou *prudens*.

Les premiers *mouvemens* naturels de l'homme étant donc de ſe meſurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités ſenſibles qui peuvent ſe rapporter à lui, ſa premiere étude eſt une ſorte de Phyſique expérimentale relative à ſa propre conſervation, & dont on le détourne par des études ſpéculatives avant qu'il ait reconnu ſa place ici-bas. Tandis que ſes organes délicats & flexibles peuvent s'ajuſter aux corps ſur leſquels ils doivent agir, tandis que ſes ſens encore purs ſont exempts d'illuſions, c'eſt le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur ſont propres, c'eſt le tems d'apprendre à connoître les rapports ſenſibles que les choſes ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les ſens, la

premiere raiſon de l'homme eſt une raiſon ſenſitive ; c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle : nos premiers Maîtres de Philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui ; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſavoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les inſtrumens ; & pour pouvoir employer utilement ces inſtrumens, il faut les faire aſſez ſolides pour réſiſter à leur uſage. Pour apprendre à penſer, il faut donc exercer nos membres, nos ſens, nos organes, qui ſont les inſtrumens de notre intelligence ; & pour tirer tout le parti poſſible de ces inſtrumens, il faut que le corps, qui les fournit, ſoit robuſte & ſain. Ainſi, loin que la véritable raiſon de l'homme ſe forme indépendamment du corps, c'eſt la bonne conſtitution du corps qui rend les opérations de l'eſprit faciles & ſûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oiſiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaiſantes leçons ; me dira-t-on, qui, retombant ſous votre critique, ſe bornent à enſeigner ce que nul n'a beſoin d'apprendre ! Pourquoi conſumer le tems à des inſtructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni ſoins ? Quel enfant

de douze ans ne ſait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ſes Maîtres lui ont appris?

Meſſieurs, vous vous trompez; j'enſeigne à mon Eleve un art très-long, très-pénible, & que n'ont aſſurément pas les vôtres; c'eſt celui d'être ignorant; car la ſcience de quiconque ne croit ſavoir que ce qu'il ſait, ſe réduit à bien peu de choſe. Vous donnez la ſcience, à la bonne heure; moi je m'occupe de l'inſtrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur tréſor de Saint Marc à un Ambaſſadeur d'Eſpagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé ſous les tables, leur dit: *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le ſavoir de ſon diſciple, ſans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi ſur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnaſtique cette vigueur de corps & d'ame qui les diſtingue le plus ſenſiblement des Modernes. La maniere dont Montagne appuie ce ſentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré; il y revient ſans ceſſe & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant; pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muſcles; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur; il le faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dreſſer à l'âpreté de la diſlocation, de la colique & de tous les maux. Le

ſage Locke, le bon Rollin, le ſavant Fleuri, le pédant de Crouſaz, ſi différens entr'eux dans tout le reſte, s'accordent tous en ce ſeul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'eſt le plus judicieux de leurs préceptes; c'eſt celui qui eſt & ſera toujours le plus négligé. J'ai déja ſuffiſamment parlé de ſon importance; & comme on ne peut là-deſſus donner de meilleures raiſons ni des regles plus ſenſées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques obſervations aux ſiennes.

Les membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroiſſement; rien de trop juſte, rien qui colle au corps, point de ligature. L'Habillement François, gênant & mal-ſain pour les hommes, eſt pernicieux ſur-tout aux enfans. Les humeurs, ſtagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupiſſent dans un repos qu'augmente la vie inactive & ſédentaire, ſe corrompent & cauſent le ſcorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & preſque ignorée des Anciens, que leur maniere de ſe vêtir & de vivre en préſervoit. L'habillement de Houſſard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour ſauver aux enfans quelques ligatures, les preſſe par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, eſt de les laiſſer en jaquette auſſi long-

tems

tems qu'il eſt poſſible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne ſe point piquer de marquer leur taille, ce qui ne ſert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'eſprit viennent preſque tous de la même cauſe; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs triſtes; les premieres ſont plus du goût des enfans; elles leur ſiéent mieux auſſi, & je ne vois pas pourquoi l'on ne conſulteroit pas en ceci des convenances ſi naturelles; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parce qu'elle eſt riche, leurs cœurs ſont déja *livrés au luxe*, à toutes *les fantaiſies de l'opinion*, & ce goût ne leur eſt ſûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne ſauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent ſur l'éducation. Non-ſeulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompenſe; on voit même d'inſenſés Gouverneurs menacer leurs Eleves d'un habit plus groſſier & plus ſimple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, ſi vous ne conſervez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit Payſan. C'eſt comme s'ils leur diſoient; Sachez que l'homme n'eſt rien que par ſes habits, que votre prix eſt tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de ſi ſages leçons profitent à la Jeuneſſe, qu'elle n'eſtime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que ſur le ſeul extérieur?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainſi gâté, j'aurois ſoin que ſes habits les plus riches fuſſent les plus incommodes ; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours aſſujetti de mille manieres : je ferois fuir la liberté, la gaieté devant ſa magnificence : s'il vouloit ſe mêler aux jeux d'autres enfans plus ſimplement mis, tout ceſſeroit, tout diſparoîtroit à l'inſtant. Enfin, je l'ennuierois, je le raſſaſierois tellement de ſon faſte, je le rendrois tellement l'eſclave de ſon habit doré, que j'en ferois le fléau de ſa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de ſa parure. Tant qu'on n'a pas aſſervi l'enfant à nos préjugés, être à ſon aiſe & libre eſt toujours ſon premier deſir ; le vêtement le plus ſimple, le plus commode, celui qui l'aſſujettit le moins, eſt toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laiſſant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air ; l'autre, le faiſant paſſer ſans ceſſe de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il ſuit de-là que les gens caſaniers & ſédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de ſe conſerver le corps dans une température uniforme, la même à-peu-près dans toutes les ſaiſons & à toutes les heures du jour. Ceux, au

contraire, qui vont & viennent, au vent, au soleil, a la pluie, qui agissent beaucoup, & passent la plupart de leur tems *sub dio*, doivent être toujours vêtus légérement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air, & à tous les degrés de température, sans en être incommodés. Je conseillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits selon les saisons, & ce sera la pratique constante de mon Emile, en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver, comme les gens sédentaires, mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du Chevalier *Newton pendant toute* sa vie, & il a vécu *quatre-vingts* ans.

Peu ou point de coëffure en toute saison. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue; les Perses la couvroient de grosses tiares, & la couvrent encore de gros turbans, dont selon Chardin, l'air du pays leur rend l'usage nécessaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (s) la distinction que fit Hérodote sur un champ de bataille entre les crânes des Perses & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-seulement contre les bles-

(s) Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles. page 109, premiere Edition.

ſures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impreſſions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que ſi pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce ſoit un bonnet mince à claire voie, & ſemblable au rézeau dans lequel les Baſques enveloppent leurs cheveux. Je ſais bien que la plupart des meres, plus frappées de l'obſervation de Chardin que de mes raiſons, croiront trouver par-tout l'air de Perſe; mais moi je n'ai pas choiſi mon Eleve Européen pour en faire un Aſiatique.

En général, on habille trop les enfans & ſurtout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud; le grand froid ne les incommode jamais quand on les y laiſſe expoſés de bonne heure: mais le tiſſu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laiſſant un trop libre paſſage à la tranſpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuiſement inévitable. Auſſi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît conſtant, par la comparaiſon des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on ſe rend plus robuſte en ſupportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur; mais à meſure que l'enfant grandit, & que ſes fibres ſe fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du ſoleil; en allant par degrés vous l'endurciriez ſans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & ſenſés qu'il nous donne, retombe dans des contradictions qu'on n'attendroit pas d'un raiſonneur auſſi exact. Ce même homme qui veut que les enfans ſe baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils ſont échauffés, qu'ils boivent frais ni qu'ils ſe couchent par terre dans des endroits humides (*t*). Mais puiſqu'il veut que les ſouliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire du corps par rapport aux pieds les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapport aux mains, & du corps par rapport au viſage? Si vous voulez, lui diroisje, que l'homme ſoit tout viſage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il ſoit tout pieds?

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il preſcrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela eſt bien étrange, que quand l'enfant a ſoif, il faille lui donner à manger; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me perſuadera que nos premiers appétits ſoient ſi déréglés, qu'on ne puiſſe

(*t*) Comme ſi les petits Payſans choiſiſſoient la terre bien ſeche pour s'y aſſeoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais oui dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux? A écouter là-deſſus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatiſmes.

les ſatisfaire ſans nous expoſer à périr. Si cela étoit, le genre humain ſe fût cent fois détruit avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conſerver.

Toutes les fois qu'Emile aura ſoif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & ſans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans le cœur de l'hiver. Le ſeul ſoin que je recommande, eſt de diſtinguer la qualité des eaux. Si c'eſt de l'eau de riviere, donnez-la lui ſur-le-champ telle qu'elle ſort de la riviere. Si c'eſt de l'eau de ſource, il la faut laiſſer quelque-tems à l'air avant qu'il la boive. Dans les ſaiſons chaudes, les rivieres ſont chaudes; il n'en eſt pas de même des ſources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles ſoient à la température de l'atmoſphere. L'hiver, au contraire, l'eau de ſource eſt à cet égard moins dangereuſe que l'eau de riviere. Mais il n'eſt ni naturel ni fréquent qu'on ſe mette l'hiver en ſueur, ſur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant inceſſamment ſur la peau, répercute en dedans la ſueur, & empêche les pores de s'ouvrir aſſez pour lui donner un paſſage libre. Or, je ne prétends pas qu'Emile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laiſſons-le boire quand

il aura soif, qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignons aucun accident. Que si par quelqu'autre exercice il se met en sueur, & qu'il ait soif; qu'il boive froid, même en ce tems-là. Faites seulement en sorte de le mener au loin & à petits pas chercher son eau. Par le froid qu'on suppose, il sera suffisamment rafraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger. Sur-tout prenez ces précautions sans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que sans cesse attentif à sa santé.

Il faut un long sommeil aux enfans, parce qu'ils font un extrême exercice. L'un sert de correctif à l'autre; aussi voit-on qu'ils ont besoin de tous deux. Le tems du repos est celui de la nuit, il est marqué par la nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille & plus doux tandis que le soleil est sous l'horizon; & que l'air échauffé de ses rayons ne maintient pas nos sens dans un si grand calme. Ainsi l'habitude la plus salutaire est certainement de se lever & de se coucher avec le soleil. D'où il suit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général besoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'est pas assez simple, assez naturelle, assez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre nécessaire. Sans doute il faut s'assujettir aux re-

gles; mais la premiere eſt de pouvoir les enfreindre ſans riſque, quand la néceſſité le veut. N'allez donc pas amollir indiſcrettement votre Eleve dans la continuité d'un paiſible ſommeil, qui ne ſoit jamais interrompu. Livrez-le d'abord ſans gêne à la loi de la nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-deſſus de cette loi; qu'il doit pouvoir ſe coucher tard, ſe lever matin, être éveillé bruſquement, paſſer les nuits debout, ſans en être incommodé. En s'y prenant aſſez tôt, en allant toujours doucement & par degrés, on forme le tempérament aux mêmes choſes qui le détruiſent, quand on l'y ſoumet déja tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché; c'eſt le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les ſenſations agréables: la vie molle en prépare une infinité de déplaiſantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le ſommeil que ſur le duvet; les gens accoutumés à dormir ſur des planches le trouvent par-tout: il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en ſe couchant.

Un lit mollet, où l'on s'enſevelit dans la plume ou dans l'édredon, fond & diſſout le corps, pour ainſi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De-là réſultent ſouvent la pierre ou d'autres incommodités, &

infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit eſt celui qui procure un meilleur ſommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant la journée. Nous n'avons pas beſoin qu'on nous amene des eſclaves de Perſe pour faire nos lits; en labourant la terre nous remuons nos matelas.

Je ſais par expérience que quand un enfant eſt en ſanté l'on eſt maître de le faire dormir & veiller preſqu'à volonté. Quand l'enfant eſt couché, & que de ſon babil il ennuie ſa Bonne, elle lui dit, *dormez;* c'eſt comme ſi elle lui diſoit, *portez-vous bien*, quand il eſt malade. Le vrai moyen de le faire dormir eſt de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il ſoit forcé de ſe taire, & bientôt il dormira: les ſermons ſont toujours bons à quelque choſe; autant vaut le prêcher que le bercer: mais ſi vous employez le ſoir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop longtems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé bruſquement. Au ſurplus j'aurois bien peu de talens pour mon emploi, ſi je ne ſavois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à ſe lever, pour ainſi dire, à ma volonté, ſans que je lui diſe un ſeul mot.

S'il ne dort pas aſſez, je lui laiſſe entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuſe, &

lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laiſſer au ſommeil : s'il dort trop, je lui montre à ſon réveil un amuſement de ſon goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis ; demain à ſix heures on part pour la pêche, on ſe va promener à tel endroit, voulez-vous en être ? il conſent, il me prie de l'éveiller ; je promets, ou je ne promets point, ſelon le beſoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur ſi bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reſte, s'il arrivoit, ce qui eſt rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la pareſſe, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à-fait, mais lui adminiſtrer quelque ſtimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'eſt pas queſtion de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mene à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adreſſe, on ne pût inſpirer le goût, même la fureur aux enfans, ſans vanité, ſans émulation, ſans jalouſie. Leur vivacité, leur eſprit imitateur ſuffiſent ; ſur-tout leur gaieté naturelle, inſtrument dont la priſe eſt ſûre, & dont jamais précepteur ne ſut s'aviſer. Dans tous les jeux où ils ſont bien perſuadés que ce n'eſt que jeu, ils ſouffrent ſans ſe plaindre, & même en riant, ce

qu'ils ne souffriroient jamais autrement, sans verser des torrens de larmes. Les longs jeunes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute espece sont les amusemens des jeunes sauvages; preuve que la douleur même a son assaisonnement, qui peut en ôter l'amertume; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de savoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les disciples de le savourer sans grimace. Me voilà de nouveau, si je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en souffre point est cependant l'assujettissement de *l'homme à la douleur, aux maux de son espece, aux accidens, aux périls de la vie, enfin à la mort*; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité qui ajoute au mal l'impatience de l'endurer; plus on l'apprivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la pointure de l'étrangeté, & plus aussi l'on rendra son ame invulnérable & dure; son corps sera la cuirasse qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches mêmes de la mort n'étant point la mort, à peine la sentira-t-il comme telle; il ne mourra pas, pour ainsi dire: il sera vivant ou mort; rien de plus. C'est de lui que le même Montagne eût pu dire comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu si avant dans la

mort. La conſtance & la fermeté ſont, ainſi que les autres vertus, des apprentiſſages de l'enfance : mais ce n'eſt pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enſeigne, c'eſt en les leur faiſant goûter ſans qu'ils ſachent ce que c'eſt.

Mais à-propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Eleve, relativement au danger de la petite vérole ? la lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou ſi nous attendrons qu'il la prenne naturellement ? le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie eſt la plus précieuſe, au riſque de celui où elle l'eſt le moins ; ſi toutefois on peut donner le nom de riſque à l'inoculation bien adminiſtrée.

Mais le ſecond eſt plus dans nos principes généraux, de laiſſer faire en tout la nature, dans les ſoins qu'elle aime à prendre ſeule, & qu'elle abandonne auſſi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'Homme de la nature eſt toujours préparé : laiſſons-le inoculer par le maître ; il choiſira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclure que je blâme l'inoculation : car le raiſonnement ſur lequel j'en exempte mon Eleve iroit très-mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en ſeront attaqués : ſi vous la laiſſez venir au haſard, il eſt probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on réſiſte d'autant plus à l'ino-

culation qu'elle y devient plus néceſſaire, & la raiſon de cela ſe ſent aiſément. A peine auſſi daignerai-je traiter cette queſtion pour mon Emile. Il ſera inoculé, ou il ne le ſera pas, ſelon les tems, les lieux, les circonſtances: cela eſt preſque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître ſon mal d'avance; c'eſt quelque choſe: mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préſervé du Médecin; c'eſt encore plus.

Une éducation excluſive, qui tend ſeulement à diſtinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfere toujours les inſtructions les plus coûteuſes aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainſi les jeunes gens élevés avec ſoin apprennent tous à monter à cheval, parce qu'il en coûte beaucoup pour cela; mais preſqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parce qu'il n'en coûte rien, & qu'un Artiſan peut ſavoir nager auſſi bien que qui que ce ſoit. Cependant, ſans avoir fait ſon académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en ſert aſſez pour le beſoin; mais dans l'eau ſi l'on ne nage on ſe noie, & l'on ne nage point ſans l'avoir appris. Enfin, l'on n'eſt pas obligé de monter à cheval ſous peine de la vie, au lieu que nul n'eſt ſûr d'éviter un danger auquel on eſt ſi ſouvent expoſé. Emile ſera dans l'eau comme ſur la terre; que ne peut-il vivre dans tous les élémens! Si l'on pouvoit apprendre à voler dans les airs, j'en

ferois un aigle ; j'en ferois une salamandre, si l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne se noie en apprenant à nager ; qu'il se noie en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute. C'est la seule vanité qui nous rend téméraires ; on ne l'est point quand on n'est vu de personne : Emile ne le seroit pas quand il seroit vu de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du risque, dans un canal du parc de son pere il apprendroit à traverser l'Hellespont ; mais il faut s'apprivoiser au risque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler ; c'est une partie essentielle de l'apprentissage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reste, attentif à mesurer le danger à ses forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai guere d'imprudence à craindre, quand je réglerai le soin de sa conservation sur celui que je dois à la mienne.

Un enfant est moins grand qu'un homme ; il n'a ni sa force ni sa raison ; mais il voit & entend aussi-bien que lui, ou à très-peu près ; il a le goût aussi sensible quoiqu'il l'ait moins délicat & distingue aussi-bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même sensualité. Les premieres facultés qui se forment & se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont donc les premieres qu'il faudroit cultiver ; ce sont les seules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les ſens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & mécanique, qui ſert à rendre le corps robuſte, ſans donner aucune priſe au jugement: nager, courir, ſauter, fouetter un ſabot, lancer des pierres; tout cela eſt fort bien: mais n'avons-nous que des bras & des jambes? N'avons-nous pas auſſi des yeux, des oreilles, & ces organes ſont-ils ſuperflus à l'uſage des premiers? N'exercez donc pas ſeulement les forces, exercez tous les ſens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout le parti poſſible, puis vérifiez l'impreſſion de l'un par l'autre. Meſurez, comptez, peſez, comparez. N'employez la force qu'après avoir eſtimé la réſiſtance: faites toujours en ſorte que l'eſtimation de l'effet précede l'uſage des moyens. Intéreſſez l'enfant à ne jamais faire d'efforts inſuffiſans ou ſuperflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainſi l'effet de tous ſes mouvemens, & à redreſſer ſes erreurs par l'expérience, n'eſt-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux?

S'agit-il d'ébranler une maſſe? s'il prend un levier trop long il dépenſera trop de mouvement, s'il le prend trop court il n'aura pas aſſez de force: l'expérience lui peut apprendre à

choisir précisément le bâton qu'il lui faut. Cette sageſſe n'eſt donc pas au-deſſus de ſon âge. S'agit-il de porter un fardeau? s'il veut le prendre auſſi peſant qu'il peut le porter, & n'en point eſſayer qu'il ne ſouleve, ne ſera-t-il pas forcé d'en eſtimer le poids à la vue? Sait-il comparer des maſſes de même matiere & de différentes groſſeurs? Qu'il choiſiſſe entre des maſſes de même groſſeur & de différentes matieres; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids ſpécifiques. J'ai vu un jeune homme, très-bien élevé qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un ſeau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins peſant que le même ſeau rempli d'eau.

Nous ne ſommes pas également maîtres de l'uſage de tous nos ſens. Il y en a un, ſavoir le toucher, dont l'action n'eſt jamais ſuſpendue durant la veille; il a été répandu ſur la ſurface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenſer. C'eſt auſſi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conſéquent nous avons moins beſoin de donner une culture particuliere. Cependant nous obſervons que les aveugles ont le tact plus ſûr & plus fin que nous; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils ſont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier ſens les jugemens que nous fournit l'autre,

tre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obſcurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & ſans lumiere, tout ce qu'ils font de jour & ſans yeux? Tant que le ſoleil luit, nous avons ſur eux l'avantage; dans les ténebres ils ſont nos guides à leur tour. Nous ſommes aveugles la moitié de la vie; avec la différence que les vrais aveugles ſavent toujours ſe conduire, & que nous n'oſons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on: Eh quoi! toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous ſuivront par-tout au beſoin? Pour moi, jaime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ſes doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Etes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains; vous appercevrez au réſonnement du lieu, ſi l'eſpace eſt grand ou petit, ſi vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre ſenſation au viſage. Reſtez en place, & tournez-vous ſucceſſivement de tous les côtés; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Etes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le viſage, non-ſeulement en quel ſens vous allez, mais ſi le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vîte.

Ces observations & mille autres semblables, ne peuvent bien se faire que de nuit; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous serons aidés ou distraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton : que de connoissances oculaires on peut acquérir par le toucher, même sans rien toucher du tout !

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraie naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (*u*). La raison, les connoissances, l'esprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raisonneurs, des esprits-forts, des Philosophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on se trompe; il y a une cause naturelle. Quelle est cette cause? La même qui rend les sourds défians & le peuple superstitieux, l'ignorance des choses qui nous environnent & de ce qui se passe autour de nous (*v*). Ac-

(*u*) Cet effroi devient très-manifeste dans les grandes éclipses de soleil.

(*v*) En voici encore une autre cause bien expliquée par un Philosophe dont je cite souvent le Livre, & dont les grandes vues m'instruisent encore plus souvent.

" Lorsque par des circonstances particulieres nous ne
" pouvons avoir une idée juste de la distance, & que
" nous ne pouvons juger des objets que par la grandeur
" de l'angle, ou plutôt de l'image qu'ils forment dans
" nos yeux, nous nous trompons alors nécessairement
" sur la grandeur de ces objets; tout le monde a éprou-

coutumé d'appercevoir de loin les objets, & de prévoir leurs impressions d'avance, comment, ne

„ vé qu'en voyageant la nuit, on prend un buisson dont
„ on est près pour un grand arbre dont on est loin, ou
„ bien on prend un grand arbre éloigné pour un buisson
„ qui est voisin : de même si on ne connoit pas les ob-
„ jets par leur forme, & qu'on ne puisse avoir par ce
„ moyen aucune idée de distance, on se trompera enco-
„ re nécessairement ; une mouche qui passera avec rapi-
„ dité à quelques pouces de distance de nos yeux, nous
„ paroîtra dans ce cas être un oiseau qui en seroit à une
„ très-grande distance ; un cheval qui seroit sans mouve-
„ ment dans le milieu d'une campagne & qui seroit dans
„ une attitude semblable, par exemple, à celle d'un
„ mouton, ne nous paroîtra plus qu'un gros mouton,
„ tant que nous ne reconnoîtrons pas que c'est un che-
„ val ; mais dès que nous l'aurons reconnu, il nous pa-
„ roîtra dans l'instant gros comme un cheval, & nous
„ rectifierons sur le champ notre premier jugement.

„ Toutes les fois qu'on se trouvera dans la nuit dans
„ des lieux inconnus où l'on ne pourra juger de la dis-
„ tance, & où l'on ne pourra reconnoître la forme des
„ choses à cause de l'obscurité, on sera en danger de
„ tomber à tout instant dans l'erreur au sujet des juge-
„ mens que l'on fera sur les objets qui se présenteront ;
„ c'est de-là que vient la frayeur & l'espece de crainte
„ intérieure que l'obscurité de la nuit fait sentir à pres-
„ que tous les hommes ; c'est sur cela qu'est fondée l'ap-
„ parence des spectres & des figures gigantesques &
„ épouvantables que tant de gens disent avoir vues : on
„ leur répond communément que ces figures étoient
„ dans leur imagination ; cependant elles pouvoient être
„ réellement dans leurs yeux, & il est très-possible qu'ils
„ aient en effet vu ce qu'ils disent avoir vu : car il doit
„ arriver nécessairement toutes les fois qu'on ne pourra
„ juger d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil,
„ que cet objet inconnu grossira & grandira, à mesure
„ qu'on en sera plus voisin, & que s'il a d'abord paru
„ au spectateur qui ne peut connoître ce qu'il voit, ni
„ juger à quelle distance il le voit, que s'il a paru, dis-

voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y suppoſerois je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire, & dont il m'eſt impoſſible de me garantir? J'ai beau ſavoir que je ſuis en ſûreté dans le lieu où je me trouve; je ne le ſais jamais auſſi bien que ſi je le voyois actuellement: j'ai donc toujours un ſujet de crainte que je n'a-

„ je, d'abord de la hauteur de quelques pieds lorſqu'il
„ étoit à la diſtance de vingt ou trente pas, il doit pa-
„ roître haut de pluſieurs toiſes lorſqu'il n'en ſera plus
„ éloigné que de quelques pieds, ce qui doit en effet
„ l'étonner & l'effrayer, juſqu'à ce qu'enfin il vienne à
„ toucher l'objet ou à le reconnoître; car dans l'inſtant
„ même qu'il reconnoîtra ce que c'eſt, cet objet qui lui
„ paroiſſoit giganteſque, diminuera tout-à-coup, & ne
„ lui paroîtra plus avoir que ſa grandeur réelle; mais ſi
„ l'on fuit ou qu'on n'oſe approcher, *il eſt certain qu'on*
„ n'aura d'autre idée de cet objet que celle de l'image
„ qu'il formoit dans l'œil, & qu'on aura réellement vu
„ une figure giganteſque ou épouvantable par la grandeur
„ & par la forme. Le préjugé des ſpectres eſt donc fon-
„ dé dans la nature, & ces apparences ne dépendent
„ pas, comme le croient les Philoſophes, uniquement
„ de l'imagination. *Hiſt. Nat. T. VI. pag.* 22. *in*-12.

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cauſe expliquée dans ce paſſage, on voit que l'habitude de marcher la nuit, doit nous apprendre à diſtinguer les apparences que la reſſemblance des formes & la diverſité des diſtances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obſcurité: car lorſque l'air eſt encore aſſez éclairé pour nous laiſſer appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interpoſé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet eſt plus loin de nous, ce qui ſuffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelque explication qu'on préfere, ma méthode eſt donc toujours efficace, & c'eſt ce que l'expérience confirme parfaitement.

vois pas en plein jour. Je ſais, il eſt vrai, qu'un corps étranger ne peut guere agir ſur le mien, ſans s'annoncer par quelque bruit; auſſi, combien j'ai ſans ceſſe l'oreille alerte ! Au moindre bruit dont je ne puis diſcerner la cauſe, l'intérêt de ma conſervation me fait d'abord ſuppoſer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir ſur mes gardes, & par conſéquent tout ce qui eſt le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je abſolument rien ? Je ne ſuis pas pour cela tranquille; car enfin ſans bruit on peut encore me ſurprendre. Il faut que je ſuppoſe les choſes telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voie ce que je ne vois pas. Ainſi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en ſuis plus maître, & ce que j'ai fait pour me raſſurer, ne ſert qu'à m'alarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs; ſi je n'entends rien je vois des phantômes: la vigilance que m'inſpire le ſoin de me conſerver ne me donne que ſujets de crainte. Tout ce qui doit me raſſurer n'eſt que dans ma raiſon : l'inſtinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penſer qu'on n'a rien à craindre, puiſqu'alors on n'a rien à faire ?

La cauſe du mal trouvée indique le remede. En toute choſe l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'eſt

plus l'imagination qui agit, c'eſt la mémoire, & voilà la raiſon de l'axiome *ab aſſuetis non fit paſſio*; car ce n'eſt qu'au feu de l'imagination que que les paſſions s'allument. Ne raiſonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténebres; menez-l'y ſouvent, & ſoyez ſûr que tous les argumens de la Philoſophie ne vaudront pas cet uſage. La tête ne tourne point aux couvreurs ſur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obſcurité quiconque eſt accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réuſſiſſent, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'eſt ſi triſte que les ténebres : n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obſcurité; que le rire le reprenne avant qu'il en ſorte; que, tandis qu'il y eſt, l'idée des amuſemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantaſtiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il eſt un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je ſens que j'ai paſſé ce terme. Je recommence, pour ainſi dire, une autre carriere. Le vuide de l'âge mûr, qui s'eſt fait ſentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieilliſſant je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-

même ; car pour bien faire ce livre, il faut que je le faſſe avec plaiſir.

J'étois à la campagne en penſion, chez un Miniſtre appellé M. Lambercier. J'avois pour camarade un Couſin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand Couſin Bernard étoit ſinguliérement poltron, ſur-tout la nuit. Je me moquai tant de ſa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un ſoir d'automne, qu'il faiſoit très-obſcur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la *Bible* qu'on y avoit laiſſée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuiſſance de reculer.

Je partis ſans lumiere ; ſi j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il falloit paſſer par le cimetiere, je le traverſai gaillardement ; car tant que je me ſentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentiſſement que je crus reſſembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté Romaine. La porte ouverte, je voulus entrer : mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obſcurité profonde qui régnoit dans ce vaſte lieu, je fus ſaiſi d'une terreur qui me fit dreſſer les cheveux ; je rétrograde, je ſors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trou-

vai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les careſſes me raſſurerent. Honteux de ma frayeur, je revins ſur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me ſuivre. Je franchis bruſquement la porte, j'entre dans l'Egliſe. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais ſi fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fut à la droite, & que je le ſuſſe très-bien, ayant tourné ſans m'en appercevoir, je la cherchai long-tems à gauche, je m'embarraſſai dans les bancs, je ne ſavois plus où j'étois; & ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleverſement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte, je viens à bout de ſortir du Temple, & je m'en éloigne comme la premiere fois, bien réſolu de n'y jamais rentrer ſeul qu'en plein jour.

Je reviens juſqu'à la maiſon. Prêt à entrer, je diſtingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, & confus de m'y voir expoſé, j'héſite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiſelle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la Servante de prendre la lanterne, & M. Lambercier ſe diſpoſer à me venir chercher, eſcorté de mon intrépide Couſin, auquel enſuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'inſtant toutes mes frayeurs ceſſent, & ne me laiſſent que celle d'être ſurpris dans ma fuite: je cours, je vole au Temple, ſans m'égarer, ſans

tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas, dans trois ſauts je ſuis hors du Temple, dont j'oubliai même de fermer la porte, j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible ſur la table, effaré, mais palpitant d'aiſe d'avoir prévenu le ſecours qui m'étoit deſtiné.

On me demandera ſi ie donne ce trait pour un modele à ſuivre, & pour un exemple de la gaieté que j'exige dans ces ſortes d'exercices? Non; mais je le donne pour preuve que rien n'eſt plus capable de raſſurer quiconque eſt effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voiſine une compagnie aſſemblée rire & cauſer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amuſer ainſi ſeul avec ſon Eleve, on raſſemblât les ſoirs beaucoup d'enfans de bonne humeur; qu'on ne les envoyât pas d'abord ſéparément, mais pluſieurs enſemble, & qu'on n'en haſardât aucun parfaitement ſeul, qu'on ne ſe fût bien aſſuré d'avance qu'il n'en ſeroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de ſi plaiſant & de ſi utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût uſer d'adreſſe à les ordonner. Je ferois dans une grande ſalle une eſpece de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaiſes, des paravents. Dans les inextricables tortuoſités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boîtes d'attrapes une autre boîte preſque

ſemblable, bien garnie de bonbons ; je déſignerois en termes clairs, mais ſuccincts, le lieu précis où ſe trouve la bonne boîte ; je donnerois le renſeignement ſuffiſant pour la diſtinguer à des gens plus attentifs & moins étourdis que des enfans (x) ; puis, après avoir fait tirer au ſort les petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, juſqu'à ce que la bonne boîte fût trouvée ; ce que j'aurois ſoin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boîte à la main, tout fier de ſon expédition. La boîte ſe met ſur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuſe, quand, au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés ſur de la mouſſe ou ſur du coton, un hanneton, un eſcargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on ſuſpendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit meuble qu'il s'agira d'aller chercher, ſans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera ſera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de ſon chapeau blanchi, le bout de ſes ſouliers, la

(x) Pour les exercer à l'attention ne leur dites jamais que des choſes qu'ils aient un intérêt ſenſible & préſent à bien entendre ; ſur-tout point de longueurs, jamais un mot ſuperflu. Mais auſſi ne laiſſez dans vos diſcours ni obſcurité ni équivoque.

basque de son habit, sa manche trahiront sa maladresse. En voilà bien assez, trop peut-être, pour faire entendre l'esprit de ces sortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me lisez point.

Quels avantages un homme ainsi élevé n'aura-t-il pas la nuit sur les autres hommes? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténebres, ses mains exercées à s'appliquer aisément à tous les corps environnans, le conduiront sans peine dans la plus épaisse obscurité. Son imagination pleine des jeux nocturnes de sa jeunesse, se tournera difficilement sur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au lieu de ceux des esprits follets, ce seront ceux de ses anciens camarades: s'il se peint une assemblée, ce ne sera point pour lui le sabat, mais la chambre de son Gouverneur. La nuit ne lui rappellant que des idées gaies, ne lui sera jamais affreuse; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire, il sera prêt à toute heure, aussi-bien seul, qu'avec sa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra sans s'égarer, il ira jusqu'à la tente du Roi sans éveiller personne, il s'en retournera sans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhesus, adressez-vous à lui sans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulysse.

J'ai vu des gens vouloir, par des surprises, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très-mauvaise; elle pro-

duit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, & ne ſert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raiſon, ni l'habitude ne peuvent raſſurer ſur l'idée d'un danger préſent, dont on ne peut connoître le degré, ni l'eſpece, ni ſur la crainte des ſurpriſes qu'on a ſouvent éprouvées. Cependant, comment s'aſſurer de tenir toujours votre Eleve exempt de pareils accidens ? Voici le meilleur avis, ce me ſemble, dont on puiſſe le prévenir là-deſſus. Vous êtes alors dirois-je à mon Emile, dans le cas d'une juſte défenſe; car l'aggreſſeur ne vous laiſſe pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ſes avantages, la fuite même n'eſt pas un réfuge pour vous. Saiſiſſez donc hardiment celui qui vous ſurprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; ſerrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il ſe débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoi qu'il puiſſe dire ou faire, ne lâchez jamais priſe, que vous ne ſachiez bien ce que c'eſt : l'éclairciſſement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaiſans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique le toucher ſoit de tous nos ſens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ſes jugemens reſtent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & groſſiers, plus que ceux d'aucun autre; parce que nous mêlons continuellement

à ſon uſage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'eſprit juge preſque toujours ſans elle. En revanche, les jugemens du tact ſont les plus ſûrs, préciſément, parce qu'ils ſont les plus bornés: car ne s'étendant qu'auſſi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres ſens, qui s'élancent au loin ſur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force des muſcles à l'action des nerfs, nous uniſſons, par une ſenſation ſimultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la ſolidité. Ainſi le toucher étant de tous les ſens celui qui nous inſtruit le mieux de l'impreſſion que les corps étrangers peuvent faire ſur le nôtre, eſt celui dont l'uſage eſt le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoiſſance néceſſaire à notre conſervation.

Comme le toucher exercé ſupplée à la vue, pourquoi ne pourroit-il pas auſſi ſuppléer à l'ouie juſqu'à certain point, puiſque les ſons excitent dans les corps ſonores des ébranlemens ſenſibles au tact? En poſant une main ſur le corps d'un violoncelle, on peut, ſans le ſecours des yeux ni des oreilles diſtinguer à la ſeule maniere dont le bois vibre & frémit, ſi le ſon qu'il rend eſt grave ou aigu, s'il eſt tiré de la chanterelle ou

du bourdon. Qu'on exerce le ſens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir ſenſible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or ceci ſuppoſé, il eſt clair qu'on pourroit aiſément parler aux ſourds en muſique; car les ſons & les tems, n'étant pas moins ſuſceptibles de combinaiſons régulieres que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du diſcours.

Il y a des exercices qui émouſſent le ſens du toucher, & le rendent plus obtus: d'autres au contraire l'aiguiſent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impreſſion des corps durs, rendent la peau rude, calleuſe, & lui ôtent le ſentiment naturel; les ſeconds ſont ceux qui varient ce même ſentiment par un tact léger & fréquent, en ſorte que l'eſprit attentif à des impreſſions inceſſamment répétées, acquiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence eſt ſenſible dans l'uſage des inſtrumens de muſique: le toucher dur & meurtriſſant du violoncelle, de la contrebaſſe, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrêmités. Le toucher liſſe & poli du claveſſin les rend auſſi flexibles & plus ſenſibles en même tems. En ceci donc le claveſſin eſt à préférer.

Il importe que la peau s'endurciſſe aux impreſſions de l'air, & puiſſe braver ſes altérations;

car c'eſt celle qui défend tout le reſte. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop ſervilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que ſa peau devenue preſque oſſeuſe perdît ce ſentiment exquis, qui donne à connoître quels ſont les corps ſur leſquels on la paſſe, &, ſelon l'eſpece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obſcurité, friſſonner en diverſes manieres.

Pourquoi faut-il que mon Eleve ſoit forcé d'avoir toujours ſous ſes pieds une peau de bœuf ? Quel mal y auroit-il que la ſienne propre pût au beſoin lui ſervir de ſemelle ? Il eſt clair qu'en cette partie, la délicateſſe de la peau ne peut jamais être utile à rien, & peut ſouvent beaucoup nuire. Eveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Genevois trouverent plutôt leurs fuſils que leurs ſouliers. Si nul d'eux n'avoit ſu marcher nuds pieds, qui ſait ſi Geneve n'eût point été priſe ?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus Qu'Emile coure les matins à pieds nuds, en toute ſaiſon, par la chambre, par leſcalier, par le jardin ; loin de l'en gronder, je l'imiterai ; ſeulement j'aurai ſoin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels ; du reſte, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favoriſent les évolutions du corps, à prendre dans toutes les attitudes une poſition aiſée & ſolide ; qu'il ſache ſauter en éloignement,

en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur ; qu'il trouve toujours son équilibre ; que tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, long-tems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la maniere dont son pied pose à terre, & dont son corps porte sur sa jambe, il doit sentir s'il est bien ou mal. Une assiette assurée a toujours de la grace, & les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. Si j'étois Maître à danser, je ne ferois pas toutes les singeries de Marcel (*y*), bonnes pour le pays où il les fait : mais au lieu d'occuper éternellement mon Eleve à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle maniere il faut poser, tantôt le pied, tantôt la main, pour suivre légérement les sentiers escarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe, tant en montant qu'en descendant. J'en ferois

(*y*) Célebre Maître à danser de Paris, lequel, connoissant bien son monde, faisoit l'extravagant par ruse, & donnoit à son art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand respect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiste Comédien faire ainsi l'important & le fou, & ne réussir pas moins bien. Cette méthode est toujours sûre en France. Le vrai talent, plus simple & moins charlatan, n'y fait point fortune. La modestie y est la vertu des sots.

rois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danseur de l'Opéra.

Autant le toucher concentre ses opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est-là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur aucun? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parce qu'il est le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ses opérations sont trop promptes & trop vastes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus ; les illusions mêmes de la perspective nous sont nécessaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ses parties. Sans les fausses apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement ; sans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions estimer aucune distance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui est à cent pas de nous, nous paroissoit aussi grand & aussi distinct que celui qui est à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimensions des objets sous leur véritable mesure, nous ne verrions aucun espace, & tout nous paroîtroit sur notre œil.

Le sens de la vue n'a, pour juger la grandeur des objets & leur distance, qu'une même

mesure, savoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil; & comme cette ouverture est un effet simple d'une cause composée, le jugement qu'il excite en nous laisse chaque cause particuliere indéterminée, ou devient nécessairement fautif. Car comment distinguer à la simple vue si l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, est tel parce que ce premier objet est en effet plus petit, ou parce qu'il est plus éloigné ?

Il faut donc suivre ici une méthode contraire à la précédente; au lieu de simplifier la sensation, il faut la doubler, la vérifier toujours par une autre; assujettir l'organe visuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainsi dire, l'impétuosité du premier sens par la marche pesante & réglée du second. Faute de nous asservir à cette pratique, nos mesures par estimation sont très-inexactes. Nous n'avons nulle précision dans le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les distances; & la preuve que ce n'est pas tant la faute du sens que de son usage, c'est que les Ingénieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Maçons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous, & apprécient les mesures de l'étendue avec plus de justesse; parce que leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accom-

gnent, & qui déterminent plus exactement à leurs yeux, le rapport des deux causes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connoître, à estimer les distances. Voilà un cerisier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises? l'échelle de la grange est-elle bonne pour cela? Voilà un ruisseau fort large, comment le traverserons-nous? une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les fossés du Château; combien de brasses doit avoir notre ligne? Je voudrois faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toises nous suffira-t-elle? On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés; croyez-vous qu'elle nous convienne? sera-t-elle plus grande que celle-ci? Nous avons grand faim, voilà deux villages, auquel des deux serons-nous plus tôt pour dîner? &c.

Il s'agissoit d'exercer à la course un enfant indolent & paresseux, qui ne se portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le destinât à l'état militaire: il s'étoit persuadé, je ne sais comment, qu'un homme de son rang ne devoit rien faire ni rien savoir, & que sa noblesse devoit lui tenir lieu de bras, de jambes,

ainſi que de toute eſpece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au pied-léger, l'adreſſe de Chiron même eût eu peine à ſuffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui preſcrire abſolument rien : J'avois banni de mes droits les exhortations, les promeſſes, les menaces, l'émulation, le deſir de briller : comment lui donner celui de courir ſans lui rien dire ? courir moi-même eût été un moyen peu ſûr & ſujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agiſſoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'inſtruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris ; moi, c'eſt-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une eſpece qu'il aimoit beaucoup ; nous en mangions chacun un à la promenade (z), & nous revenions fort contens. Un jour il s'apperçut que j'avois trois gâteaux ; il en auroit pu manger ſix ſans s'incommoder : il dépêche promptement le ſien pour me demander le troiſieme.

(z) Promenade champêtre, comme on verra dans l'inſtant. Les promenades publiques des villes ſont pernicieuſes aux enfans de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt là qu'ils commencent à ſe rendre vains & à vouloir être regardés ; c'eſt au Luxembourg, aux Tuilleries, ſur-tout au Palais-Royal, que la belle Jeuneſſe de Paris va prendre cet air impertinent & fat qui la rend ſi ridicule, & la fait huer & déteſter dans toute l'Europe.



Chiron. Liv. II.



Non, lui dis-je, je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions, mais j'aime mieux le voir disputer à la course par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai, je leur montrai le gâteau & leur proposai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui servit de but. La carriere fut marquée, nous allâmes nous asseoir; au signal donné les petits garçons partirent: le victorieux se saisit du gâteau, & le mangea sans miséricorde aux yeux des spectateurs & du vaincu.

Cet amusement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produisit rien. Je ne me rebutai ni ne me pressai; l'institution des enfans est un métier où il faut savoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades; souvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le disputoient n'étoient pas ambitieux; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout se faisoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y souffrois plusieurs concurrens. A peine étoient-ils dans la lice que tous les passans s'arrêtoient pour les voir; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient; je voyois quelquefois mon petit bon-homme tressaillir, se lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'at-

teindre ou de passer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrens usoient quelquefois de supercherie ; ils se retenoient mutuellement ou se faisoient tomber, ou poussoient des cailloux au passage l'un de l'autre. Cela me fournit un sujet de les séparer & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but ; on verra bientôt la raison de cette prévoyance ; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux qui lui faisoient grande envie, Monsieur le Chevalier s'avisa de soupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque chose, & voyant qu'il avoit aussi deux jambes il commença de s'essayer en secret. Je me gardai d'en rien voir ; mais je compris que mon stratageme avoit réussi. Quand il se crut assez fort, (& je lus avant lui dans sa pensée) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refuse ; il s'obstine, & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé bien, mettez-le sur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon ! lui dis-je en riant, est-ce qu'un Chevalier fait courir ? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le satisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très-courte, & pris soin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment ce pre-

mier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fût la carriere.

Cet avantage obtenu en produisit un autre auquel je n'avois pas songé. Quand il remportoit rarement le prix, il le mangeoit presque toujours seul, ainsi que faisoient ses concurrens; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit souvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une observation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe de la générosité.

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à la fois, je fis, sans qu'il s'en apperçût, les distances inégales, de sorte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même but, avoit un désavantage visible: mais quoique je laissasse le choix à mon Disciple, il ne savoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarrasser de la distance, il préféroit toujours le beau chemin; de sorte que, prévoyant aisément son choix, j'étois à-peu-près le maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adresse avoit aussi son usage à plus d'une fin. Cependant, comme mon dessein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible; mais quoiqu'indolent dans le

calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie; il m'en fit des reproches. Je lui dis, dequoi vous plaignez-vous? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions? Qui vous force à courir? Vous ai-je promis de faire les lices égales? N'avez-vous pas le choix? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point: comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage si vous savez vous en prévaloir? Cela étoit clair, il le comprit, & pour choisir, il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les pas; mais la mesure des pas d'un enfant est lente & fautive; de plus, je m'avisai de multiplier les courses dans un même jour, & alors l'amusement devenant une espece de passion, l'on avoit regret de perdre à mesurer les lices le tems destiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accommode mal de ces lenteurs; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux estimer une distance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas visuel, que quand je lui mettois par la pensée un gâteau sur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil presque aussi sûr que la chaîne d'un Arpenteur.

Comme la vue eſt de tous les ſens celui dont on peut le moins ſéparer les jugemens de l'eſprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir ; il faut avoir long-tems comparé la vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux ſens à nous faire un rapport fidele des figures & des diſtances : ſans le toucher, ſans le mouvement progreſſif, les yeux du monde les plus perçans ne ſauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'univers entier ne doit être qu'un point pour une huitre ; il ne lui paroîtroit rien de plus quand même une ame humaine informeroit cette huitre. Ce n'eſt qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de meſurer les dimenſions qu'on apprend à les eſtimer : mais auſſi ſi l'on meſuroit toujours, le ſens ſe repoſant ſur l'inſtrument n'acquerroit aucune juſteſſe. Il ne faut pas non plus que l'enfant paſſe tout-d'un-coup de la meſure à l'eſtimation ; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne ſauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes préciſes, il ſubſtitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu d'appliquer toujours avec la main la meſure, il s'accoutume à l'appliquer ſeulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ſes premieres opérations par des meſures réelles afin qu'il corrigeât ſes erreurs, & que s'il reſte dans le ſens quelque fauſſe apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des meſures naturelles qui

ſont à-peu-près les mêmes en tous lieux; les pas d'un homme, l'étendue de ſes bras, ſa ſtature. Quand l'enfant eſtime la hauteur d'un étage, ſon Gouverneur peut lui ſervir de toiſe; s'il eſtime la hauteur d'un clocher, qu'il le toiſe avec les maiſons. S'il veut ſavoir les lieues de chemin, qu'il compte les heures de marche; & ſur-tout qu'on ne faſſe rien de tout cela pour lui, mais qu'il le faſſe lui-même.

On ne ſauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître auſſi leurs figures & même à les imiter; car au fond cette imitation ne tient abſolument qu'aux loix de la perſpective, & l'on ne peut eſtimer l'étendue ſur ſes apparences, qu'on n'ait quelque ſentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, eſſaient tous de deſſiner; je voudrois que le mien cultivât cet art, non préciſémement pour l'art même, mais pour ſe rendre l'œil juſte & la main flexible; & en général il importe fort peu qu'il ſache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquiere la perſpicacité du ſens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un Maître à deſſiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit deſſiner que ſur des deſſeins: je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modele que les objets. Je veux qu'il ait ſous les yeux l'original même & non pas le papier qui le

repréſente, qu'il crayonne une maiſon ſur une maiſon, un arbre ſur un arbre, un homme ſur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien obſerver les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fauſſes & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'abſence des objets, juſqu'à ce que, par des obſervations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans ſon imagination; de peur que, ſubſtituant à la vérité des choſes, des figures bizarres & fantaſtiques, il ne perde la connoiſſance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je ſais bien que de cette maniere, il barbouillera long-tems ſans rien faire de reconnoiſſable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des Deſſinateurs, peut-être jamais le diſcernement des effets pittoreſques & le bon goût du deſſein; en revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juſte, une main plus ſûre, la connoiſſance des vrais rapports de grandeur & de figure qui ſont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perſpective: voilà préciſément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'eſt pas tant qu'il ſache imiter les objets que les connoître; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthe, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reſte, dans cet exercice, ainſi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait ſeul l'amuſement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant ſans ceſſe avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi, mais je ſerai ſon émule ſans relâche & ſans riſque ; cela mettra de l'intérêt dans ſes occupations ſans cauſer de jalouſie entre nous. Je prendrai le crayon à ſon exemple, je l'emploierai d'abord auſſi mal-adroitement que lui. Je ſerois un Apelles que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs ; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long-tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette diſproportion ; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaiſſeur, que cette épaiſſeur n'eſt pas par-tout la même, que le bras a ſa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de ſi peu, qu'il lui ſera toujours aiſé de m'atteindre, & ſouvent de me ſurpaſſer. Nous aurons des couleurs, des pinceaux ; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence auſſi bien que leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons ; mais dans tous nos barbouillages nous ne ceſſerons d'épier la nature ; nous ne ferons

jamais rien que ſous les yeux du Maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre, en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos deſſeins ; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant reſter dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les ſiens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque deſſein répété vingt, trente fois, & montrant à chaque exemplaire le progrès de l'Auteur, depuis le moment où la maiſon n'eſt qu'un quarré preſqu'informe, juſqu'à celui où ſa façade, ſon profil, ſes proportions, ſes ombres, ſont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir ſans ceſſe des tableaux intéreſſans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus groſſiers de ces deſſeins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehauſſent ; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le deſſein eſt véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très-ſimple ; il n'a plus beſoin d'autre ornement que lui-même, & ce ſeroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainſi, chacun de nous aſpire à l'honneur du cadre uni ; & quand l'un veut dédaigner un deſſein de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés paſſeront entre nous en proverbes, & nous ad-

mirerons combien d'hommes se rendent justice, en se faisant encadrer ainsi.

J'ai dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans ; mais c'est notre faute. Nous ne sentons pas que leur méthode n'est point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raisonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie est bien autant une affaire d'imagination que de raisonnement. Quand la proposition est énoncée, il faut en imaginer la démonstration, c'est-à-dire, trouver de quelle proposition déja sûe celle-là doit être une conséquence, & de toutes les conséquences qu'on peut tirer de cette même proposition, choisir précisément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raisonneur le plus exact, s'il n'est inventif, doit rester court. Aussi qu'arrive-t-il de-là ? Qu'au lieu de nous faire trouver les démonstrations, on nous les dicte ; qu'au lieu de nous apprendre à raisonner, le Maître raisonne pour nous, & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, posez-les l'une sur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'observation en observation, sans qu'il soit question ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonstrative que

la ſimple ſuperpoſition. Pour moi je ne prétends point apprendre la Géométrie à Emile, c'eſt lui qui me l'apprendra; je chercherai les rapports & il les trouvera; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me ſervir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant ſur un pivot. Après cela quand je voudrai comparer les rayons entr'eux. Emile ſe mocquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des diſtances inégales.

Si je veux meſurer un angle de ſoixante degrés, *je décris du ſommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier*; car avec les enfans *il ne faut jamais rien ſous-entendre.* Je trouve que la portion du cercle, compriſe entre les deux côtés de l'angle, eſt la ſixieme partie du cercle. Après cela je décris du même ſommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce ſecond arc eſt encore la ſixieme partie de ſon cercle, je décris un troiſieme cercle concentrique ſur lequel je fais la même épreuve, & je la continue ſur de nouveaux cercles, juſqu'à ce qu'Emile, choqué de ma ſtupidité, m'avertiſſe que chaque arc grand ou petit compris par le même angle ſera toujours la ſixieme partie de ſon cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'uſage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de ſuite ſont

égaux à deux droits, on décrit un cercle; moi, tout au contraire, je fais en sorte qu'Emile remarque cela, premiérement dans le cercle, & puis je lui dis; si l'on ôtoit le cercle, & qu'on laissât les lignes droites les angles auroient-ils changé de grandeur? &c.

On néglige la justesse des figures, on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous, au contraire, il ne sera jamais question de démonstration. Notre plus importante affaire sera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales; de faire un quarré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ses propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diametre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux moitiés du quarré: nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite; nous disputerons si cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallélogrammes, dans les trapezes, &c. On essaiera quelquefois de prévoir le succès de l'expérience avant de la faire, on tâchera de trouver des raisons, &c.

La Géométrie n'est pour mon Eleve que l'art de se bien servir de la regle & du compas; il ne doit point la confondre avec le dessein, où

il

il n'emploiera ni l'un ni l'autre de ces instrumens. La regle & le compas seront renfermés sous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'usage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller ; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures à la promenade & causer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu à Turin un jeune homme, à qui, dans son enfance, on avoit appris les rapports des contours & des surfaces en lui donnant chaque jour à choisir dans toutes les figures géométriques des gaufres isopérimetres. Le petit gourmand avoit épuisé l'art d'Archimede pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la justesse ; quand il fouette un sabot, il accroît sa force en s'en servant, mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes : la paume, le mail, le billard, l'arc, le ballon, les instrumens de musique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-dessus de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas assez formés pour les autres. Je trouve ces raisons mauvaises : un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laisse pas de porter un habit fait comme le sien. Je n'entends pas qu'il joue avec

nos masses sur un billard haut de trois pieds ; je n'entends pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de Paumier, mais qu'il joue dans une salle dont on aura garanti les fenêtres ; qu'il ne se serve que de balles molles, que ses premieres raquettes soient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de son progrès. Vous préférez le volant, parce qu'il fatigue moins & qu'il est sans danger. Vous avez tort par ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes ; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtrissures ; & ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine ; & de quelle défense ferons-nous capables, si nous ne sommes jamais attaqués ? On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être maladroit sans risque ; un volant qui tombe ne fait de mal à personne ; mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup d'œil si juste que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & sûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne servent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, sont trop mol-

les ; elles ont moins de reſſort, mais elles en ſont plus flexibles ; ſon bras eſt foible, mais enfin c'eſt un bras ; on en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine ſemblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adreſſe ; c'eſt pour cela que je veux qu'on leur en donne : un homme auſſi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage ; nous ne pouvons connoître l'uſage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience eſt la véritable étude à laquelle on ne peut trop tôt nous appliquer.

Tout ce qui ſe fait eſt faiſable. Or rien n'eſt plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans preſque toutes les foires on en voit faire des équilibres, marcher ſur les mains, ſauter, danſer ſur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne ? Qui eſt-ce qui n'a pas oui parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célebre Nicolini ? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins gracieuſes, une oreille moins juſte, une danſe moins légere que dans les Danſeurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées

& peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que plusieurs enfans ne sachent écrire ou dessiner à l'âge où d'autres ne savent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris se souvient encore de la petite Angloise qui faisoit à dix ans des prodiges sur le claveſſin. J'ai vu chez un Magistrat, son fils, petit bon-homme de huit ans, qu'on mettoit sur la table au dessert comme une statue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon presqu'aussi grand que lui, & surprendre par son exécution les Artistes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent ce me semble, que l'inapitude qu'on suppose aux enfans pour nos exercices est imaginaire, & que, si on ne les voit point réussir dans quelques-uns, c'est qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici par rapport au corps dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'esprit. La différence est très-grande ; car l'un de ces progrès n'est qu'apparent, mais l'autre est réel. J'ai prouvé que l'esprit qu'ils paroissent avoir ils ne l'ont pas, au lieu que tout ce qu'ils paroissent faire ils le font. D'ailleurs on doit toujours songer que tout ceci n'est ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amusemens pour les leur rendre plus agréables, sans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail : car en fait de quoi s'a-

muſeront-ils, dont je ne puiſſe faire un objet d'inſtruction pour eux ? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amuſent ſans inconvénient & que le tems ſe paſſe, leur progrès en toute choſe n'importe pas quant à prèſent ; au lieu que lorſqu'il faut néceſſairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il eſt toujours impoſſible qu'on en vienne à bout ſans contrainte, ſans fâcherie & ſans ennui.

Ce que j'ai dit ſur les deux ſens dont l'uſage eſt le plus continu & le plus important, peut ſervir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue & le toucher s'appliquent également ſur les corps en repos & ſur les corps qui ſe meuvent ; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puiſſe émouvoir le ſens de l'ouie, il n'y a qu'un corps en mouvement qui faſſe du bruit ou du ſon, & ſi tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui ſe meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la ſenſation qui nous frappe, ſi le corps qui la cauſe eſt grand ou petit, éloigné ou proche, ſi ſon ébranlement eſt violent ou foible. L'air ébranlé eſt ſujet à des répercuſſions qui le réfléchiſſent, qui produiſant des échos répetent la ſenſation, & font entendre le corps bruyant ou ſonore en un autre lieu que celui où il eſt. Si dans une

plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en reſtant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il eſt bon de la comparer de même à l'ouie, & de ſavoir laquelle des deux impreſſions partant à la fois du même corps arrivera le plus tôt à ſon organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore ſe mettre à l'abri du coup; mais ſi-tôt qu'on entend le bruit, il n'eſt plus tems, le boulet eſt là. On peut juger de la diſtance où ſe fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui ſe paſſe de l'éclair au coup. Faites en ſorte que l'enfant connoiſſe toutes ces expériences; qu'il faſſe celles qui ſont à ſa portée, & qu'il trouve les autres par induction; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui diſiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, ſavoir celui de la voix; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les ſons. C'eſt un moyen de plus pour cultiver le premier ſens, en exerçant l'organe actif & l'organe paſſif l'un par lautre.

L'homme a trois ſortes de voix, ſavoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuſe, & la voix pathétique ou accentuée, qui ſert de langage aux paſſions, & qui anime

le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix ainsi que l'homme, sans les savoir allier de même : il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens, mais il ne sait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une Musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent ; ils crient, mais ils n'accentuent pas ; & comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus simple encore, parce que ses passions n'étant pas éveillées ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il ne peut entendre, & de l'expression à des sentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & sans affectation, à connoître & à suivre l'accent grammatical & la prosodie, à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut ; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colleges : en toute chose rien de superflu.

De même dans le chant rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure & à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative & théatrale n'est pas de son âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles ; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chansons exprès, intéressantes pour son âge, & aussi simples que ses idées.

On pense bien qu'étant si peu pressé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le ferai pas, non plus, de lui apprendre à lire la musique. Ecartons de son cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer son esprit sur des signes de convention. Ceci, je l'avoue, semble avoir sa difficulté ; car si la connoissance des notes ne paroît pas d'abord plus nécessaire pour savoir chanter que celles des lettres pour savoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons guere que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premiérement, au lieu de les lire on les peut ouir, & un chant se rend à l'oreille encore plus fidellement qu'à l'œil. De plus, pour bien savoir la musique il ne suffit pas de la rendre, il la faut composer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, sans quoi l'on ne la sait jamais bien. Exercez votre petit Musicien d'abord à faire des phrases bien régulieres, bien cadencées ; ensui-

te à les lier entre elles par une modulation très-ſimple ; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui ſe fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expreſſion. Une mélodie toujours chantante & ſimple, toujours dérivante des cordes eſſentielles du ton, & toujours indiquant tellement la baſſe qu'il la ſente & l'accompagne ſans peine ; car pour ſe former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au claveſſin.

Pour mieux marquer les ſons on les articule en les prononçant ; de-là l'uſage de ſolfier avec certaines ſyllabes. Pour diſtinguer les degrés, il faut donner des noms & à ces degrés & à leurs différens termes fixes ; de-là les noms des intervalles, & auſſi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A déſignent des ſons fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* ſont autre choſe. *Ut* eſt conſtamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiante d'un mode mineur. *La* eſt conſtamment la tonique d'un mode mineur, ou la ſixieme note d'un mode majeur. Ainſi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre ſyſtême muſical, & les ſyllabes marquent les termes homologues des rapports ſemblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les ſyllabes les degrés du mode. Les Muſiciens

François ont étrangement brouillé ces distinctions ; ils ont confondu le sens des syllabes avec le sens des lettres, & doublant inutilement les signes des touches, ils n'en ont point laissé pour exprimer les cordes des tons ; en sorte que pour eux *ut* & C sont toujours la même chose, ce qui n'est pas, & ne doit pas être, car alors dequoi serviroit C? Aussi leur maniere de solfier est-elle d'une difficulté excessive sans être d'aucune utilité, sans porter aucune idée nette à l'esprit, puisque par cette méthode ces deux syllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également signifier une tierce majeure, mineure, superflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres sur la musique, est-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus simple & plus claire ; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports soient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes syllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un instrument, qu'il sache établir son mode sur chacun des douze tons qui peuvent lui servir de base, & que, soit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale soit toujours *ut* ou *la* selon le mode. De cette maniere il vous concevra toujours, les rapports essentiels du mode pour chanter & jouer juste seront toujours présens à son esprit, son exécution sera plus nette & son progrès plus

rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les François appellent ſolfier au naturel ; c'eſt éloigner les idées de la choſe pour en ſubſtituer d'étrangeres qui ne ſont qu'égarer. Rien n'eſt plus naturel que de ſolfier par tranſpoſition, lorſque le mode eſt tranſpoſé. Mais c'en eſt trop ſur la muſique ; enſeignez-la comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne ſoit jamais qu'un amuſement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leur couleur, de leur ſolidité, de leur grandeur, de leur diſtance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous ſommes inſtruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la maniere dont il faut nous y prendre pour vaincre leur réſiſtance, ou pour leur en oppoſer une qui nous préſerve d'en être offenſés ; mais ce n'eſt pas aſſez ; notre propre corps s'épuiſe ſans ceſſe, il a beſoin d'être ſans ceſſe renouvellé. Quoique nous ayions la faculté d'en changer d'autres en notre propre ſubſtance, le choix n'eſt pas indifférent : tout n'eſt pas aliment pour l'homme ; & des ſubſtances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, ſelon la conſtitution de ſon eſpece, ſelon le climat qu'il habite, ſelon ſon tempérament particulier, & ſelon la maniere de vivre que lui preſcrit ſon état.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés, s'il falloit attendre, pour choisir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir : mais la suprême bonté qui a fait, du plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conservation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appétit ; & à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes ; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels ; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde nature que nous substituons tellement à la premiere, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci.

Il suit de-là, que les goûts les plus naturels doivent être aussi les plus simples ; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément ; au lieu qu'en s'aiguisant, en s'irritant par nos fantaisies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays se

ſera ſans peine aux uſages de quelque pays que ce ſoit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroît vrai dans tous les ſens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment eſt le lait, nous ne nous accoutumons que par degrés aux ſaveurs fortes, d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, ſans aſſaiſonnement & ſans ſel, firent les feſtins des premiers hommes (*aa*). La premiere fois qu'un Sauvage boit du vin, il fait la grimace & le rejette, & même parmi nous, quiconque a vécu juſqu'à vingt ans ſans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer; nous ſerions tous abſtêmes ſi l'on ne nous eût donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts ſont ſimples, plus ils ſont univerſels; les répugnances les plus communes tombent ſur des mets compoſés. Vit-on jamais perſonne avoir en dégoût l'eau ni le pain? voilà la trace de la nature. voilà donc auſſi notre regle. Conſervons à l'enfant ſon goût primitif le plus qu'il eſt poſſible; que ſa nourriture ſoit commune & ſimple, que ſon palais ne ſe familiariſe qu'à des ſaveurs peu relevées, & ne ſe forme point un goût excluſif.

Je n'examine pas ici ſi cette maniere de vivre

(*aa*) Voyez l'Arcadie de Pauſanias; voyez auſſi le morceau de Plutarque tranſcrit ci-après. page 275.

eſt plus ſaine ou non, ce n'eſt pas ainſi que je l'enviſage. Il me ſuffit de ſavoir pour la préférer, que c'eſt la plus conforme à la nature, & celle qui peut le plus aiſément ſe plier à toute autre. Ceux qui diſent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils uſeront étant grands, ne raiſonnent pas bien, ce me ſemble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur maniere de vivre eſt ſi différente? Un homme épuiſé de travail, de ſoucis, de peines, a beſoin d'alimens ſucculens qui lui portent de nouveaux eſprits au cerveau; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a beſoin d'une nourriture abondante qui lui faſſe beaucoup de chile. D'ailleurs *l'homme-fait* a déja ſon état, ſon emploi, ſon domicile; mais qui eſt-ce qui peut être ſûr de ce que la fortune réſerve à l'enfant? En toute choſe ne lui donnons point une forme ſi déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au beſoin. Ne faiſons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne par-tout à ſa ſuite un cuiſinier François, ni qu'il diſe un jour qu'on ne ſait manger qu'en France. Voilà, par parentheſe, un plaiſant éloge! Pour moi, je dirois au contraire, qu'il n'y a que les François qui ne ſavent pas manger, puiſqu'il faut un art ſi particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos ſenſations diverſes, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus.

Auſſi ſommes-nous plus intéreſſés à bien juger des ſubſtances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne ſont que l'environner. Mille choſes ſont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue; mais il n'y a preſque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce ſens eſt toute phyſique & matérielle, il eſt le ſeul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les ſenſations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent ſouvent du moral à l'impreſſion de tous les autres. Auſſi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caracteres paſſionnés & vraiment ſenſibles, faciles à émouvoir par les autres ſens, ſont-ils aſſez tiedes ſur celui-ci. De cela même qui ſemble mettre le goût au-deſſous d'eux, & rendre plus mépriſable le penchant qui nous livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans eſt de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandiſe eſt ſur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la premiere eſt un appétit de la nature, tenant immédiatement au ſens, & que la ſeconde eſt un ouvrage de l'opinion, ſujet au caprice des hommes & à toutes ſortes d'abus. La gourmandiſe eſt la paſſion de l'enfance; cette paſſion ne tient devant aucune autre; à la moindre concurrence elle diſparoît. Eh croyez-moi; l'enfant ne ceſſera que trop tôt de ſonger à ce qu'il mange, & quand ſon cœur ſera trop occu-

pé, ſon palais ne l'occupera guere. Quand il ſera grand, mille ſentimens impétueux donneront le change à la gourmandiſe, & ne feront qu'irriter la vanité ; car cette derniere paſſion ſeule fait ſon profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui ſongeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, ſans vigueur & ſans conſiſtance, *fruges conſumere nati.* La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand eſt toute dans ſon palais, il n'eſt fait que pour manger; dans ſa ſtupide incapacité il n'eſt qu'à table à ſa place, il ne ſait juger que des plats : laiſſons-lui ſans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandiſe ne s'enracine dans un enfant capable de quelque choſe, eſt une précaution de petit eſprit. Dans l'enfance on ne ſonge qu'à ce qu'on mange ; dans l'adoleſcence on n'y ſonge plus, tout nous eſt bon, & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un uſage indiſcret d'un reſſort ſi bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois

pas

pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amuſemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & ſenſible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier ſur le haut d'un arbre, l'abatte à coups de fronde, n'eſt-il pas bien juſte qu'il en profite, & qu'un bon déjeûné répare la force qu'il uſe à le gagner (*bb*)? Qu'un jeune Spartiate à travers les riſques de cent coups de fouet ſe gliſſe habilement dans une cuiſine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans ſa robe il en ſoit égratigné, mordu, mis en ſang, & que pour n'avoir pas la honte d'être ſurpris, l'enfant ſe laiſſe déchirer les entrailles ſans ſourciller, ſans pouſſer un ſeul cri, n'eſt-il pas juſte qu'il profite enfin de ſa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé? Jamais un bon repas ne doit être une récompenſe, mais pourquoi ne ſeroit-il pas l'effet des ſoins qu'on a pris pour ſe le procurer? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis ſur la pierre comme le prix d'avoir bien couru; il ſait ſeulement que le ſeul moyen d'avoir ce gâteau eſt d'y arriver plus tôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure ſur la ſimplicité des mets; car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit

(*bb*) Il y a bien des ſiecles que les Majorquains ont perdu cet uſage; il eſt du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

pas d'exciter leur ſenſualité, mais ſeulement de la ſatisfaire; & cela s'obtiendra par les choſes du monde les plus communes, ſi l'on ne travaille pas à leur rafiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le beſoin de croître, eſt un aſſaiſonnement ſûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque piece de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, ſur-tout l'art de diſpenſer ſobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, ſans leur donner du goût pour les ſaveurs vives, ni riſquer de leur blaſer le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'eſt pas naturel à l'homme, eſt l'indifférence que les enfans ont pour ce mets-là, & la préférence qu'ils donnent tous à des *nourritures végétales*, telles que le laitage, la pâtiſſerie, les fruits, &c. Il importe ſur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnaſſiers: ſi ce n'eſt pour leur ſanté, c'eſt pour leur caractere; car de quelque maniere qu'on explique l'expérience, il eſt certain que les grands mangeurs de viande ſont en général cruels & féroces plus que les autres hommes; cette obſervation eſt de tous les lieux & de tous les tems: la barbarie Angloiſe eſt connue (*cc*); les

(cc) Je ſais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natured people*; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, perſonne ne le répete après eux.

Gaures, au contraire, ſont les plus doux des hommes (*dd*). Tous les Sauvages ſont cruels, & leurs mœurs ne les portent point à l'être, cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chaſſe, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne ſont pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens; les grands ſcélérats s'endurciſſent au meurtre en buvant du ſang. Homere fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages un peuple ſi aimable, qu'auſſi-tôt qu'on avoit eſſayé de leur commerce, on oublioit juſqu'à ſon pays pour vivre avec eux.

„ Tu me demandes, " diſoit Plutarque, „ pourquoi Pithagore s'abſtenoit de manger de „ la chair des bêtes; mais moi je te demande, „ au contraire, quel courage d'homme eut le „ premier qui approcha de ſa bouche une chair „ meurtrie, qui briſa de ſa dent les os d'une „ bête expirante, qui fit ſervir devant lui des „ corps morts, des cadavres, & engloutit dans „ ſon eſtomac des membres, qui le moment „ d'auparavant bêloient, mugiſſoient, marchoient & voyoient? Comment ſa main put-„ elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être

(*dd*) Les Banians, qui s'abſtiennent de toute chair plus ſévérement que les Gaures, ſont preſqu'auſſi doux qu'eux; mais comme leur morale eſt moins pure & leur culte moins raiſonnable, ils ne ſont pas ſi honnêtes gens.

„ ſenſible ? Comment ſes yeux purent-ils ſup-
„ porter un meurtre ? Comment put-il voir ſai-
„ gner, écorcher, démembrer un pauvre animal
„ ſans défenſe ? Comment put-il ſupporter l'aſpect
„ des chairs pantelantes ? Comment leur odeur ne
„ lui fit elle pas ſoulever le cœur ? Comment ne
„ fut-il pas dégoûté, repouſſé, ſaiſi d'horreur,
„ quand il vint à manier l'ordure de ces bleſſures,
„ à nétoyer le ſang noir & figé qui les couvroit ?

„ Les peaux rampoient ſur la terre écorchées ;
„ Les chairs au feu mugiſſoient embrochées ;
„ L'homme ne put les manger ſans frémir,
„ Et dans ſon ſein les entendit gémir.

„ Voilà ce qu'il dut *imaginer & ſentir la pre-*
„ miere fois qu'il ſurmonta *la nature pour faire*
„ cet horrible repas, la premiere fois qu'il eut
„ faim d'une bête en vie, qu'il voulut ſe nour-
„ rir d'un animal qui paiſſoit encore, & qu'il
„ dit comment il falloit égorger, dépecer, cuire
„ la brebis qui lui léchoit les mains. C'eſt de
„ ceux qui commencerent ces cruels feſtins,
„ & non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu
„ de s'étonner : encore ces premiers-là pour-
„ roient-ils juſtifier leur barbarie par des ex-
„ cuſes qui manquent à la nôtre, & dont le dé-
„ faut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.
„ Mortels bien-aimés des Dieux, nous di-
„ roient ces premiers hommes, comparez les
„ tems ; voyez combien vous êtes heureux &

„ combien nous étions miſérables ! La terre
„ nouvellement formée & l'air chargé de va-
„ peurs étoient encore indociles à l'ordre des
„ ſaiſons ; le cours incertain des rivieres dé-
„ gradoit leurs rives de toutes parts : des étangs,
„ des lacs, de profonds marécages inondoient
„ les trois quarts de la ſurface du monde, l'au-
„ tre quart étoit couvert de bois & de forêts
„ ſtériles. La terre ne produiſoit nuls bons
„ fruits ; nous n'avions nuls inſtrumens de la-
„ bourage, nous ignorions l'art de nous en ſer-
„ vir, & le tems de la moiſſon ne venoit ja-
„ mais pour qui n'avoit rien ſemé. Ainſi la faim
„ ne nous quittoit point. L'hiver, la mouſſe &
„ l'écorce des arbres étoient nos mets ordinaires.
„ Quelques racines vertes de chien-dent & de
„ bruyere étoient pour nous un régal ; & quand
„ les hommes avoient pu trouver des faines,
„ des noix & du gland, ils en danſoient de joie
„ autour d'un chêne ou d'un hêtre au ſon de
„ quelque chanſon ruſtique, appellant la terre
„ leur nourrice & leur mere ; c'étoit-là leur uni-
„ que fête, c'étoient leurs uniques jeux : tout
„ le reſte de la vie humaine n'étoit que dou-
„ leur, peine & miſere.

„ Enfin, quand la terre dépouillée & nue ne
„ nous offroit plus rien, forcés d'outrager la
„ nature pour nous conſerver, nous mangeâmes
„ les compagnons de notre miſere plutôt que de

„ périr avec eux. Mais vous, hommes cruels,
„ qui vous force à verſer du ſang ? Voyez quel-
„ le affluence de biens vous environne ! Com-
„ bien de fruits vous produit la terre ! Que de
„ richeſſes vous donnent les champs & les vi-
„ gnes ! Que d'animaux vous offrent leur lait
„ pour vous nourrir, & leur toiſon pour vous
„ habiller ! Que leur demandez-vous de plus,
„ & quelle rage vous porte à commettre tant de
„ meurtres, raſſaſiés de biens & regorgeant de
„ vivres ? Pourquoi mentez-vous contre notre
„ mere en l'accuſant de ne pouvoir vous nourrir ?
„ Pourquoi péchez-vous contre Cérès, inventri-
„ ce des ſaintes loix, & contre le gracieux Bac-
„ chus, conſolateur des hommes, *comme ſi leurs*
„ dons prodigués ne ſuffiſoient pas à la conſer-
„ vation du genre humain ? Comment avez-vous
„ le cœur de mêler avec leurs doux fruits des
„ oſſemens ſur vos tables, & de manger avec le
„ lait le ſang des bêtes qui vous le donnent ?
„ Les pantheres & les lions, que vous appellez
„ bêtes féroces, ſuivent leur inſtinct par force
„ & tuent les autres animaux pour vivre. Mais
„ vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous
„ combattez l'inſtinct ſans néceſſité pour vous
„ livrer à vos cruelles délices ; les animaux que
„ vous mangez ne ſont pas ceux qui mangent
„ les autres ; vous ne les mangez pas ces ani-
„ maux carnaſſiers, vous les imitez. Vous n'a-

„ vez faim que des bêtes innocentes & douces,
„ qui ne font mal à perſonne, qui s'attachent à
„ vous, qui vous ſervent, & que vous dévorez
„ pour prix de leurs ſervices.

„ O meurtrier contre nature, ſi tu t'obſtines
„ à ſoutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes
„ ſemblables, des êtres de chair & d'os, ſenſi-
„ bles & vivans comme toi, étouffe donc l'hor-
„ reur qu'elle t'inſpire pour ces affreux repas;
„ tue les animaux toi-même, je dis de tes pro-
„ pres mains, ſans ferremens, ſans coutelas;
„ déchire-les avec tes ongles, comme font les
„ lions & les ours: mords ce bœuf & le mets
„ en pieces, enfonce tes griffes dans ſa peau;
„ mange cet agneau tout vif, dévore ſes chairs
„ toutes chaudes, bois ſon ame avec ſon ſang.
„ Tu frémis, tu n'oſes ſentir palpiter ſous ta
„ dent une chair vivante? Homme pitoyable!
„ tu commences par tuer l'animal, & puis tu le
„ manges, comme pour le faire mourir deux
„ fois. Ce n'eſt pas aſſez, la chair morte te ré-
„ pugne encore, tes entrailles ne peuvent la
„ ſupporter, il la faut transformer par le feu,
„ la bouillir, la rôtir, l'aſſaiſonner de drogues
„ qui la déguiſent; il te faut des Charcutiers,
„ des Cuiſiniers, des Rôtiſſeurs, des gens pour
„ t'ôter l'horreur du meurtre & t'habiller des
„ corps morts, afin que le ſens du goût trom-
„ pé par ces déguiſemens ne rejette point ce

„ qui lui eſt étrange, & ſavoure avec plaiſir des
„ cadavres dont l'œil même eût peine à ſouffrir
„ l'aſpect. „

Quoique ce morceau ſoit étranger à mon ſujet, je n'ai pu réſiſter à la tentation de le tranſcrire, & je crois que peu de Lecteurs m'en ſauront mauvais gré.

Au reſte, quelque ſorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & ſimples, laiſſez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur plaît, & ſoyez ſûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'indigeſtions: mais ſi vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils ſe dédommageront de toute leur force, ils mangeront juſqu'à regorger, juſqu'à crever. Notre appétit n'eſt démeſuré que parce que nous voulons lui donner d'autres regles que celles de la nature. Toujours réglant, preſcrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faiſons rien que la balance à la main; mais cette balance eſt à la meſure de nos fantaiſies, & non pas à celle de notre eſtomac. J'en reviens toujours à mes exemples. Chez les Payſans, la huche & le fruitier ſont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y ſavent ce que c'eſt qu'indigeſtions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât

trop, ce que je ne crois pas poſſible par ma méthode, avec des amuſemens de ſon goût, il eſt ſi aiſé de le diſtraire, qu'on parviendroit à l'épuiſer d'inanition ſans qu'il y ſongeât. Comment des moyens ſi ſûrs & ſi faciles échappent-ils à tous les Inſtituteurs? Hérodote raconte que les Lydiens, preſſés d'une extrême diſette, s'aviſerent d'inventer les jeux & d'autres divertiſſemens avec leſquels ils donnoient le change à leur faim, & paſſoient des jours entiers ſans ſonger à manger (*ee*). Vos ſavans Inſtituteurs ont peut-être lu cent fois ce paſſage, ſans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte pas volontiers ſon dîné pour aller étudier ſa leçon. Maître, vous avez raiſon : je ne penſois pas à cet amuſement-là.

Le ſens de l'odorat eſt au goût ce que celui de la vue eſt au toucher : il le prévient, il l'avertit de la maniere dont telle ou telle ſubſtance doit l'affecter, & diſpoſe à la rechercher ou à la fuir, ſelon l'impreſſion qu'on en reçoit d'a-

(*ee*) Les anciens Hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux : mais nous ne ſavons tirer aucun vrai parti de l'Hiſtoire ; la critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une inſtruction utile. Les hommes ſenſés doivent regarder l'Hiſtoire comme un tiſſu de fables dont la morale eſt très-appropriée au cœur humain.

vance. J'ai oui dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaiſes odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes ſont des ſenſations foibles ; elles ébranlent plus l'imagination que le ſens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela ſuppoſé, les goûts des uns devenus, par leurs manieres de vivre, ſi différens des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugemens bien oppoſés des ſaveurs, & par conſéquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaiſir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chaſſeurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos ſenſations oiſeuſes, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être inſenſibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à ſe promener, & qui ne travaillent pas aſſez pour ſe faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne ſauroient prendre un grand plaiſir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat eſt le ſens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'eſt pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuiſe à la longue. Il a dans l'amour des effets aſſez con-

nus : le doux parfum d'un cabinet de toilette, n'eſt pas un piege auſſi foible qu'on penſe ; & je ne ſais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa Maîtreſſe a ſur le ſein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination que peu de paſſions ont encore animée n'eſt guere ſuſceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore aſſez d'expérience pour prévoir avec un ſens ce que nous en promet un autre. Auſſi cette conſéquence eſt-elle parfaitement confirmée par l'obſervation ; & il eſt certain que ce ſens eſt encore obtus & preſque hébêté chez la plupart des enfans. Non que la ſenſation ne ſoit en eux auſſi fine & peut-être plus que dans les hommes ; mais parce que, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aiſément d'un ſentiment de plaiſir ou de peine, & qu'ils n'en ſont ni flattés ni bleſſés comme nous. Je crois que ſans ſortir du même ſyſtème, & ſans recourir à l'anatomie comparée des deux ſexes, on trouveroit aiſément la raiſon pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada ſe rendent dès leur jeuneſſe l'odorat ſi ſubtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en ſervir à la chaſſe, & ſe ſervent de chiens à eux mêmes. Je conçois en effet que ſi l'on éle-

voit les enfans à éventer leur dîné, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point; mais je ne vois pas au fond qu'on puiſſe en eux tirer de ce ſens un uſage fort utile, ſi ce n'eſt pour leur faire connoître ſes rapports avec celui du goût. La nature a pris ſoin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier ſens preſque inſéparable de celle de l'autre en rendant leurs organes voiſins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en ſorte que nous ne goûtons rien ſans le flairer. Je voudrois ſeulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la diſcorde des deux ſens eſt trop grande alors pour pouvoir l'abuſer; le ſens le plus actif abſorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût; ce dégoût s'étend à toutes les ſenſations qui le frappent en même tems; à la préſence de la plus foible ſon imagination lui rappelle auſſi l'autre; un parfum très-ſuave n'eſt plus pour lui qu'une odeur dégoûtante, & c'eſt ainſi que nos indiſcrettes précautions augmentent la ſomme des ſenſations déplaiſantes aux dépens des agréables.

Il me reſte à parler dans les livres ſuivans

de la culture d'une eſpece de ſixieme ſens appellé ſens-commun, moins parce qu'il eſt commun à tous les hommes, que parce qu'il réſulte de l'uſage bien réglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes leurs apparences. Ce ſixieme ſens n'a point par conſéquent d'organe particulier; il ne réſide que dans le cerveau, & ſes ſenſations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'eſt par le nombre de ces idées que ſe meſure l'étendue de nos connoiſſances; c'eſt leur netteté, leur clarté qui fait la juſteſſe de l'eſprit: c'eſt l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raiſon humaine. Ainſi ce que j'appellois raiſon ſenſitive ou puérile, conſiſte à former des idées ſimples par le concours de pluſieurs ſenſations, & ce que j'appelle raiſon intellectuelle ou humaine, conſiſte à former des idées complexes par le concours de pluſieurs idées ſimples.

Suppoſant donc que ma méthode ſoit celle de la nature & que je ne me ſois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre Eleve à travers les pays des ſenſations juſqu'aux confins de la raiſon puérile: le premier pas que nous allons faire au-delà doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carriere, jettons un moment les yeux ſur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque

état de la vie a sa perfection convenable, sa sorte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent ouï parler d'un homme-fait, mais considérons un enfant-fait: ce spectacle sera plus nouveau pour nous, & ne sera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimeres qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid. La terre parée des trésors de l'automne étale une richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est point touchante; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au printems la campagne presque nue n'est encore couverte de rien; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature on se sent ranimer soi-même; l'image du plaisir nous environne: ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déja sur le bord de nos paupieres: mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable; on le voit toujours d'un œil sec.

Pourquoi cette différence? c'est qu'au spec-

tacle du printems l'imagination joint celui des saisons qui le doivent suivre; à ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les mysteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui se doivent succéder, & voit moins les objets comme ils seront que comme elle les desire, parce qu'il dépend d'elle de les choisir. En automne au contraire, on n'a plus à voir que ce qui est. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire sur la neige & sur les frimats.

Telle est la source du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand est-ce que nous goûtons un vrai plaisir à voir un homme? c'est quand la mémoire de ses actions nous fait rétrograder sur sa vie & le rajeunit, pour ainsi dire, à nos yeux. Si nous sommes réduits à le considérer tel qu'il est, ou à le supposer tel qu'il sera dans sa vieillesse, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaisir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers sa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable, soit pour le présent, soit pour

l'avenir: je le vois bouillant, vif, animé, ſans ſouci rongeant, ſans longue & pénible prévoyance; tout entier à ſon être actuel, & jouiſſant d'une plénitude de vie qui ſemble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le ſens, l'eſprit, les forces qui ſe développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque inſtant de nouveaux indices: je le contemple enfant, & il me plaît davantage; ſon ſang ardent ſemble réchauffer le mien; je crois vivre de ſa vie & ſa vivacité me rajeunit.

L'heure ſonne, quel changement! A l'inſtant ſon œil ſe ternit, ſa gaieté s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme ſévere & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monſieur*, & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triſte ameublement pour ſon âge! le pauvre enfant ſe laiſſe en traîner, tourne un œil de regret ſur tout ce qui l'environne, ſe taît, & part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'oſe répandre, & le cœur gros de ſoupirs qu'il n'oſe exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'eſt un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour ſans inquiétude, la nuit ſans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaiſirs, viens mon heureux, mon aimable Eleve, nous conſoler par

par ta préſence du départ de cet infortuné, viens..... il arrive, & je ſens à ſon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eſt ſon ami, ſon camarade, c'eſt le compagnon de ſes jeux qu'il aborde; il eſt bien ſûr en me voyant qu'il ne reſtera pas long-tems ſans amuſement; nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours, & nous ne ſommes avec perſonne auſſi bien qu'enſemble.

Sa figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint délicat encore ſans être fade n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déja mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſérénité native (*ff*); de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſillonné ſes joues. Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais ſûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expé-

(*ff*) *Natia.* J'emploie ce mot dans une acception italienne, faute de lui trouver un ſynonyme en françois. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

rience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent ni vain; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe point sur son estomac : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête*; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée; Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, & que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non *plus*, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que *je lui aurai* dicté; n'en attendez que la vérité naïve & simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit; il usera de la parole dans toute la simplicité de sa premiere institution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre, qui par hasard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne

donnera jamais ce regret ; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais nettes ; s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; ſon eſprit n'eſt pas dans ſa langue, mais dans ſa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne ſait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas ſi bien que les autres diſent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne ſait ce que c'eſt que routine, uſage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point ſur ce qu'il fait aujourd'hui (*gg*) : il ne ſuit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expreſſion fidelle de ſes idées, & la conduite qui naît de ſes penchans.

(*gg*) L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant : on fait plus aiſément ce qu'on a déja fait, la route étant frayée en devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très-grand ſur les Vieillards & ſur les gens indolens, très-petit ſur la Jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude utile aux hommes, eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes : & de quoi lui serviroient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore un membre actif de la société? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en savoir jusques-là; il sait pourquoi ce qui est à lui est à lui, & pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui. Passé cela, il ne sait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que vous voulez dire; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas; mais dites-lui; si vous me faisiez tel plaisir, je vous le rendrois dans l'occasion : *à l'instant il s'empressera de vous complaire; car il ne demande* pas mieux que d'étendre son domaine, & d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déja sorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien. Il sait

que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un Maître; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable, c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il n'inſiſtera point, il ſait que cela ſeroit inutile : il ne ſe dira point, on m'a refuſé : mais il ſe dira, cela ne pouvoit pas être; &, comme je l'ai déja dit, on ne ſe mutine guere contre la néceſſité bien reconnue.

Laiſſez-le ſeul en liberté, voyez-le agir ſans lui rien dire; conſiderez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas beſoin de ſe prouver qu'il eſt libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & ſeulement pour faire un acte de pouvoir ſur lui-même; ne ſait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui ? Il eſt alerte, léger, diſpos; ſes mouvemens ont toute la vivacieé de ſon âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entrepren-

dra jamais rien qui ſoit au-deſſus de ſes forces; car il les a bien éprouvées & les connoît; ſes moyens ſont toujours appropriés à ſes deſſeins, & rarement il agira ſans être aſſuré du ſuccès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaiſement interrogeant les autres ſur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & ſe fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il ſe troublera moins qu'un autre; s'il y a du riſque il s'effraiera moins auſſi. Comme ſon imagination reſte encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui eſt, n'eſtime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours ſon ſang-froid. La néceſſité s'appéſantit trop ſouvent ſur lui pour qu'il regimbe encore contre elle; il en porte le joug dès ſa naiſſance, l'y voilà bien accoutumé; il eſt toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuſe, l'un & l'autre eſt égal pour lui, ſes jeux ſont ſes occupations, il n'y ſent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de ſon eſprit & la ſphere de ſes connoiſſances. N'eſt-ce pas le ſpectacle de cet âge, un ſpectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & ſerein, la phyſionomie ouverte & riante, faire en ſe jouant les

choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſemens ?

Voulez-vous à préſent le juger par comparaiſon? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à porté de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? on diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toute choſe à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe ; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres ; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander il ſera le maître, ſans croire obéir ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En

acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées ; nous nous dirons ; au moins il a joui de ſon enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette premiere éducation, eſt qu'elle n'eſt ſenſible qu'aux hommes clair-voyans, & que dans un enfant élevé avec tant de ſoin, des yeux vulgaires ne voient qu'un poliſſon. Un Précepteur ſonge à ſon intérêt plus qu'à celui de ſon Diſciple, il s'attache à prouver qu'il ne perd pas ſon tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne ; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puiſſe montrer qnand on veut ; il n'importe que ce qu'il lui apprend ſoit utile pourvu qu'il ſe voie aiſément. Il accumule ſans choix, ſans diſcernement, cent fatras dans ſa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer ſa marchandiſe, il l'étale, on eſt content, puis il replie ſon ballot & s'en va. Mon Eleve n'eſt pas ſi riche, il n'a point de ballot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne ſe voit pas en

un moment. Où ſont les Obſervateurs qui ſachent ſaiſir au premier coup d'œil les traits qui le caractériſent? Il en eſt, mais il en eſt peu, & ſur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les queſtions trop multipliées ennuient & rebutent tout le monde, à plus forte raiſon les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention ſe laſſe, ils n'écoutent plus ce qu'un obſtiné queſtionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au haſard. Cette maniere de les examiner eſt vaine & pédanteſque; ſouvent un mot pris à la volée peint mieux leur ſens & leur eſprit que ne feroient de longs diſcours: mais il faut prendre garde que ce mot ne ſoit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement ſoi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai oui raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ſes amis revenu d'Italie après trois ans d'abſence, voulut examiner les progrès de ſon fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un ſoir ſe promener, avec ſon Gouverneur & lui, dans une plaine où des Ecoliers s'amuſoient à guider des cerfs-volans. Le pere en paſſant dit à ſon fils, *où eſt le cerf-volant dont voilà l'ombre?* ſans héſiter, ſans lever la tête, l'enfant dit, *ſur le grand chemin.* En effet, ajoutoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le ſoleil & nous. Le pere à ce mot embraſſe ſon fils, & finiſſant

là ſon examen, s'en va ſans rien dire. Le lendemain il envoya au Gouverneur l'acte d'une penſion viagere outre ſes appointemens.

Quel homme que ce pere-là, & quel fils lui étoit promis ! La queſtion eſt ptéciſément de l'âge : la réponſe eſt bien ſimple ; mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle ſuppoſe ! C'eſt ainſi que l'Eleve d'Ariſtote apprivoiſoit ce Courſier célebre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

Fin du Livre ſecond & de la premiere Partie.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR

J. J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE.





Hermés Livre III.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE III.

QUOIQUE juſqu'à l'adoleſcence tout le cours de la vie ſoit un tems de foibleſſe, il eſt un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant paſſé celui des beſoins, l'animal croiſſant, encore abſolument foible, devient fort par relation. Ses beſoins n'étant pas tous développés, ſes forces actuelles ſont plus que ſuffiſantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il ſeroit très-foible; comme enfant il eſt très fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les deſirs, c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces; celui qui peut plus qu'il ne deſire, en a de reſte : il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſieme état de l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je con-

tinue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui, l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt *néceſſaire* ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon Eleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux

élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere; on les prendroit pour des hommes, ſi le ſon de leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient guere moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répete, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facul-

tés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel: l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible: mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſesbras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des inſtructions, des études; & remarquez que ce n'eſt pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'eſt la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ſes bornes, & non-ſeulement un homme ne pent pas tout ſavoir, il ne peut pas même ſavoir en entier le peu que ſavent les autres hommes. Puiſque la contradictoire de chaque propoſition fauſſe eſt une vérité, le nombre des vérités eſt inépuiſable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner, ainſi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoiſſances qui ſont à notre porté, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on

qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulement ce qui eſt utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être compriſes un entendement déja tout formé ; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir ; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexpérimentée à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'exiſtence des choſes ; mais que ce cercle forme encore une ſphere immenſe pour la meſure de l'eſprit d'un enfant ! Ténebres de l'entendement humain, quelle main téméraire oſa toucher à votre voile ? Que d'abymes je vois creuſer par nos vaines ſciences autour de ce jeune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la Nature, tremble. Aſſure-toi bien premiérement de ſa tête & de la tienne ; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le

développement de son intelligence ; mais si-tôt qu'il peut discerner ce qui est utile & ce qui ne l'est pas, il importe d'user de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agissoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéressant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui distinguent le bien & le mal ! Jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité ; maintenant nous avons égard à ce qui est utile ; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable & bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succede l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans ; ensuite ils sont curieux, & cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distingons toujours les penchans qui viennent de la nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est fondée que sur le desir d'être estimé savant ; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le desir inné du bien-

être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui fait rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer, Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Isle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours ; il ne s'embarraſſera plus guere du ſyſtême du monde, des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre ; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Isle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'Isle du genre humain c'eſt la terre ; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'eſt le ſoleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres obſervations doivent tomber ſur l'une & ſur l'autre. Auſſi la philoſophie de preſque tous les peuples ſauvages roule-t-elle uniquement ſur d'imaginaires diviſions de la terre & ſur la divinité du ſoleil.

Quel écart ! dira-t-on, peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement :

tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & ſautant aux extrêmités de l'univers ! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible : mais comme le monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objects intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne fait que lire ; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénomenes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les queſtions à ſa portée, & laiſſez-les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'appren-

ne pas la ſcience ; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus ; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſpheres, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces repréſentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain, pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'aſtre long-tems avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : l'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les

couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le pere de la vie; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bêtiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vie du ſpectacle de la Nature ; pour le voir il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquiſe, il faut des ſentimens qu'il n'a point éprouvés, pour ſentir l'impreſſion compoſée qui réſulte à la fois de toutes ſes ſenſations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, ſi des ſables ardens n'ont brûlé ſes pieds, ſi la réverbération ſuffoquante des rochers frappés du ſoleil ne l'oppreſſa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs,

le charme de la verdure, l'humide vapeur de la roſée, le marcher mol & doux ſur la pelouſe, enchanteront-ils ſes ſens? Comment le chant des oiſeaux lui cauſera-t-il une émotion voluptueuſe, ſi les accens de l'amour & du plaiſir lui ſont encore inconnus? Avec quels tranſports verra-t-il naître une ſi belle journée, ſi ſon imagination ne ſait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner?

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poéſie, Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair, ſimple & froid: le tems ne viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu ſon inſuffiſance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous donc de lui préſenter à propos les objets; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée, faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voie de la réſoudre.

Dans cette occaſion après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait

remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz; je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, & qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la premiere question par l'autre: ou votre éleve est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa premiere leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-tems avec la même avant de passer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre éleve d'être attentif, il y a loin de

cette premiere leçon à la connoiſſance du cours du ſoleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps céleſtes tiennent au même principe, & que la premiere obſervation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous ſavons déja cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir, car il eſt au cœur de la terre, mais on peut ſur la ſurface marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points & prolongée juſqu'au ciel de part & d'autre, ſera l'axe du monde & du mouvement journalier du ſoleil. Un toton rond tournant ſur ſa pointe repréſente le ciel tournant ſur ſon axe, les deux pointes du toton ſont les deux poles, l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit ; peu-à-peu l'on ſe familiariſe avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la ſaint Jean ; nous l'allons voir auſſi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver : car on ſait que nous ne ſommes pas pareſſeux & que nous nous faiſons

un jeu de braver le froid. J'ai ſoin de faire cette ſeconde obſervation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adreſſe pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh! oh! voilà qui eſt plaiſant! le ſoleil ne ſe leve plus à la même place! ici ſont nos anciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé-là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c.... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphere, en prenant le monde pour le monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En général ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer. Car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphere armillaire me paroît une machine mal compoſée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans. La terre eſt trop petite, les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, ſont parfaitement inutiles; chaque cercle eſt plus large que la terre; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité qui les fait prendre pour des maſſes circulaires réellement exiſtantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles ſont imaginaires, il ne ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres, & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſyntheſe pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir ? Quelquefois on peut réſoudre & compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer. Alors en employant en même tems l'un & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ces deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la meſure de ſes parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la ſphere & ſe tranſporte ainſi dans les cieux, ramenez-le à la diviſion de la terre & montrez-lui d'abord ſon propre ſéjour.

Ses deux premiers points de géographie ſeront la ville où il demeure & la maiſon de campagne de ſon pere ; enſuite les lieux intermédiaires, enſuite les rivieres du voiſinage, enfin l'aſpect du ſoleil & la maniere de s'orienter.

C'eſt ici le point de réunion. Qu'il faſſe lui-même la carte de tout cela ; carte très-ſimple & d'abord formée de deux ſeuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à meſure qu'il ſait, ou qu'il eſtime, leur diſtance & leur poſition. Vous voyez déja quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, ſans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, ſans qu'il y paroiſſe. S'il ſe trompe, laiſſez-le faire, ne corrigez point ſes erreurs. Attendez en ſilence qu'il ſoit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occaſion favorable, amenez quelque opération qui les lui faſſe ſentir. S'il ne ſe trompois jamais, il n'apprendroit pas ſi bien. Au reſte, il ne s'agit pas qu'il ſache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en inſtruire ; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles repréſentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui ſert à les dreſſer. Voyez déja la différence qu'il y a du ſavoir de vos éleves à l'ignorance du mien ! Ils ſavent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pour-

vu qu'il ne ſe trompe pas, & je ne mets des vérités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rives, toute pleine d'écueils: vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en charger; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'eſt tout le contraire, & nous n'en avons pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Songez que les paſſions approchent, & que ſi-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paiſible d'intelligence eſt ſi court, il paſſe ſi rapidement, il a tant d'autres uſages néceſſaires, que c'eſt unefolie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences, mais de lui donner

du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoiqu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne *lui-même*, *répondez* autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité non pour la raſſaſier: ſur-tout quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous accabler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant; ſûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la derniere importance auſſi-tôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe dévelopent ſucceſſivement.

Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes ; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plupart des hommes, & ſur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'interſection entre les ombres égales du matin & du ſoir, donne une méridienne excellente pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent ; il faut du tems pour les tracer ; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu ; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuieroient à la fin. Nous l'avons prévu, nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minutieux détails. Lecteurs j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point ſacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti ſur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien ſur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon éleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par haſard nous en trouvons un qui a une vertu plus ſinguliere encore : c'eſt d'attirer à quelque diſtance,

& ſans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuſe ſans que nous puiſſions y rien voir de plus! Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer même aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons à la foire; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas, c'eſt un Sorcier, car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un Sorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont nous ignorons les cauſes, nous ne nous preſſons de juger de rien, & nous reſtons en repos dans notre ignorance, juſqu'à ce que nous trouvions l'occaſion d'en ſortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter: nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de ſorte que l'aiguille traverſe le corps & que la tête faſſe le bec. Nous poſons ſur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard ſuit la clef, préciſément comme celui de la foire ſuivoit le morceau de pain. Obſerver dans quelle direction le canard s'arrête ſur l'eau quand on l'y laiſſe en repos; c'eſt ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à préſent tout occupés de notre

objet

objet : nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & si-tôt que le Joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat; il présente le pain presque en tremblant; le canard vient & le suit; l'enfant s'écrie & tressaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, & le prier de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut babiller; mais sur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous; la salle est déja pleine. En entrant son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit

rien de tout cela: il s'agite, il sue, il respire à peine; il passe ton tems à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... nouvelle vicissitude des choses humaines! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard: à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire: l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en sert avec autant de succès que du sien; il en tire le fer devant tout le monde; autre risée à nos dépens; puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose

avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec ſon gant, avec le bout de ſon doigts. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & du ton d'emphaſe propre à ces gens-là, déclarant que ſon canard n'obéira pas moins à ſa voix qu'à ſon geſte, il lui parle & le canard obéit; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne; le mouvement eſt auſſi prompt que l'ordre. Les applaudiſſemens redoublés ſont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons ſans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guere de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de

maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons avec la derniere ſurpriſe qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remerciemens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent; il le refuſe. " Non, Meſ-
„ ſieurs, je n'ai pas aſſez à me louer de vous pour
„ accepter vos dons; je vous laiſſe obligés à moi
„ malgré vous; c'eſt ma ſeule vengeance. Appre-
„ nez qu'il y a de la généroſité dans tous les états;
„ je fais payer mes tours & non mes leçons. "

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoître ſa faute, pourquoi la lui avoir laiſſé faire? Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé vous lui devez vos ſoins, vos conſeils: votre expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les

torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laiſſe tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe ; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſévérité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade, ce changement doit s'amener par degrés ; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre *Bateleur-Socrate* ; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui : Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complaît long-tems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon éleve oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule ! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, ſoyez ſûr qu'il n'en reviendra de long-tems un

ſecond. Que d'apprêts, direz-vous! j'en conviens; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous ſuivons cette expérience, nous examinons cette direction; nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes: de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue, l'air eſt donc capable de réſiſtance: enfoncez le verre davantage, l'eau

gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids: de-là le barometre, le ſyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des expériences tout auſſi groſſieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de phyſique expérimentale. Tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me déplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effraient un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par haſard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes; & que nous ayions des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui

doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déja mon petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus ſûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des inſtrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui toujours habillé, chauffé, ſervi par ſes gens, & traîné par ſes chevaux, perd à la fin la force & l'uſage de ſes membres. Boileau ſe vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement: parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des ſciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus ſenſible de ces lentes & laborieuſes recherches, eſt de maintenir, au milieu des études ſpéculatives, le corps dans ſon activité, les membres dans leur ſoupleſſe, & de former ſans ceſſe les mains au travail & aux uſages utiles à l'homme. Tant d'inſtrumens inventés pour nous guider dans nos expériences & ſuppléer à la juſteſſe des ſens, en font négliger l'exercice. Le graphometre diſpenſe d'eſtimer la grandeur des angles; l'œil qui meſuroit avec préciſion les diſtances, s'en fie à la chaîne qui les meſure pour lui; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits, à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il falloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la

philoſophie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déja dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient guere aux enfans, même approchans de l'adoleſcence; mais ſans les faire entrer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs expériences ſe lient l'une à l'autre par quelque ſorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puiſſent les placer par ordre dans leur eſprit, & ſe les rappeller au beſoin; car il eſt bien difficile que des faits, & même des raiſonnemens iſolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de priſe pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus ſenſibles; & accoutumez votre éleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raiſons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poſer en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis: pourquoi cette pierre eſt-elle tombée?

Quel enfant reſtera court à cette queſtion? Aucun, pas même Emile, ſi je n'ai pris grand ſoin de le préparer à n'y ſavoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle eſt peſante; & qu'eſt-ce qui eſt peſant? c'eſt ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle

tombe ? Ici mon petit philoſophe eſt arrêté tout de bon. Voilà ſa premiere leçon de phyſique ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce ſera toujours une leçon de bon-ſens.

A meſure que l'enfant avance en intelligence, d'autres conſidérations importantes nous obligent à plus de choix dans ſes occupations. Si-tôt qu'il parvient à ſe connoître aſſez lui-même pour concevoir en quoi conſiſte ſon bien-être, ſi-tôt qu'il peut ſaiſir des rapports aſſez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il eſt en état de ſentir la différence du travail à l'amuſement, & de ne regarder celui-ci que comme le délaſſement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ſes études, & l'engager à y donner une application plus conſtante qu'il n'en donnoit à de ſimples amuſemens. La loi de la néceſſité toujours renaiſſante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel eſt l'uſage de la prévoyance ; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la ſageſſe ou toute la miſere humaine.

Tout homme veut être heureux ; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par ſavoir ce que c'eſt que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que ſa vie ; il conſiſte à ne pas ſouffrir : la ſanté, la liberté,

le nécſſaire le conſtituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe ; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne ſaurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intéreſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoins ils les prévoient, leur intelligence eſt déja fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles, mais d'une utilité ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſi-tôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſure qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole ; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne fera peut être jamais d'uſage, vous

lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens ; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il ſoit docile étant petit ; c'eſt vouloir qu'il ſoit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites ſans ceſſe : *tout ce que je vous demande eſt pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous faſſiez ou non ce que j'exige ? C'eſt pour vous ſeul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux diſcours que vous lui tenez maintenant pour le rendre ſage, vous préparez le ſuccès de ceux que lui tiendra quelque jour un viſionnaire, un ſouffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute eſpece pour le prendre à ſon piege, ou pour lui faire adopter ſa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité ; mais faut-il, & ſe peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de ſavoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui eſt utile à ſon âge, & vous verrez que tout ſon tems ſera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage ? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt

qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plus tôt ; car nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme, que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui ; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous ſommes parvenus à donner à notre éleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande priſe de plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif à ſon âge, & qu'il en voit clairement le rapport à ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit à leur portée, & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur eſt utile, ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes, & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon ? Voilà déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes

d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va demander avant que de la réſoudre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre éleve. Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire: *à quoi cela eſt-il bon?*

C'eſt ici peut-être le piege le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge &

non pour le ſien ; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon élève ? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée : ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premiérement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui *propoſer* ce qu'il doit apprendre ; c'eſt à lui de le *deſirer*, de le *chercher*, de le *trouver* ; à vous de le *mettre à ſa portée*, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ſerez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire : *en quoi ce que vous me demandez eſt-il utile à ſavoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'uſage de ce qu'il apprend, ſi-tôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſemennt qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-

tes-lui ſans ſcrupule : je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bientôt l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je n'aime point les explications en diſcours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent guere. Les choſes, les choſes ! Je ne répéterai jamais aſſez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faiſons que des babillards.

Suppoſons que, tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du ſoleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi ſert tout cela. Quel beau diſcours je vais lui faire ! De combien de choſes je ſaiſis l'occaſion de l'inſtruire en répondant à ſa queſtion, ſur-tout ſi nous avons des témoins de notre entretien ! (*a*) Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'uſage du calendrier, de la ſupputation du retour des ſaiſons pour l'a-

(*a*) J'ai ſouvent remarqué que dans les doctes inſtructions qu'on donne aux enfans, on ſonge moins à ſe faire écouter d'eux que des grandes perſonnes qui ſont préſentes. Je ſuis très-ſûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'obſervation ſur moi-même.

griculture, de l'art de la navigation, de la maniere de se conduire sur mer & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces sciences, & un grand desir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter; mais il n'ose, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus rustiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossiere; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela?* Vous avez raison, lui dis-je, il y faut penser à loisir, & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On

s'occupe d'autre chose, & il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeûné : il ne demande pas mieux; pour courir les enfans sont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems se passe, la chaleur vient; nous avons faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons par-tout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci, & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet; mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

Emile, en nage, & pleurant à chaudes larmes.

Je n'en sais rien : je suis las ; j'ai faim ; j'ai soif, je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvois déjeûner de mes larmes ? il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre ; quelle heure est-il ?

Emile.

Il est midi, & je suis à jeun.

Jean-Jaques.

Cela est vrai ; il est midi, & je suis à jeun.

Emile.

Oh ! que vous devez avoir faim !

Jean-Jaques.

Le malheur est que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il est midi ? c'est justement l'heure où nous observions hier, de Montmorenci, la position de la forêt ; si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorenci ?...

Emile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position.....

Emile.

Oh! mon bon ami!

Jean-Jaques.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit....

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conséquent Montmorenci doit être.....

Emile.

Au sud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le sud?

Emile.

Comment faire?

Jean-Jaques.

Le sud est l'opposé du nord.

Emile.

Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le sud, voilà le sud! sûrement Montmorenci est de ce côté, cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raison; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile frappant des mains,
& poussant un cri de joie.

Ah! je vois Montmorenci! le voilà tout de-

vant nous, tout à découvert. Allons déjeûner; allons dîner; courons vîte: l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée; au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude: mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'éleve; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment ſe faiſoit l'encre. Je lui diſois que ſa noirceur ne venoit que d'un fer très-diviſé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma queſtion que je lui avois appriſe: me voilà fort embarraſſé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti.

J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution de l'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins (*b*), je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût ; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient en-

(*b*) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précede sert beaucoup à le rendre attentif.

core de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire auſſi.

L'acide a du rapport aux ſubſtances métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, tel par exemple que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus tenu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (c) ni d'aucun métal

(c) Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne ſoient pas tous litargirés, ſont rarement exempts de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands ſont garnis de ce métal, & que le vin qui ſe répand dans la meſure en paſſant & ſéjour-

tal dans le vin, l'alcali s'unira paisiblement (*d*) avec l'acide, le tout restera dissout, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les deux verres : celui du vin de la maison resta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant

nant sur ce plomb en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés ne buvant guere de ces vins-là sont peu sujets à en être empoisonnés.

(*d*) L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué; ces autres mots *mal-sain*, *poison*, n'avoient même aucun sens pour lui, il étoit là-dessus dans le cas de l'historien du Médecin Philippe; c'est le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'appercevons pas la liaison, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis sont nuls pour nous; il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore si on ne les desire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse avoir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un

autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'autres enfans, point de rivaux, de concurrens, même à la courſe, auſſi-tôt qu'il commence à raiſonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalouſie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année ſuivante; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le foſſé que vous ſautiez, le fardeau que vous portiez; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi ſans le rendre jaloux de perſonne; il voudra ſe ſurpaſſer, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il ſoit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas. On dit qu'Hermès grava ſur des colonnes les élemens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y ſeroient conſervées par tradition. Des cerveaux bien préparés ſont les monumens où ſe gravent le plus ſûrement les connoiſſances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparſes dans tant de livres? de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile

à voir, intéreſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déja s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, & ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité & de ſimplicité. Puiſqu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Emile: ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliotheque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre? Eſt-ce Ariſtote, eſt-ce Pline, eſt-ce Buffon? Non; c'eſt Robinſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon isle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des

instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être ; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social ; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile ; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, & finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement & l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chevres, de ses plantations, qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas ; qu'il pense être Robinson lui-même ; qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je

veux qu'il s'inquiete des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit. *L'enfant pressé de se faire un magasin pour son isle, sera plus ardent pour apprendre*, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, & ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui suffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mene à la recherche des arts d'industrie, & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la société,

& la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoît que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même ; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre éleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voie aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers ſe proportionne au beſoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillant uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; & comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage ; mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona niſi quibus populus inviderit* (e).

Que deviendront vos éleves, ſi vous leur laiſſez adopter ce ſot préjugé, ſi vous le favoriſez vous-même, s'ils vous voient, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfèvre que dans celle d'un ferrurier ? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choſes, quand ils verront par-tout le prix de fantaiſie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus

(e) Petron.

plus la chose coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation ; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de soins.

Emile songeant à meubler son isle, aura d'autres manieres de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

„ Mon fils est fait pour vivre dans le monde ; il ne vivra pas avec des sages, mais avec „ des fous ; il faut donc qu'il connoisse leurs „ folies, puisque c'est par elles qu'ils veulent „ être conduits. La connoissance réelle des choses peut être bonne, mais celle des hommes „ & de leurs jugemens vaut encore mieux ; car „ dans la société humaine le plus grand instrument de l'homme est l'homme, & le plus sage est celui qui se sert le mieux de cet instrument. A quoi bon donner aux enfans l'idée „ d'un ordre imaginaire tout contraire à celui „ qu'ils trouveront établi, & sur lequel il faudra „ qu'ils se reglent ? Donnez leur premiérement „ des leçons pour être sages, & puis vous leur „ en donnerez pour juger en quoi les autres „ sont fous. "

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la

fausse prudence des peres travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrissent, & jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui ! l'homme est la derniere étude du sage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant ! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier ; est-ce connoître une folie que de la prendre pour la raison ? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne sait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? *C'est un mal de savoir ce* qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premiérement ce que sont les choses en elles-mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux : c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au-dessus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoi que vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve, il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre ; ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'Etre humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître : mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres ; mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique ; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe ; un pâtissier est surtout, à ses yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfevres, les graveurs, les doreurs ne sont, à son avis, que des fainéans qui s'amusent à des jeux parfaitement inutiles ; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie.

L'heureux enfant jouit du tems ſans en être eſclave ; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des paſſions qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin (*f*). En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre ; car quant au véritable, un enfant ſi différent des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſidérations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes ; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minutieux qui donnent la

(*f*) Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent régler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame ; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoît toujours.

derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'usage des hommes ; mais je dis qu'en chaque chose l'art dont l'usage est le plus général & le plus indispensable, est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime, & que celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires la mérite encore par-dessus les plus subordonnés, parce qu'il est plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts & de l'industrie ; tout le reste est arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus respectable de tous les arts est l'agriculture : je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisieme, & ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires en jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson ? Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instrumens des uns & des autres ? Il se dira ; tous ces gens-là sont sottement ingénieux ; on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à mille autres, il faut une veille à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adresse ; nous nous faisons des outils que nous puissions porter par-tout

avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Paris ne sauroient rien dans notre isle, & seroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adresse des mains de notre éleve ; mais considérez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines ; considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance, considérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra savoir la raison de tout : d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par supposition ; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure qu'il n'auroit pas : s'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit assembler les pieces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert il ne manquera pas de se dire ; si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer ?

Au reste une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer toujours le même goût à l'enfant ; gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuie sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose ; mais vous devez être tout

à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche & sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir, l'occuper enfin de maniere que non-seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes & d'argent; toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déja prises; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend néceſſaire le droit poſitif, c'eſt-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoiſſances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui ſe rapporte au droit de propriété dont il a déja quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choſes, a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'eſt qu'un terme de comparaiſon pour la valeur des choſes de différentes eſpeces, & en ce ſens la monnoie eſt le vrai lien de la ſociété ; mais tout peut être monnoie ; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le ſont encore chez pluſieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or & l'argent le ſont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à tranſporter, ont été généralement choiſis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la meſure ou le poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la piece ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de com-

parer immédiatement des choſes de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabricant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger à cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle ſomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auſſi la même ſomme d'argent, il s'enſuit que le marchand recevant ce bled pour ſon drap fait un échange équitable. Ainſi c'eſt par la monnoie que les biens d'eſpeces diverſes deviennent commenſurables, & peuvent ſe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inſtitution. En toute choſe il importe de bien expoſer les uſages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les ſignes font négliger les choſes, comment de la monnoie ſont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-ſeulement en philoſophes, mais en hommes ſages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philoſophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſans ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un éleve, ſans jamais quitter les rapports réels & matériels qui ſont à ſa portée, ni ſouffrir qu'il s'é-

leve dans son esprit une seule idée qu'il ne puis se pas concevoir ? L'art du maître est de ne laisser jamais appésantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la société civile. Il faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse autour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile durant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente ; nous trouvons les aprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant & fin. Tout cet appareil de plaisir & de fête a quelque chose d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune éleve. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succedent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, & je lui dis : par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver ? quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu mots ! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les Philosophes égayés par

le vin, peut-être par leurs voisines, radotent & font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin; il m'interroge, je refuse de répondre, je le renvoie à un autre tems; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosité! quel texte pour son instruction! avec un jugement sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe?

Epiez avec soin les conclusions secrètes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîné. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussi-tôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un di-

né ſimple & ruſtique préparé par l'exercice, aſſaiſonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec ſon feſtin ſi magnifique & ſi compaſſé, ſuffira pour lui faire ſentir que tout l'appareil du feſtin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & ſon eſtomac ſortant tout auſſi content de la table du payſan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement ſien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappellez vous bien ces deux repas, & décidez-en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaiſir : auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus longtems ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan ; ſon vin noir & groſſier, mais déſaltérant & ſain, eſt du crû de ſa vigne ; le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante : nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table ; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table ? Si tout cela ne vous a

pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance? qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore; car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouiſſance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Emile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin; où dînerons-nous aujourd'hui? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayiez dit ce que vous ne ſavez pas? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent ſi joyeuſement, & nous donnent de ſi bonne crême? Le choix d'Emile n'eſt pas douteux; car il n'eſt ni babillard ni vain; il ne peut ſouffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaiſent point; mais il eſt toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens (*g*). Che-

(*g*) Le goût que je ſuppoſe à mon éleve pour la campagne eſt un fruit naturel de ſon éducation. D'ailleurs

min faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent guere à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né, une idée de tous les arts & de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la Nature.

n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans; par conséquent il se plaît moins avec elles & se gâte moins dans leur société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dus: je me suis fait une inviolable loix de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée, & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoiſſances bornées, mais juſtes, eſt de les lui montrer par leurs liaiſons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans ſon eſtime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connoît à fond, peut être un ſavant homme; l'autre eſt un homme judicieux, & vous vous ſouvenez que ce que nous nous propoſons d'acquérir, eſt moins la ſcience que le jugement.

Quoi qu'il en ſoit, ma méthode eſt indépendante de mes exemples; elle eſt fondée ſur la meſure des facultés de l'homme à ſes différens âges, & ſur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on trouveroit aiſément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais ſi elle étoit moins appropriée à l'eſpece, à l'âge, au ſexe, je doute qu'elle eût le même ſuccès.

En commençant cette ſeconde période, nous avons profité de la ſurabondance de nos forces ſur nos beſoins, pour nous porter hors de nous: nous nous ſommes élancés dans les cieux; nous avons meſuré la terre; nous avons recueilli les loix de la Nature; en un mot, nous avons parcouru l'isle entiere; maintenant nous revenons à nous; nous nous rapprochons inſenſiblement

de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en poſſeſſion l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer.

Que nous reſte-t-il à faire après avoir obſervé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre uſage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curioſité pour l'avantage de notre bien-être. Juſqu'ici nous avons fait proviſion d'inſtrumens de toute eſpece, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoins. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils ſervir à d'autres ; & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont à ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux ; mais vu la différence de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & ſeront mal ſervis. Formons une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux ; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous ; chacun

chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſérable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire? En ſortant de l'état de Nature, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la Nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu-à-peu dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété. Emile voit que pour avoir des inſtrumens à ſon uſage, il lui en faut encore à l'uſage des autres, par leſquels il puiſſe obtenir en échange les choſes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont en leur pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive; diſoit un malheureux auteur ſatyrique au Miniſtre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité*, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponſe, excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît ſans replique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la Nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer ſa vie & à l'immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu! S'il eſt quelque miſérable Etat au monde, où chacun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, & où les citoyens ſoient frippons par néceſſité, ce n'eſt pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'eſt celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Emile ſaura ce que c'eſt que la vie, mon premier ſoin ſera de lui apprendre à la conſerver. Juſqu'ici je n'ai point diſtingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les diſtinguerai guere plus dans la ſuite, parce que l'homme eſt

le même dans tous les états ; que le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui ; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de ſon eſclave ; qu'un Grand n'eſt pas plus grand qu'un homme du peuple ; & qu'enfin les beſoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans ſa miſere les préjugés de ſa naiſſance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute reſſource le métier de frippon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient ſujet : les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt ? Nous appro-

chons de l'état de criſe & du ſiecle des révolutions (*h*). Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : Il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône; moi je le mépriſe; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt Roi: mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la bra-

(*h*) Je tiens pour impoſſible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long tems à durer; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

ve, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois (*i*), jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui ; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive ; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paie que de ſon bien. Mais mon pere, en le gagnant, a ſervi la ſociété.... Soit ; il a payé ſa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que ſi vous fuſſiez né ſans bien ; puiſque vous êtes né favoriſé. Il n'eſt point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun ſe devant tout entier ne peut

(*i*) Vonone fils de Phraate Roi des Parthes.

payer que pour lui, & nul pere ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables; or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier, que l'Etat paie pour ne rien faire, ne differe guere, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un frippon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature est le travail des mains: de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail; il est aussi libre que le laboureur est esclave: car celui-ci tient à son champ dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le Prince, un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres: mais par-tout où l'on

veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait; il emporte ses bras & s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme; c'est le plus honnête, le plus utile, & par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile, apprends l'agriculture; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers; c'est par eux qu'il a commencé; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes peres; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire? Apprends un métier.

Un métier à mon fils! mon fils artisan! Monsieur, y pensez-vous? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems, & quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abbaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez

par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande; c'est un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoissances, dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croient beaucoup faire: *ils ne font rien*; parce que les ressources qu'ils pensent *ménager à leurs* enfans, dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a, ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manege & d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misere, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand justement dégoûté du monde vous dédaignerez les

moyens, ſans leſquels on n'y peut réuſſir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux miniſtres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ; ſi tous ne trouvent en vous le frippon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre : ſoit, mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon? Oh! qu'il n'en va pas ainſi! Il faut être de l'Académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte; c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des Suiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématique, ou de langue, ou de muſique, ou de deſſein? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que ſi vous ne ſavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reſſources ſont peu ſolides, & combien d'autres

reſſources vous ſont néceſſaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaiſſement? Les revers, ſans vous inſtruire, vous aviliſſent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-deſſus des préjugés, arbitres de votre ſort? Comment mépriſerez-vous la baſſeſſe & les vices dont vous avez beſoin pour ſubſiſter? Vous ne dépendiez que des richeſſes, & maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre eſclavage, & le ſurcharger de votre miſere. Vous voilà pauvre ſans être libre; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame & non le corps, ſi vous recourez au beſoin, à vos mains & à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les maneges deviennent inutiles; la reſſource eſt toujours prête au moment d'en uſer; la probité, l'honneur ne ſont plus un obſtacle à la vie; vous n'avez plus beſoin d'être lâche & menteur devant les grands, ſouple & rampant devant les frippons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui eſt à-peu-près la même choſe quand on n'a rien: l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flatter, point de Suiſſe à fléchir, point de courtiſanne à payer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que des co-

quins menent les grandes affaires ; peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obſcure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai beſoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîné ſoit venue, vous avez gagné votre dîné : ſi vous êtes diligent & ſobre, avant que huit jours ſe paſſent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, ſain, vrai, laborieux, juſte : ce n'eſt pas perdre ſon tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que ſignifie ce mot ? Tout métier utile au public n'eſt-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il ſoit brodeur, ni doreur, ni verniſſeur comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il ſoit ni muſicien, ni comédien, ni faiſeur de livres. A ces profeſſions près, & celles qui leur reſſemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il ſoit cordonnier que poëte ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les eſpions, les bourreaux ſont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le ſoient point : mais paſſons, j'avois tort ; il ne ſuffit pas de choiſir un métier utile, il faut encore

qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuſes, & incompatibles avec l'humanité. Ainſi revenant au premier mot, prenons un métier honnête; mais ſouvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté ſans l'utilité.

Un célebre Auteur de ce ſiecle, dont les livres ſont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait veu, comme tous les prêtres de ſa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais ſe trouvant plus ſcrupuleux que les autres ſur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies ſervantes, avec leſquelles il réparoit de ſon mieux l'outrage qu'il avoit fait à ſon eſpece, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit, en ce genre, il peuploit la claſſe des artiſans. Si-tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faiſoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les profeſſions oiſeuſes, futiles ou ſujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'eſt jamais néceſſaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne ſe rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'eſprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile; ou plutôt ce n'eſt pas à nous de faire ce choix, c'eſt à lui; car les maximes dont il eſt imbu, conſervant en lui le mépris naturel des choſes inutiles; jamais il ne vou-

dra consumer son tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art ; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans & sur-tout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zele apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussi-tôt. Tel entend un tambour & se croit Général ; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être

peintre & deſſinateur. Dès l'inſtant qu'il eut formé cette réſolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de ſa vie. Sans leçons & ſans regles il ſe mit à deſſiner tout ce qui lui tomboit ſous la main. Il paſſa trois ans entiers collé ſur ſes barbouillages, ſans que jamais rien pût l'en arracher que ſon ſervice, & ſans jamais ſe rebuter du peu de progrès que de médiocres diſpoſitions lui laiſſoient faire. Je l'ai vu durant ſix mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on ſuffoquoit au paſſage, aſſis, ou plutôt cloué tout le jour ſur ſa chaiſe, devant un globe, deſſiner ce globe, le redeſſiner, commencer & recommencer ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-boſſe aſſez bien pour être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſévérance ſupplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des

obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes diſpoſitions; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Emile ; & ſon apprentiſſage eſt déja plus d'à-moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez-vous qu'il faſſe ? Il eſt prêt à tout : il ſait déja manier la beche & la houe ; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui ſont déja familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent, & il a ſur ce point un grand avantage par-deſſus tous, c'eſt d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, ſans peine, toutes ſortes d'attitudes, & prolonger, ſans effort, toutes ſortes de mouvemens. De plus, il a les organes juſtes & bien exercés ; toute la méchanique des arts lui eſt déja connue. Pour ſavoir travailler en maître, il ne lui manque que

de l'habitude; & l'habitude ne ſe gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reſte à faire, donnera-t-il donc aſſez de tems pour s'y rendre diligent? Ce n'eſt plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à ſon ſexe, & au jeune homme un métier qui convienne à ſon âge. Toute profeſſion ſédentaire & caſaniere, qui efféminе & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aſpira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le ſexe pour lequel il n'eſt pas fait (*k*). L'aiguille & l'épée ne ſauroient être maniées par les mêmes mains. Si *j'étois Souverain, je ne permettrois* la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En ſuppoſant les eunuques néceſſaires, je trouve les Orientanx bien fous d'en faire exprès. Que ne ſe contentent-ils de ceux qu'a fait la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire; il eſt fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un

(*k*) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens, les habits des hommes ſe faiſoient dans la maiſon par les femmes.

quelqu'un des métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure ; & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui déshonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature : corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-ſains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage ; ils ſont propres aux hommes ſeuls, les femmes n'y prétendent point : comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font ?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta reſertis
Vellera..... (*l*)

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques ; & l'on ne peut rien imaginer de plus triſte que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rézeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois ; dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, le-

(*l*) Juven. Sat. II.

ver des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers; Eh! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits; puis crie à ta ſœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point-croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le ſens; mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, ſi-tôt qu'on ſe rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes; il ſuffit de n'en eſtimer aucune au-deſſous de ſoi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les profeſſions de même rang? Les travaux des métaux ſont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte,

je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ſerrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point-là d'opinion: ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre; à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſidéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon éleve, eſt celui de menuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon; il tient ſuffiſamment le corps en haleine; il exige, dans l'ouvrier, de l'adreſſe & de l'induſtrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par haſard le génie de votre éleve étoit décidément tourné vers les ſciencies ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Emile apprendra ſon métier, je veux

l'apprendre avec lui ; car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage, & nous ne prétendrons point être traités en Meſſieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le ſont pas pour rire : pourquoi ne le ſerions-nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ſes propres troupes : penſez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naiſſance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Emile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes ; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer ? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples ; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie, que de nous élever à l'état de menuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous allions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyions à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres ;

& qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comme on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos ſoins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que par un ancien uſage de la Maiſon Ottomane, le Grand Seigneur eſt obligé de travailler de ſes mains, & chacun ſait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chefs-d'œuvres. Il diſtribue donc magnifiquement ces chefs-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eſt payé ſelon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Emile préſervons ſes mains de

ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait ;* mais n'ajoutez point, *qui eſt-ce qui a fait cela ?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ai fait ;* ajoutez froidement ; *vous ou un autre, il n'importe ; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils ſait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il ſait : s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens ; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche ſait tout ; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſur-tout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage ; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe ; on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau

de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : il paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zuric. Point de tout ce cérémonial pour Emile ; point d'apparence, & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il fait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne paſſe maître ; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Emile ne ſera pas long-tems ouvrier, ſans reſſentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui ſont à ſa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres,

il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des queſtions ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la ſociété, puiſqu'il eſt homme. Mais vous, que faites vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ſerez pour vous-même une réponſe dont vous ſoyiez content. En attendant j'aurai ſoin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant; il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible; c'eſt-à-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exac-

tement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complexes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il

compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la Nature ne nous trompe; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuiller à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie: *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une ſenſation très-vive; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe; le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. s'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon jugement étant purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il le trompe; mais quand il juge de la choſe par l'apparence, il eſt actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il ſe trompe ou peut ſe tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a beſoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages paſſant entre la lune & lui, il croira que c'eſt la lune qui paſſe en ſens contraire, & que les nuages ſont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets ſe mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui ſemblent plus grands que la lune dont il ne peut eſtimer l'éloignement. Lorſque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne ſe ſentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout ſon horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui ſemble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton briſé, la ſenſation eſt vraie; & elle ne laiſſeroit pas de l'être, quand même nous ne ſaurions point la raiſon de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un bâton briſé, & il dit vrai; car il eſt très-ſûr qu'il a la ſenſation d'un bâton briſé. Mais quand, trompé par ſon jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton briſé, il affirme encore que ce qu'il voit eſt en effet un bâton briſé, alors il dit faux: pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inſpection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne ſent pas, ſavoir que le ju-

gement qu'il reçoit par un ſens ſeroit confirmé par un autre.

Puiſque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre; nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper; nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonges; & très-ſûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais? C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied

pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe ?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens & les regle, non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin. Or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de ſociété. Emile n'eſt pas un ſauvage à reléguer dans les déſerts; c'eſt un ſauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il ſache y trouver ſon néceſſaire, tirer parti de leurs habitans; & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer

ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-tems vérifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens ; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la vérité. Telle eſt la ſorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troiſieme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonſpection dont peu de maîtres ſont capables, & ſans laquelle jamais le diſciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorſque celui-ci s'abuſe ſur l'apparence du bâton briſé, pour lui montrer ſon erreur *vous vous preſſez* de tirer le bâton hors de l'eau, vous le *détromperez* peut-être ; mais que lui apprendrez-vous ? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas-là ce qu'il faut faire ! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſi-tôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premiérement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſûrement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Emile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de

le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos jugemens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par expérience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand ſoin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponſe qu'il n'en ſoit content lui-même; & il eſt difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de ſavoir la vérité des choſes; mais ſeulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous ſerions bien plus confus de nous payer d'une raiſon qui n'eſt pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne ſais*, eſt un mot qui nous va ſi bien à tous deux, & que nous répétons ſi ſouvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais ſoit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne ſais*, ma replique eſt la même; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, eſt fixé dans une ſituation perpendiculaire. Pour ſavoir s'il eſt briſé, comme il le paroît, que de choſes n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter le main?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la briſure tourne comme nous. C'eſt donc notre œil ſeul qui la change, & les regards ne remuent pas le corps.

2°. Nous regardons bien à plomb ſur le bout du bâton qui eſt hors de l'eau, alors le bâton n'eſt plus courbe, le bout voiſin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redreſſé le bâton ?

3°. Nous agitons la ſurface de l'eau, nous voyons le bâton ſe plier en pluſieurs pieces, ſe mouvoir en zigzag, & ſuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau ſuffit-il pour briſer, amollir & fondre ainſi le bâton ?

4°. Nous faiſons écouler l'eau, & nous voyons le bâton ſe redreſſer peu-à-peu à meſure que l'eau baiſſe. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction ? Il n'eſt donc pas vrai que la vue nous trompe, puiſque nous n'avons beſoin que d'elle ſeule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Suppoſons l'enfant aſſez ſtupide pour ne pas ſentir le réſultat de ces expériences ; c'eſt alors qu'il faut appeller le toucher au ſecours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laiſſez-le dans ſa ſituation ; & que l'enfant y paſſe la main d'un bout à l'autre, il ne ſentira point d'angle : le bâton n'eſt donc pas briſé.

Vous

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens ; mais des raisonnemens en forme. Il est vrai ; mais ne voyez-vous pas que si-tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc si-tôt que l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner, sont exactement le même.

Emile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes ; il n'aura point compté les taches du soleil ; il ne saura ce que c'est qu'un microscope & un téleſcope. Vos doctes éleves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort ; car avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas si-tôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés, & qu'il croie sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon éleve, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'acca-

ble ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances. C'eſt tout le contraire ; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience, aiſée, à la vérité, mais longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée ; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui ; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit réſulter une vigueur d'eſprit, ſemblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, eſt qu'on n'avance qu'à proportion de ſes forces. L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſu, on s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

Emile a peu de connoiſſances, mais celles qu'il a ſont véritablement ſiennes ; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hom-

mes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſinon inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoiſſances naturelles & purement phyſiques. Il ne ſait pas même le nom de l'hiſtoire, ni ce que c'eſt que métaphyſique & morale. Il connoît les rapports eſſentiels de l'homme aux choſes, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il ſait peu généraliſer d'idées, peu faire d'abſtractions. Il voit des qualités communes à certains corps ſans raiſonner ſur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abſtraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoît la quantité abſtraite à l'aide des ſignes de l'algebre. Ces figures & ces ſignes ſont les ſupports de ces abſtractions, ſur leſquels ſes ſens ſe repoſent. Il ne cherche point

à connoître les choſes par leur nature, mais ſeulement par les relations qui l'intéreſſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt étranger que par rapport à lui; mais cette eſtimation eſt exacte & ſûre. La fantaiſie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eſt plus utile, & ne ſe départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion,

Emile eſt laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui groſſit jamais les dangers: il eſt ſenſible à peu de maux, & il ſait ſouffrir avec conſtance, parce qu'il n'a point appris à diſputer contre la deſtinée. A l'égard de la mort, il ne ſait pas encore bien ce que c'eſt; mais accoutumé à ſubir ſans réſiſtance la loi de la néceſſité, quand il faudra mourir, il mourra ſans gémir & ſans ſe débatre; c'eſt tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choſes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui ſe raporte à lui-même. Pour avoir auſſi les vertus ſociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que ſon eſprit eſt tout prêt à recevoir.

Il ſe conſidere ſans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne penſent point à lui. Il n'exige rien de perſonne, & ne croit rien de-

voir à perſonne. Il eſt ſeul dans la ſociété humaine, il ne compte que ſur lui ſeul. Il a droit auſſi plus qu'un autre de compter ſur lui-même, car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables ; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vécu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinzieme année ait perdu les précédentes ?

Fin du Livre troiſieme.

LIVRE IV.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre! le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage ; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrêmités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reſte ſont conſumés par le ſommeil, par le travail, par la douleur, par

la contrainte, par les peines de toute espece. La vie est courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems nous n'en avons presque point pour la goûter. L'instant de la mort a beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est toujours trop courte, quand cet espace est mal rempli.

Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois : l'une pour exister & l'autre pour vivre ; l'une pour l'espece, & l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfans des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal ; les filles sont des enfans, les garçons sont des enfans ; le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité, semblent à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au tems prescrit par la nature, & ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes ;

une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile : c'eſt un lion dans ſa fievre ; il méconnoît ſon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere ; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déja qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflam-

me, si la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner, s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle ; Ulysse, ô sage Ulysse ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de soin sont ouvertes ; les vents sont déja déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu.

C'est ici la seconde naissance dont j'ai parlé ; c'est ici que l'homme naît véritablement à la vie, & que rien d'humain n'est étranger à lui. Jusqu'ici nos soins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à présent une véritable importance. Cette époque, où finissent les éducations ordinaires, est proprement celle où la nôtre doit commencer : mais pour bien exposer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choses qui s'y rapportent.

Nos passions sont les principaux instrumens de notre conservation ; c'est donc une entreprise aussi vaine que ridicule de vouloir les détruire ; c'est contrôler la Nature, c'est réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disoit à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il se contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé, rien de pareil n'est écrit dans le cœur humain ; & ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher

les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſûrement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce qu'il eſt dans la nature de l'homme d'avoir des paſſions, on alloit conclure que toutes les paſſions que nous ſentons en nous, & que nous voyons dans les autres, ſont naturelles? Leur ſource eſt naturelle, il eſt vrai; mais mille ruiſſeaux étrangers l'ont groſſie; c'eſt un grand fleuve qui s'accroît ſans ceſſe, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ſes premieres eaux. *Nos paſſions naturelles* ſont très-bornées; elles ſont les inſtrumens de notre liberté, elles tendent à nous conſerver. Toutes celles qui nous ſubjugent & nous détruiſent, nous viennent d'ailleurs; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à ſon préjudice.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi: paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications. En ce ſens toutes, ſi l'on veut, ſont naturelles. Mais la plupart de ces modifications ont des cauſes étrangeres, ſans leſquelles elles n'auroient jamais lieu; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuſes, nous ſont

nuisibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la Nature, & se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier & le plus important de ses soins, est, & doit être, d'y veiller sans cesse ; & comment y veilleroit-il ainsi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver ; & par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve. Tout enfant s'attache à sa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement est purement machinal. Ce qui favorise le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repousse ; ce n'est-là qu'un instinct aveugle. Ce qui transforme cet instinct en sentiment, l'attachement en amour, l'aversion en haine, c'est l'intention manifestée de nous nuire ou de nous être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentimens semblales à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le

cherche ; mais ce qui nous veut ſervir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même ; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer ceux qui l'approchent ; car dans l'état de foibleſſe où il eſt, il ne connoît perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir ; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être ; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece ; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéiſſance ; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il ſe mutine. Si on lui obéit à lui-même ; auſſi-tôt que quelque

choſe lui réſiſte, il y voit une rebelſion, une intention de lui réſiſter, il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi, qui ne regarde qu'à nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits ; mais l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être ; parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux ; ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins, & de peu ſe comparer aux autres ; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations ; & c'eſt en ceci, ſur-tout, que les dangers de la ſociété nous rendent l'art & les ſoins plus indiſpenſables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ſes nouveaux beſoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rap-

ports avec les choſes ; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes ; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent avec celle-là. Sa premiere paſſion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes ; car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la raiſon nous vient d'elle ; on a fait l'amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il

voit des rapports que nous ne pouvons apperce-voir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, & la premiere venue seroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il est la regle & le frein de ses penchans : c'est par lui, qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable ; pour être préféré, il faut se rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards sur ses semblables ; de-là les premieres comparaisons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami ; celui qui sent combien il est doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne sauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de m'écontens. Avec l'amour & l'amitié naissent les dissentions, l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les stupides mortels asservis à son empire, ne fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui

croyons naturelle ; & comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites ; &, dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même ; c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute ; mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous. Il est donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus selon les tempéramens, & dans les peuples selon les climats. Tout le monde sait les distinctions observées sur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens sont formés plus tôt que les autres ; mais on peut se tromper sur les causes, & souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral ; c'est un des abus les plus fréquens de la Philosophie de notre siecle. Les instructions de la Nature sont tardives & lentes, celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas les sens éveillent l'imagination ; dans le second, l'imagination éveille les sens ; elle leur donne

une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espece même à la longue. Une observation plus générale & plus sûre que celle de l'effet des climats, est que la puberté & la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares (*m*). Les enfans ont une sagacité singuliere pour démêler à travers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystere

(*m*) *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aisés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & succulentes arrivent plus tôt à cet état ; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal & trop peu nourris ; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hist. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'observation, mais non l'explication, puisque dans les pays où le villageois se nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie, comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des Villes, où pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plupart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de son.* On est étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aiguë & le menton sans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun signe périodique de leur sexe. Différence qui me paroît venir uniquement de ce que dans la simplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paisible & calme fait plus tard fermenter leur sang, & rend leur tempérament moins précoce.

tere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité. A la maniere dont on s'y prend, il eſt clair que ce qu'on feint de leur cacher n'eſt que pour le leur apprendre, & c'eſt, de toutes les inſtructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Conſultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode inſenſée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le tempérament. C'eſt ici l'une des principales cauſes qui font dégénérer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuiſés de bonne heure, reſtent petits, foibles, mal-faits, vieilliſſent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples groſſiers & ſimples pour connoître juſqu'à quel âge, une heureuſe ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible d'y voir les deux ſexes livrés à la ſécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaiſirs. Quand enfin cette aimable Jeuneſſe vient à ſe marier, les deux époux ſe donnant mutuellement les prémices de leur perſonne, en ſont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans ſains & robuſtes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la ſageſſe de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conſcience de ſon ſexe, differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il ſuit delà qu'on peut accélérer & retarder cet âge ſelon la maniere dont on élevera les enfans; & ſi le corps gagne ou perd de la conſiſtance à meſure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il ſuit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement phyſiques; on verra bientôt qu'ils ne ſe bornent pas-là.

De ces réflexions je tire la ſolution de cette queſtion ſi ſouvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure ſur les objets de leur curioſité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modeſtes erreurs? Je penſe qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premiérement, cette curioſité ne leur vient point ſans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en ſorte qu'ils ne l'aient pas. En ſecond lieu, des queſtions qu'on n'eſt pas forcé de réſoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait: il vaut mieux lui impoſer ſilence que de lui répondre en mentant. Il ſera peu ſurpris de cette loi, ſi l'on a pris ſoin de l'y aſſervir dans les choſes indifférentes. Enfin ſi l'on prend le parti de répondre, que ce ſoit avec la plus grande ſimplicité, ſans myſtere, ſans embarras, ſans ſourire. Il y a beaucoup moins de danger à ſatisfaire la curioſité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient toujours graves, courtes, décidées, & ſans jamais paroître héſiter. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, ſans ſentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un ſeul menſonge avéré du maître à l'éleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abſolue ſur certaines matieres, eſt, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il eſt impoſſible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curioſité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle ſoit ſatisfaite avant l'âge où elle n'eſt plus ſans danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci, de ſa ſituation particuliere, des ſociétés qui l'environnent, des circonſtances où l'on prévoit qu'il pourra ſe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au haſard, & ſi vous n'êtes pas ſûr de lui faire ignorer juſqu'à ſeize ans la différence des ſexes, ayez ſoin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on faſſe de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choſes leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de ſimplicité ; mais des imaginations ſouil-

lées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner sans cesse sur les expressions. Les termes grossiers sont sans conséquence; ce sont les idées lascives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoissance du mal : & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses & déshonnêtes; c'est leur donner un desir secret de connoître ces choses-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup sûr l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déja coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes desirs que les hommes; mais sujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets, & ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre; à l'homme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver

aux enfans leur innocence ; c'eſt que tous ceux qui les entourent la reſpectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'uſer avec eux ſe dément tôt ou tard ; un ſourire, un clin d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur ſimplicité, l'on prend aiſément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui ſied & qui plaît à l'innonence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuſe curioſité. En lui parlant ſimplement de tout, on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, ſans qu'il y ſonge, de la répugnance à les rappeller ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne ſauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, diſent toujours ce qu'il faut dire, & le diſent toujours comme ils l'ont ſenti ?

Comment ſe font les enfans ! Queſtion embar-

raſſante qui vient aſſez naturellement aux enfans, & dont la réponſe indiſcrette ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur ſanté pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarraſſer ſans tromper ſon fils, eſt de lui impoſer ſilence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé de longue main dans des queſtions indifférentes, & qu'il ne ſoupçonnât pas du myſtere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient-là. *C'eſt le ſecret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être ſi curieux.* Voilà qui eſt fort bien pour tirer d'embarras la mere ; mais qu'elle ſache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le ſecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponſe bien différente que j'ai entendu faire à la même queſtion, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme auſſi modeſte dans ſes diſcours que dans ſes manieres, mais qui ſavoit au beſoin fouler aux pieds, pour le bien de ſon fils & pour la vertu, la fauſſe crainte du blâme & les vains propos des plaiſans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre ; mais le mal paſſé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment ſe font les enfans ? Mon fils*, répond la mere ſans héſiter, *les femmes les*

piſſent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie. Que les fous rient, que les ſots ſoient ſcandaliſés; mais que les ſages cherchent ſi jamais ils trouveront une réponſe plus judicieuſe, & qui aille mieux à ſes fins.

D'abord l'idée d'un beſoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération myſtérieuſe. Les idées acceſſoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de triſteſſe, qui amortit l'imagination & réprime la curioſité : tout porte l'eſprit ſur les ſuites de l'accouchement, & non pas ſur ſes cauſes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de ſouffrance, voilà les éclairciſſemens où mene cette réponſe, ſi la répugnance qu'elle inſpire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des deſirs aura-t-elle occaſion de naître dans des entretiens ainſi dirigés? & cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée, & qu'on n'a point eu beſoin d'abuſer ſon éleve au lieu de l'inſtruire.

Vos enfans liſent; ils prennent dans leurs lectures des connoiſſances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lu. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguiſe dans le ſilence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voient des exemples dont ils ſont frappés; on leur a ſi bien perſuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur préſence, ils cherchent

auſſi-tôt comment cela peut leur convenir ; il faut bien que les actions d'autrui leur ſervent de modele, quand les jugemens d'autrui leur ſervent de loi. Des domeſtiques qu'on fait dépendre d'eux, par conſéquent intéreſſés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs ; des gouvernantes rieuſes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oſeroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit ; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines ; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude ; il aime ſa ſœur comme ſa montre, & ſon ami comme ſon chien. Il ne ſe ſent d'aucun ſexe, d'aucune eſpece ; l'homme & la femme lui ſont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils ſont ni de ce qu'ils diſent ; il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention ; leurs diſcours ne l'intéreſſent pas plus que leurs exemples : tout cela n'eſt point fait pour lui. Ce n'eſt pas une erreur artificieuſe qu'on lui donne par cette méthode, c'eſt l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend ſoin d'éclairer ſon éleve ; & c'eſt alors ſeulement qu'elle l'a mis en état de profiter ſans riſque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le prin-

cipe : le détail des regles n'eſt pas de mon ſujet ; & les moyens que je propoſe en vue d'autres objets, ſervent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les paſſions naiſſantes ? étendez l'eſpace durant lequel elles ſe développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à meſure qu'elles naiſſent. Alors ce n'eſt pas l'homme qui les ordonne, c'eſt la Nature elle-même ; votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre éleve étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne, enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne ; pour le retenir il faut le pouſſer en ſens contraire. Il faut que le ſentiment entraîne l'imagination, & que la raiſon faſſe taire l'opinion des hommes. La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir

les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

Mais l'homme eſt-il maître d'ordonner ſes affections ſelon tels ou tels rapports? ſans doute, s'il eſt maître de diriger ſon imagination ſur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire ſur lui-même que de ce que nous pouvons faire ſur notre éleve par le choix des circonſtances où nous le plaçons. Expoſer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'eſt dire aſſez comment il en peut ſortir.

Tant que ſa ſenſibilité reſte bornée à ſon individu; il n'y a rien de moral dans ſes actions; ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les ſentimens, & enſuite les notions du bien & du mal, qui le conſtituent véritablement homme & partie intégrante de ſon eſpece. C'eſt donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos obſervations.

Elles ſont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejetter les exemples qui ſont ſous nos yeux, & chercher ceux où les développemens ſucceſſifs ſe font ſelon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civiliſé, qui n'attend que la puiſſance de mettre en œuvre les inſtructions prématurées qu'il a reçues, ne ſe trompe jamais ſur le moment où cette puiſſance

lui ſurvient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à ſon ſang une fermentation précoce; il ſait quel doit être l'objet de ſes deſirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'eſt pas la Nature qui l'excite, c'eſt lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en le faiſant homme. Il l'étoit par la penſée long-tems avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature eſt plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le ſang s'enflamme, les eſprits s'élaborent, le tempérament ſe forme. Le ſage ouvrier qui dirige la fabrique, a ſoin de perfectionner tous ſes inſtrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude précede les premiers deſirs, une longue ignorance leur donne le change, on deſire ſans ſavoir quoi: le ſang fermente & s'agite; une ſurabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent; on commence à ſentir qu'on n'eſt pas fait pour vivre ſeul; c'eſt ainſi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpece l'affecte avant le ſexe. Voilà donc un autre avantage de l'inno-

cence prolongée ; c'eſt de profiter de la ſenſibilité naiſſante, pour jetter dans le cœur du jeune adoleſcent les premieres ſemences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'eſt le ſeul tems de la vie où les mêmes ſoins puiſſent avoir un vrai ſuccès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels ; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte ; ils ne connoiſſoient ni pitié ni miſéricorde ; ils auroient ſacrifié pere, mere & l'univers entier, au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuſe ſimplicité, eſt porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les paſſions tendres & affectueuſes : ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur les peines de ſes ſemblables ; il treſſaillit d'aiſe quand il revoit ſon camarade, ſes bras ſavent trouver des étreintes careſſantes, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement ; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir ; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé, tout ſon emporte-

ment s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même? au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme ; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable ; je le crois bien : vos Philosophes élevés dans toute la corruption des Colleges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guere à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu, mais qui de nous en a l'idée? Si quelque être imparfait pouvoit se suffire à lui-même, de quoi jouiroit-il selon nous? Il seroit seul, il seroit misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse ai-

mer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

Il suit de-là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature, & les garans de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif ; & l'amour-propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a *nul besoin de nous*. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir ? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du misérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante, & tourner ſon caractere vers la bienfaiſance & vers la bonté? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuſe image du bonheur des hommes; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des cours, le faſte des palais, l'attrait des ſpectacles: ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande ſociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce n'eſt pas le former; c'eſt le corrompre: ce n'eſt pas l'inſtruire; c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtiſans, ni riches. Tous ſont nés nus & pauvres, tous ſujets aux miſeres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux beſoins, aux douleurs de toute eſpece; enfin tous ſont condamnés à la mort. Voilà ce qui eſt vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'humanité.

A ſeize ans l'adoleſcence ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même: mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi: le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, & com-

me je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connoît de maux que les siens; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez si-tôt le langage, que parlant toujours *sur le même ton*, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Emile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne: *je vous aime bien*; on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de son pere, de sa mere ou de son gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur, est aussi dans ses manieres. Indifférent à tout, hors à lui-

lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à perſonne ; tout ce qui le diſtingue, eſt qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eſt pas faux comme eux.

Emile ayant peu réfléchi ſur les êtres ſenſibles, ſaura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ſes entrailles, l'aſpect du ſang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulſions d'un animal expirant lui donneront je ne ſais quelle angoiſſe, avant qu'il ſache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit reſté ſtupide & barbare, il ne les auroit pas ; s'il étoit plus inſtruit, il en connoîtroit la ſource : il a déja trop comparé d'idées pour ne rien ſentir, & pas aſſez pour concevoir ce qu'il ſent.

Ainſi naît la pitié, premier ſentiment relatif qui touche le cœur humain, ſelon l'ordre de la Nature. Pour devenir ſenſible & pitoyable, il faut que l'enfant ſache qu'il y a des êtres ſemblables à lui, qui ſouffrent ce qu'il a ſouffert, qui ſentent les douleurs qu'il a ſenties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les ſentir auſſi. En effet, comment nous laiſſons-nous émouvoir à la pitié, ſi ce n'eſt en nous tranſportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal ſouffrant ? en quittant, pour ainſi dire, notre être pour prendre le ſien ? nous ne ſouffrons qu'autant que nous jugeons qu'il ſouffre ; ce n'eſt pas dans nous, c'eſt dans lui

que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent par-tout retrouver hors de lui; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, & tendent le ressort du moi humain? c'est-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes & douces qui plaisent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non-seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires & faciles à saisir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache; même en s'attachant ſincérement on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs: mais tant qu'il proſpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie: on s'intéreſſe à eux véritablement: pourquoi cela? parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité: c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que pour porter une jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.
Aeneid. l. v. 634

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers-là.

Pourquoi les Rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? c'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? c'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? c'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? c'est que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement & la misere comme un état étranger à eux (*n*); chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre seche morale.

N'accoutumez donc pas votre éleve à regar-

(*n*) Cela paroît changer un peu maintenant: les états semblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent aussi plus durs.

der du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables, & n'espérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les considere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien, que tous leurs maux sont sous ses pieds, que mille événemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur la naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses, montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le sien sont tombés au-dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question ; sait-il seulement ce que c'est que faute ? n'empiétez jamais sur l'ordre de ses connoissances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui sont à sa portée ; il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant, si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, si dans un mois il sera riche ou pauvre, si dans un an, peut-être, il ne ramera point sous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme : qu'il voie, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des

périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné ; qu'il voie autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant-à-préſent commençons par le rendre humain ; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. Le ſentiment phyſique de nos maux eſt plus borné qu'il ne ſemble ; mais c'eſt par la mémoire qui nous en fait ſentir la continuité, c'eſt par l'imagination qui les étend ſur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà je penſe une des cauſes qui nous endurciſſent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la ſenſibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de chartier dans ſon écurie, parce qu'on ne préſume pas qu'en mangeant ſon foin il ſonge aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on ſache qu'il ſera bientôt égor-

gé; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas ſon ſort. Par extenſion l'on s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes, & les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni ſi la plupart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états; ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent: il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre: il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états; ma-

xime auſſi funeſte qu'inſoutenable; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai-je beſoin de m'incommoder pour perſonne? Que chacun reſte comme il eſt: que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre, que le gueux périſſe; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs: quel groſſier ſophiſme! les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point à plaindre, parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſérable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appeſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique de la fatigue, de l'épuiſement, de la faim: le bon eſprit ni la ſageſſe ne ſervent de rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Epictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe? la lui caſſe-t-il moins pour cela? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait? étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que ſous un autre langage ils ont autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. Reſpectez donc votre eſpece; ſongez qu'elle eſt compoſée eſſentiellement

de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philoſophes en ſeroient ôtés, il n'y paroîtroit guere, & que les choſes n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre éleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriſent ; faites en ſorte qu'il ne ſe place dans aucune claſſe, mais qu'il ſe retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendriſſement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ſont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt perſonnel qu'il eſt poſſible ; ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot ; tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangereuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas ; chaque

chose a son tems & son lieu ; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caracteres, que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur & du Philosophe qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit ; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame ; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des opérations douloureuses, & tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même ; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir ; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des

agoniſans. Mais quand une fois cette image s'eſt bien formée dans notre eſprit, il n'y a point de ſpectacle plus horrible à nos yeux ; ſoit à cauſe de l'idée de deſtruction totale qu'elle donne alors par les ſens, ſoit parce que ſachant que ce moment eſt inévitable pour tous les hommes, on ſe ſent plus vivement affecté d'une ſituation à laquelle on eſt ſûr de ne pouvoir échapper.

Ces impreſſions diverſes ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes antérieures ; mais elles ſont univerſelles, & nul n'en eſt tout-à-fait exempt. Il en eſt de plus tardives & de moins générales, qui ſont plus propres aux ames ſenſibles. Ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la triſteſſe. Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs ; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux ; ils ſont juges, la leur ne ſent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être

juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſéricordieux,

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette regle, ſur-tout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent ; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſent pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſibilité dans ſa jeuneſſe ; car la vérité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici ? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'avois promis à mon éleve. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere ! Quel bonheur ! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira : que m'importe ? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute, ſi toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité ?

Prenons deux jeunes gens sortant de la premiere éducation, & entrant dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout-à-coup sur l'Olympe, & se répand dans la plus brillante société. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, les jolies femmes. Je le suppose fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil sur la raison; je suppose qu'elle y résiste. Les plaisirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un intérêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé, curieux; sa premiere admiration vous frappe; vous l'estimez content, mais voyez l'état de son ame: vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il souffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoissoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais? Vous voyez à son inquiete curiosité qu'il se demande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi. Toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses pa-

rens. Eſt-il plus paré qu'un autre? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humiliée devant un ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée? s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour être mieux vu? Qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrete à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat? Tout s'unit bientôt comme de concert; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un cauſtique ne tardent pas d'arriver juſqu'à lui; & ne fût-il dédaigné que d'un ſeul homme, le mépris de cet homme empoiſonne à l'inſtant les applaudiſſemens des autres.

Donnons-lui tout; prodiguons-lui les agrémens, le mérite; qu'il ſoit bien fait, plein d'eſprit, aimable; il ſera recherché des femmes; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni tranſports ni paſſion pour les goûter. Ses deſirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au ſein des plaiſirs il ne ſent que l'ennui de la gêne; le ſexe fait pour le bonheur du ſien le dégoûte & le raſſaſie même avant qu'il le connoiſſe; s'il continue à le voir, ce n'eſt plus que par vanité; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne ſera pas ſeul jeune, ſeul brillant, ſeul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ſes maîtreſſes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracaſſeries, des trahiſons, des noirceurs, des repentirs de toute eſpece inſéparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le ſait; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illuſion.

Quel contraſte pour celui qui, renfermé juſqu'ici dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, s'eſt vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre des choſes où il eſt compté pour ſi peu, de ſe trouver comme noyé dans une ſphere étrangere, lui qui fit ſi long tems le centre de la ſienne! Que d'affronts! que d'humiliations ne faut-il pas qu'il eſſuie, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de ſon importance pris & nourris parmi les ſiens! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empreſſoit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il cede à tout le monde; ou, pour peu qu'il s'oublie & conſerve ſes anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même! L'habitude d'obtenir aiſément les objets de ſes deſirs, le porte à beaucoup deſirer, & lui fait ſentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer partout; la vanité le ronge, l'ardeur des deſirs effrénés enflamme ſon jeune cœur, la jalouſie & la haine y naiſſent avec eux; toutes les paſſions dévorantes y prennent à la fois leur eſſor: il en

porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les soirs ; il rentre mécontent de lui & des autres : il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies ; & son orgueil lui peint jusques dans ses songes les chimériques biens dont le desir le tourmente, & qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre élève ; voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables ; mais ce partage est volontaire & doux. *Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte* ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-de-là de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque

puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante, qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences ; nous le ſuppoſons où il eſt le moins ; nous le cherchons où il ne ſauroit être : la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere ; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté : l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amuſemens paroît contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte

dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance ; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuie jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés ; tout leur eſt indifférent : ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux ; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis ; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple qui montre le contentement, la véritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déja marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent

insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne sont rien pour lui: sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, & qu'il ne prenne de la physionomie; mais dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement, ou plus constamment affecté, les impressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame résulte un arrangement de traits que le tems rend ineffaçable. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physonomie à différens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer & suivre, avoient aussi changé de passion habituelle. Cette seule observation bien confirmée me paroîtroit décisive, & n'est

pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les signes extérieurs.

Je ne sais si, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des sentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme sera moins aimable; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici; je sais seulement qu'il sera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puisse assez bien se déguiser pour plaire autant que celui qui tire de son attachement pour les autres, un nouveau sentiment de bonheur. Mais quant à ce sentiment même, je crois en avoir assez dit pour guider sur ce point un Lecteur raisonnable, & montrer que je ne me suis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis, quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, & non des spectacles qui les excitent: donnez le change à leur imagination naissante par des objets, qui, loin d'enflammer leur sens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodestie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement; ou si leur

goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoins leurs ſociétés, leurs occupations, leurs plaiſirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modeſtes, qui les remuent ſans les ſéduire, & qui nourriſſent leur ſenſibilité ſans émouvoir leurs ſens. Songez auſſi qu'il y a par-tout quelques excès à craindre, & que les paſſions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ſes regards par des objets continuels de douleurs & de ſouffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la Greve aux priſons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aſpect des miſeres humaines. Long-tems frappé des mêmes ſpectacles, on n'en ſent plus les impreſſions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'eſt que l'imagination qui nous fait ſentir les maux d'autrui; c'eſt ainſi qu'à force de voir mourir & ſouffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre éleve connoiſſe donc le ſort de l'homme & les miſeres de ſes ſemblables; mais qu'il n'en ſoit pas trop ſouvent le témoin. Un ſeul objet bien choiſi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendriſſement & de réflexion. Ce n'eſt pas tant ce qu'il voit, que ſon retour ſur ce qu'il

a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte; & l'impreſſion durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue ſous lequel on le porte à ſe le rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent; à meſure que ſes deſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que, dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévot, voyant ſon tempérament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de vérolés, & ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le déſordre qui les y avoit expoſés. A ce hideux aſpect, qui révoltoit à la fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. *Va, miſérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *ſuis le vil penchant qui t'entraîne; bientôt tu ſeras trop heureux d'être admis dans cette ſalle, où, victime des plus infames douleurs, tu*

forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par ſon état, à paſſer ſa jeuneſſe dans des garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foibleſſes; mais parvenu juſqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique ſans horreur.* Maître, peu de diſcours; mais apprenez à choiſir les lieux, les tems, les perſonnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais aſſez pour l'uſage qu'on en doit faire, & ſon importance exige une attention ſans relâche: voilà pourquoi j'inſiſte ſur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture eſt, de tout retarder tant qu'il eſt poſſible. Rendez les progrès lents & ſûrs; empêchez que l'adoleſcent ne devienne homme au moment où rien ne lui reſte à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les eſprits deſtinés à donner du baume au ſang & de la force aux fibres, ſe forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que

ce qui eſt deſtiné à perfectionner un individu ſerve à la formation d'un autre, tous deux reſtent dans un état de foibleſſe, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'eſprit ſe ſentent à leur tour de cette altération, & l'ame auſſi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languiſſantes. Des membres gros & robuſtes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux ſubſtances ſont mal diſpoſés. Mais quelque bien diſpoſés qu'ils puiſſent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un ſang épuiſé, appauvri, & dépourvu de cette ſubſtance qui donne de la force & du jeu à tous les reſſorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritable-

ment utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois; mais n'est-ce pas leur faute? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son éleve l'image des plaisirs qu'il a conçus? banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent? amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sait l'usage? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Est-il étrange qu'il se mutine & le haïsse à son tour?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'est comme si pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une

prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rènes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens ; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins ; si-tôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premiérement à ses semblables, & ses semblables ne seront point pour lui des inconnus ; mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penser & de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes, & sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés ; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifestée lui donne une plus grande disposition à s'aimer. Ce ne sera qu'après avoir cultivé son naturel en mille manieres, après bien des réflexions sur ses propres sentimens, & sur ceux qu'il observera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliser ses notions individuelles, sous l'idée abstraite d'humanité, & joindre à ses affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec son espece.

En devenant capable d'attachement, il devient ſenſible à celui des autres (*o*), & par-là même, attentif aux ſignes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir ſur lui? Que de chaînes vous avez miſes autour de ſon cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne ſentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux ſur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra ſe comparer aux autres jeunes gens de ſon âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; ſi vous le lui dites, il ne le verra plus. ſi vous exigez de lui de l'obéiſſance en retour des ſoins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez ſurpris: il ſe dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point conſenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'eſt que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait ſans ſon aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & ſe trouve enrôlé malgré lui, vous criez à l'injuſtice;

(*o*) L'attachement peut ſe paſſer de retour, jamais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres; mais elle eſt le plus ſaint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'eſt pas l'ami de ſon ami eſt très-ſurement un fourbe; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

n'êtes-vous pas plus injuſte encore de demander à votre éleve le prix des ſoins qu'il n'a point acceptés.

L'ingratitude ſeroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'eſt un ſentiment ſi naturel ! L'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y eſt : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéreſſés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai ſur le prix ; mais ſi vous feignez de donner, pour vendre enſuite à votre mot, vous uſez de fraude. C'eſt d'être gratuits qui les rend ineſtimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laiſſant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poiſſon vient, & reſte autour de lui ſans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché ſous l'appât, il ſent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur eſt-il le bienfaiteur, le poiſſon eſt-il l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement : s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude ! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître ! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détruiſiez pas l'effet par votre faute, aſſurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible, pourvu que vous ne les ayiez point mis vous-même à prix; & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables; les oublier, c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme, qu'il ne ſoit jamais queſtion de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il ſe doit. Pour le rendre docile, laiſſez-lui toute ſa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez ſon ame au noble ſentiment de la reconnoiſſance, en ne lui parlant jamais que de ſon intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faiſoit étoit pour ſon bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce diſcours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour ſon valet. Mais maintenant qu'il commence à ſentir ce que c'eſt qu'aimer, il ſent auſſi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zele qui vous fait occuper de lui ſans ceſſe, il ne voit plus l'attachement d'un eſclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids ſur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on ſait qu'el-

le ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils ; mais jamais on ne les mépriſe.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un ſecond pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'eſſaierois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conſcience ; & comment des ſentimens d'amour & de haine naiſſent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *juſtice* & *bonté* ne ſont point ſeulement des mots abſtraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement ; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raiſon, & qui ne ſont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur humain (*p*).

(*p*) Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment ; car où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſurtout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas ; & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidellement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice ; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens

Mais je ſonge que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphyſique & de morale, ni des cours d'études d'aucune eſpece ; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances, relativement à notre conſtitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant juſqu'à préſent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette ſur ſes ſemblables, le porte à ſe comparer avec eux ; & le premier ſentiment qu'excite en lui cette comparaiſon, eſt de deſirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de ſoi ſe change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les paſſions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider ſi celles de ces paſſions qui domineront dans ſon caractere, ſeront humaines & douces, ou cruelles & malfaiſantes, ſi ce ſeront des paſſions de bienfaiſance & de commiſération, ou d'envie & de convoitiſe, il faut ſavoir à quelle

de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre ; je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du précepte eſt dans la Nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule ; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la morale eſt donné dans l'Evangile par celui de la loi.

place il ſe ſentira parmi les hommes, & quels genres d'obſtacles il pourra croire avoir à vaincre pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'eſpece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la meſure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre ſocial.

Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque deſire peu de choſes tient à peu de gens : mais confondant toujours nos vains deſirs avec nos beſoins phyſiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la ſociété humaine, ont toujours pris les effets pour les cauſes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raiſonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indeſtructible, parce qu'il eſt impoſſible dans cet état que la ſeule différence d'homme

d'homme à homme ſoit aſſez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens deſtinés à la maintenir ſervent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'eſpece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux (*q*). De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude ſera ſacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms ſpécieux de *juſtice* & de ſubordination ſerviront d'inſtrumens à la violence & d'armes à l'iniquité: d'où il ſuit que les ordres diſtingués qui ſe prétendent utiles aux autres, ne ſont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la conſidération qui leur eſt due ſelon la juſtice & ſelon la raiſon. Reſte à voir ſi le rang qu'ils ſe ſont donné eſt plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour ſavoir quel jugement chacun de nous doit porter de ſon propre ſort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

(*q*) L'eſprit univerſel des Loix de tous les pays eſt de favoriſer toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien; cet inconvénient eſt inévitable, & il eſt ſans exception.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils ſont; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi reſpecté d'eux il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pitagore, reſſemble à celui des Jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y paient de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les Jeux, & ceux-ci ne ſont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les ſociétés d'un jeune homme, qu'il penſât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprît à ſi bien connoître le monde, qu'il penſât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache que l'homme eſt naturellement bon, qu'il le ſente, qu'il juge de ſon prochain par lui-même; mais qu'il voie comment la

ſociété déprave & pervertit les hommes : qu'il trouve dans leurs préjugés la ſource de tous leurs vices : qu'il ſoit porté à eſtimer chaque individu, mais qu'il mépriſe la multitude : qu'il voie que tous les hommes portent à-peu-près le même maſque ; mais qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique ; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique, déciſif & prompt à juger ; il ſe fera un odieux plaiſir de chercher à tout de ſiniſtres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui eſt bien. Il s'accoutumera du moins au ſpectacle du vice, & à voir les méchans ſans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux ſans pitié. Bientôt la perverſité générale lui ſervira moins de leçon que d'exemple ; il ſe dira, que ſi l'homme eſt ainſi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que ſi vous voulez l'inſtruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des cauſes externes qui tournent nos penchans en vices, en le tranſportant ainſi tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphyſique qu'il n'eſt point en état de comprendre ; vous retombez dans l'inconvénient, évité ſi ſoi-

gneuſement juſqu'ici, de lui donner des leçons qui reſſemblent à des leçons, de ſubſtituer dans ſon eſprit l'expérience & l'autorité du maître à ſa propre expérience, & au progrès de ſa raiſon.

Pour lever à la fois ces deux obſtacles, & pour mettre le cœur humain à ſa portée ſans riſquer de gâter le ſien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de ſorte qu'il pût voir la ſcene ſans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Hiſtoire; c'eſt par elle qu'il lira dans les cœurs ſans les leçons de la philoſophie; c'eſt par elle qu'il les verra, ſimple ſpectateur, ſans intérêt & ſans paſſion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accuſateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs diſcours & cachent leurs actions; mais dans l'Hiſtoire elles ſont dévoilées, & on les juge ſur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils diſent, on voit à la fois ce qu'ils ſont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils ſe déguiſent, mieux on les connoît.

Malheureuſement cette étude a ſes dangers, ſes inconvéniens de plus d'une eſpece. Il eſt difficile de ſe mettre dans un point de vue, d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblables avec équité. Un des grands vices de l'Hiſtoire eſt, qu'elle peint

beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déja ſur ſon déclin : toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient ; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne ſavons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons ſont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Hiſtoire, ainſi que la Philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le Lecteur au lieu de la ſcene,

pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſe tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout ? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cauſe ? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve ; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer ; l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpece ? L'Auteur choiſit un événement connu ; puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention,

de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions pour rendre la lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caracteres; pourvu que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les événemens ſoient fidellement rapportés; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après Nature; mais ſi la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon éleve ne doit voir que des tableaux de fantaiſie, j'aime mieux qu'ils ſoient tracés de ma main que d'une autre; ils lui ſeront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Hiſtoriens pour un jeune homme, ſont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même; c'eſt ainſi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide

ſans ceſſe, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laiſſe à part l'Hiſtoire moderne; non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous; mais parce que nos Hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien (r). Généralement les Anciens font moins de portraits, mettent moins d'eſprit & plus de ſens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus ſimples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluſte; Tacite eſt le livre des vieillards, les jeunes gens ne ſont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir ſonder les profondeurs; il faut ſavoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philoſophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. la jeuneſſe ne doit rien généraliſer; toute ſon inſtruction doit être en regles particulieres.

THucydide eſt, à mon gré, le vrai modele des Hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les ju-

(r) Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot eſt preſque le ſeul qui ſavoit peindre ſans faire de portraits.

ger ; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du Lecteur ; loin de s'interpoſer entre les événemens & les Lecteurs, il ſe dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit preſque dans ſes récits que la choſe du monde la moins inſtructive, ſavoir, des combats. La retraite des dix-mille, & les commentaires de Céſar, ont à-peu-près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégénéroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former ; il faut déja du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, ſon tour viendra ; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en générale eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même

avant cette bataille, étoit déja devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifester des événemens déja déterminés par des causes morales que les Historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siecle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son systême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente ; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'Historien le poursuit par-tout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils*

qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là ne ſont plus propres; voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déja dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcene du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théatres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones (*s*).

(*s*) Un ſeul de nos Hiſtoriens qui a imité Tacite dans ſes grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes, & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon héros. Avec un mot plaiſant Annibal raſſure ſon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agéſilas à cheval ſur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi, Céſar traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décele ſans y penſer le fourbe qui diſoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un ſeul mot; c'eſt le plus beau moment de ſa vie : Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom : Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le véritable art de peindre. La phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'eſt preſque uniquement à celle-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiecle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu

tranſcrire Comines dans les petits, & cela même qui ajoute aux prix de ſon livre, l'a fait critiquer parmi nous.

le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'ometre, mais que Ramſai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit ſu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere : *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Voilà donc ce que vous n'oſez dire ? miſérables ! ſoyez donc à jamais ſans naturel, ſans entrailles : trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans votre vile décence : rendez-vous mépriſables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement ; lis auſſi les petiteſſes de ce

grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainſi dirigées, peuvent opérer ſur l'eſprit tout neuf d'un jeune homme. Appeſantis ſur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire ſans penſer, ce que nous liſons nous frappe d'autant moins, que, portant déja dans nous-mêmes les paſſions & les préjugés qui rempliſſent l'hiſtoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous ſommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on ſe repréſente un jeune homme élevé ſelon mes maximes : qu'on ſe figure mon Emile, auquel dix-huit ans de ſoins aſſidus n'ont eu pour objet que de conſerver un jugement integre & un cœur ſain ; qu'on ſe le figure au lever de la toile, jettant, pour la premiere fois, les yeux ſur la ſcene du monde ; ou, plutôt, placé derriere le théatre, voyant les acteurs prendre & poſer leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le groſſier preſtige abuſe les yeux des ſpectateurs. Bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſuccéderont des mouvemens de honte & de dédain

pour ſon eſpece ; il s'indignera de voir ainſi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ſes freres s'entredéchirer pour des rêves, & ſe changer en bêtes féroces pour n'avoir pas ſu ſe contenter d'être hommes.

Certainement avec les diſpoſitions naturelles de l'éleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ſes lectures, pour peu qu'il le mette ſur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice ſera pour lui un cours de philoſophie-pratique, meilleur ſûrement, & mieux entendu, que toutes les vaines ſpéculations dont on brouille l'eſprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir ſuivi les romaneſques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puiſſe jouir dès-à-préſent ſans tant de tourment ; nous ne voyons-là qu'un bon mot qui paſſe ; mais Emile y verra une réflexion très-ſage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de ſon eſprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Quand enſuite en liſant la vie de cet inſenſé, il trouvera que tous ſes grands deſſeins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet héroïſme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un ſi grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un ſi grand politique, ſi ce n'eſt autant de pas

pour aller chercher cette malheureuſe tuile, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort déshonorante.

Tous les conquérans n'ont pas été tués; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miſeres dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte après avoir ſoumis ſes concitoyens, & détruits ſes rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait exiſté; mais tout cet immenſe pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de ſa tête, & de remplir ſon vaſte palais de ſes cris, en redemandant à Varus ſes légions exterminées? Quand il auroit vaincu tous ſes ennemis, de quoi lui auroient ſervi ſes vains triomphes, tandis que les peines de toute eſpece naiſſoient ſans ceſſe autour de lui, tandis que ſes

plus

plus chers amis attentoient à sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches ? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne sut pas gouverner sa maison ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre ; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie ; sa fille & sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misere & de faim dans une isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur : croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'Histoire pour se connoître, & se rendre sage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Emile ne se reconnoîtra guere dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études ; mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent, & voyant que de

tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le sais, lui sont mal appropriées; peut-être au besoin seront-elles tardives, insuffisantes; mais souvenez-vous que ce ne sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me proposois un autre objet; & sûrement si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussitôt que l'amour propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une seule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne ſont point les Philoſophes qui connoiſſent le mieux les hommes ; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philoſophie, & je ne ſache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus ſainement que ne fait un Philoſophe. Celui-ci ſent ſes vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même : nous ſommes tous méchans ; l'autre nous regarde ſans s'émouvoir, & dit : vous êtes des fous. Il a raiſon, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon éleve eſt ce ſauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, ſe tient plus en garde contre lui même & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres ; c'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils ſe font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aiſément leurs vices, ſi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous ſentons l'offenſe & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages ſont apparens, la peine eſt intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ſes vices n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi ; l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur

conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes ? Un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur aſſez ſenſible pour concevoir toutes les paſſions humaines, & aſſez calme pour ne les pas éprouver. S'il eſt dans la vie un moment favorable à cette étude, c'eſt celui que j'ai choiſi pour Emile ; plus tôt ils lui euſſent été étrangers, plus tard il leur eût été ſemblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis ſur lui d'empire. Les paſſions dont il ſent l'effet, n'ont point agité ſon cœur. Il eſt homme, il s'intéreſſe à ſes freres ; il eſt équitable, il juge ſes pairs. Or ſûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils ſe donnent étant fondé ſur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il deſire eſt à ſa portée. De qui dépendroit-il, ſe ſuffiſant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de la ſan-

té (*t*), de la modération, peu de besoins, & de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit est la servitude. Il plaint ces misérables Rois esclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches sots, martyrs de leur faste; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ses méchancetés il verroit sa misere. Il se diroit, en se donnant le besoin de me nuire, cet homme a fait dépendre son sort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal. Emile en considérant son rang dans l'espece humaine & s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à son mérite l'effet de son bonheur. Il se dira, je suis sage & les hommes sont fous. En les plaignant il les mépriséra, en se félicitant il s'estimera davantage, & se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de

(*t*) Je crois pouvoir compter hardiment la santé & la bonne constitution au nombre des avantages acquis par son éducation; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que son éducation lui a conservés.

l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins ; & s'il falloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſupériorité ; ils la voient, la ſentent, & n'en ſont pas moins modeſtes. Plus ils ont, plus ils connoiſſent tout ce qui leur manque. Ils ſont moins vains de leur élévation ſur nous, qu'humiliés du ſentiment de leur miſere, & dans les biens excluſifs qu'ils poſſedent, ils ſont trop ſenſés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne ſe ſont pas fait. L'homme de bien peut être fier de ſa vertu, parce qu'elle eſt à lui, mais de quoi l'homme d'eſprit eſt-il fier ? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon ? qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin ?

Ici c'eſt toute autre choſe encore. Reſtons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai ſuppoſé dans mon éleve ni un génie tranſcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choiſi parmi les eſprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation ſur l'homme. Tous les cas rares ſont hors de regles. Quand donc en conſéquence de mes ſoins, Emile préfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Emile a raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né

qu'eux, Emile a tort. Il se trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir; à sa naissance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver à l'adolescent qu'il est homme comme les autres & sujet aux mêmes foiblesses. Faites-le lui sentir ou jamais il ne le saura. C'est encore ici un cas d'exception à mes propres regles; c'est le cas d'exposer volontairement mon éleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du Bateleur seroit répétée en mille manieres; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger; si des filous l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe (*v*); je le laisserois encenser, plumer,

(*v*) Au reste, notre éleve donnera peu dans ce piege, lui que tant d'amusemens environnent, lui qui ne s'ennuya de sa vie, & qui sait à peine à quoi sert l'argent. Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles servent aux courtisans & aux escrocs pour s'emparer d'eux dans la suite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenses, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au College, vous

dévaliſer par eux ; & quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les ſeuls pieges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des Courtiſannes. Les ſeuls ménagemens que j'aurois pour lui, ſeroient de partager tous les dangers que je lui laiſſerois courir, & tous les affronts que je lui laiſſerois recevoir. J'endurerois tout en ſilence, ſans plainte, ſans reproche, ſans jamais lui en dire un ſeul mot ; & ſoyez ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura vu ſouffrir pour lui, fera plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce qu'il aura ſouffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fauſſe dignité des gouverneurs qui, pour jouer ſottement les ſages, rabaiſſent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de ſe diſtinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainſi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame ; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, &

voyez comment on leur fera laiſſer à vingt leur bourſe dans un brelan & leur ſanté dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus ſavant de ſa claſſe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'uſa point dans l'enfance n'ont point dans la jeuneſſe le même abus. Mais on doit ſe ſouvenir qu'ici ma conſtante maxime eſt de mettre par-tout la choſe au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le ſuppoſe, afin d'y remédier.

s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée & ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant: *ils ne fuient pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut: en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'éleve doive supposer dans le maître des lumieres aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espece; elle doit porter sur l'au-

torité de la raiſon, ſur la ſupériorité des lumieres, ſur les avantages que le jeune homme eſt en état de connoître, & dont il ſent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il eſt aimé de ſon conducteur; que ce conducteur eſt un homme ſage, éclairé, qui, voulant ſon bonheur, ſait ce qui peut le lui procurer. Il doit ſavoir que, pour ſon propre intérêt, il lui convient d'écouter ſes avis. Or ſi le maître ſe laiſſoit tromper comme le diſciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il ſuppoſer que le maître le laiſſe, à deſſein, tomber dans des pieges, & tend des embûches à ſa ſimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel, être ſimple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expoſe, les lui montrer clairement, ſenſiblement, mais ſans exagération, ſans humeur, ſans pédanteſque étalage; ſur-tout ſans lui donner vos avis pour des ordres, juſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus, & que ce ton impérieux ſoit abſolument néceſſaire. S'obſtine-t-il après cela, comme il fera très-ſouvent? Alors ne lui dites plus rien; laiſſez-le en liberté, ſuivez-le, imitez-le, & cela gaiement, franchement; livrez-vous, amuſez-vous autant que lui, s'il eſt poſſible. Si les conſéquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter;

& cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obstinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe; quand il y est tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner son amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot: *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & se fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne pense pas comme vous sur l'importance de vos avis.

Le tour de vos consolations peut encore être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant, je suppose, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple ; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; & il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'Histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé ; puis, au moyen de l'apolo-

gue, on rédige en maxime les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef? Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien; il faut qu'il ſe puiſſe dire; je conçois, je pénetre, j'agis, je m'inſtruis. Une des choſes qui rendent ennuyeux le pantalon de la Comédie Italienne, eſt le ſoin qu'il prend toujours d'interpréter au parterre des platiſes qu'on n'entend déja que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur ſoit pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours ſe faire entendre; mais il ne faut pas toujours tout dire: celui qui dit tout dit peu de choſes; car à la fin on ne l'écoute plus. Que ſignifient ces quatre vers que La-Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris?

A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre éleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vu d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vu

que perſonne ſe ſouciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude eſt l'inſtruction morale; mais le véritable objet de la mere & de l'enfant, n'eſt que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ſes fables: auſſi les oublie-t-il toutes en grandiſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſtion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables, & voici pour Emile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſuivant celle que j'ai marquée, votre éleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcene on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces myſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſir bornent les intérêts de ſon âge, il ne diſpoſe encore que de

lui-même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile des marchandiſes; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculatives, & qu'après, ſans la moindre expérience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à ſavoir gagner ſon pain: mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde il faut ſavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événemens, quon ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes

entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien; mais que leur ſerviroient ces précautions, ſi, juſqu'à l'âge preſcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & ſeroient tout auſſi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par ſon ignorance ou trompé par ſes paſſions, ne ſe faſſe du mal à lui-même; mais à tout âge il eſt permis d'être bienfaiſant, à tout âge on peut protéger, ſous la direction d'un homme ſage, les malheureux qui n'ont beſoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les ſoins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus ſûre. Occupez votre éleve à toutes les bonnes actions qui ſont à ſa portée; que l'intérêt des indigens ſoit toujours le ſien; qu'il ne les aſſiſte pas ſeulement de ſa bourſe, mais de ſes ſoins; qu'il les ſerve, qu'il les protege, qu'il leur conſacre ſa perſonne & ſon tems; qu'il ſe faſſe leur homme d'affaires, il ne remplira de ſa vie un ſi noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront juſtice, quand il la demandera pour eux avec cette intré-

pide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des Grands & des riches ; quand il ira s'il le faut, jusqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misere ; & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier-errant un redresseur des torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage & le défenseur des loix chez les Grands, chez les Magistrats, chez le Prince, faire le solliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux ? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il sait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifférentes, mais hardi à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illustres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime & à défendre l'innocence, sans autre intérêt que ce-

lui de s'instruire, en servant la justice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hommes (x), pas même entre les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'a-

(x) Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il? je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin, poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui, pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chûte d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçu & enduré ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir & dont nul tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des loix lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui: il est seul interprete & Ministre de la Loi naturelle, il se doit justice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'ils doivent s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, si j'étois Souverain je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoi qu'il en soit, Emile sait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

mour-propre & la haute opinion de lui-même l'a détourné de chercher ſes plaiſirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il ſouffre quand il voit ſouffrir; c'eſt un ſentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & ſe complaît à voir tourmenter un être ſenſible, c'eſt quand un retour de vanité le fait ſe regarder comme exempt des mêmes peines par ſa ſageſſe ou par ſa ſupériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'eſprit, ne ſauroit tomber dans le vice qui en eſt l'ouvrage : Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; & quand il peut contribuer à le produire, c'eſt un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas ſuppoſé qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié ſtérile & cruelle, qui ſe contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaiſance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquiſes, ou qu'il eût acquiſes beaucoup plus tard. S'il voit régner la diſcorde entre ſes camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du ſujet de leurs peines : s'il voit deux hommes ſe haïr, il veut connoître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les miſérables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire

pour tirer parti de ces dispositions d'une maniere convenable à son âge ? De régler ses soins & ses connoissances, & d'employer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un college, l'énergie du langage des passions & toute la force de l'art de persuader, sans intérêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos regles.

Si je voulois enseigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déja développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ses passions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriser ses desirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire. Borné presque au seul nécessaire physique, il a moins be-

ſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en général il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & ſeulement pour être entendu. Il eſt peu ſentencieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliſer ſes idées ; il a peu d'images parce qu'il eſt rarement paſſionné.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ſoit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni ſon âge, ni ſes mœurs, ni ſes goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adoleſcence, les eſprits vivifians retenus & cohobés dans ſon ſang portent à ſon jeune cœur une chaleur qui brille dans ſes regards, qu'on voit dans ſes actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble ſentiment qui l'inſpire lui donne de la force & de l'élévation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il tranſmet en parlant les mouvemens de ſon ame ; ſa généreuſe franchiſe a je ne ſais quoi de plus enchanteur que l'artificieuſe éloquence des autres, ou plutôt lui ſeul eſt véritablement éloquent, puiſqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il ſent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'en mettant ainſi la bienfaiſance en action & tirant de nos bons ou mauvais ſuccès des réflexions ſur leurs cauſes, il y a peu de connoiſſances utiles qu'on

ne puiſſe cultiver dans l'eſprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai ſavoir qu'on peut acquérir dans les Colleges, il acquerra de plus une ſcience plus importante encore, qui eſt l'application de cet acquis aux uſages de la vie. Il n'eſt pas poſſible que, prenant tant d'intérêt à ſes ſemblables, il n'apprenne de bonne heure à peſer & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaiſirs. & à donner en général une plus juſte valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéreſſant à perſonne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, ſe paſſionnent trop pour juger ſainement des choſes. Rapportant tout à eux ſeuls & réglant ſur leur ſeul intérêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient auſſi-tôt le bouleverſement de tout l'univers.

Etendons l'amour-propre ſur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait ſa racine. Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illuſion de l'intérêt particulier eſt à craindre; plus on généraliſe cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe en nous que l'amour de la juſtice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il

la connoiſſe ? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce qui eſt bien ou mal : mais ne ſouffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement ſur des acceptions de perſonnes ou ſur d'injuſtes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour ſervir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'eſt-là le premier intérêt du ſage, après l'intérêt privé ; car chacun eſt partie de ſon eſpece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut donc la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece encore plus que de notre prochain, & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reſte, il faut ſe ſouvenir que tous ces moyens par leſquels je jette ainſi mon éleve hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puiſque non-ſeulement il en réſulte une jouiſſance intérieure, mais qu'en le

rendant bienfaiſant au profit des autres, je travaille à ſa propre inſtruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans ſa tête; Quels ſentimens ſublimes étouffent dans ſon cœur le germe des petites paſſions! Quelle netteté de judiciaire! Quelle juſteſſe de raiſon je vois ſe former en lui de ſes penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des poſſibles & fait qu'un homme ſupérieur aux autres, ne pouvant les élever à ſa meſure, ſait s'abbaiſſer à la leur! Les vrais principes du juſte, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre ſe gravent dans ſon entendement; il voit la place de chaque choſe & la cauſe qui l'en écarte; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les paſſions humaines il connoît leurs illuſions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choſes, mais ſans m'en impoſer ſur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voient dans le pays des chimeres; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant ſi fort des opinions vulgaires, je ne ceſſe de les avoir préſentes à mon eſprit; je les examine, je les médite, non pour les ſuivre ni pour les fuir, mais pour les peſer à la balance du raiſonnement. Toutes les

fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déja pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je sais que s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voient ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent; sans songer qu'il faut bien qu'il en differe, puisqu'élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la Nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon éleve à six ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part & d'autre; mais les choses acquises ne se

reſſemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais conſidérez auſſi que ceux-ci ſont déja tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Emile ſache ce que c'eſt que philoſophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte ; les jeunes gens ne ſont point faits ainſi ; ils ont telle ou telle paſſion ; ils font ceci ou cela ; c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure de conſidérer que ce qu'ils diſent-là je le ſais tout auſſi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus long-tems, & que n'ayant nul intérêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation, qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné ; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtême, je donne le moins

qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vu. Il eſt vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un ſeul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie paſſée à les obſerver, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre ; & n'ai regardé, comme appartenant inconteſtablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, ſi ſuivant cette méthode vous ſuivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il eſt poſſible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon éleve ou des vôtres, penſez-vous qu'il reſſemblera le plus ? Voilà ce me ſemble, la queſtion qu'il faut réſoudre, pour ſavoir ſi je me ſuis égaré.

L'homme ne commence pas aiſément à penſer ; mais ſi-tôt qu'il commence il ne ceſſe plus. Quiconque a penſé penſera toujours ; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus reſter en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'eſprit humain n'eſt point naturellement ſi prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des faci-

lités qu'il n'a pas ; je le tiens trop long-tems inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez prémiérement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond des bois ; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions, ni par les opinions des hommes, qu'il voie par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position il est clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts, doit devenir raisonnable & sensé dans les villes, quand il y sera simple spectateur. Rien n'est plus propres à rendre sage que les folies qu'on voit sans les partager ; & celui même qui les partage s'instruit encore, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Considérez aussi que, bornés par nos facultés aux choses sensibles, nous n'offrons presque aucune prise aux notions abstraites de la philo-

ſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & preſque d'un ſaut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'eſt pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abſtraite eſt le premier de ces échelons ; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avife de le conſtruire.

L'être incompréhenſible qui embraſſe tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le ſyſtême des êtres, n'eſt ni viſible à nos yeux, ni palpable à nos mains ; il échappe à tous nos ſens. L'ouvrage ſe montre ; mais l'ouvrier ſe cache. Ce n'eſt pas une petite affaire de connoître enfin qu'il exiſte, & quand nous ſommes parvenus là, quand nous nous demandons quel eſt-il, où eſt-il ? notre eſprit ſe confond, s'égare, & nous ne ſavons plus que penſer.

Locke veut qu'on commence par l'étude des eſprits, & qu'on paſſe enſuite à celle des corps : cette méthode eſt celle de la ſuperſtition, des préjugés, de l'erreur ; ce n'eſt point celle de la raiſon, ni même de la Nature bien ordonnée, c'eſt ſe boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour ſe faire une véritable notion des eſprits & ſoup-

connoître qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers instrumens de nos connoissances, les êtres corporels & sensibles sont les seuls dont nous ayions immédiatement l'idée. Ce mot *esprit*, n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? Or on m'avouera que des esprits qui ont des bras & des langues ressemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont faits des Dieux corporels. Nous mêmes, avec nos termes d'Esprit, de Trinité, de Personnes, sommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu est par-tout; mais nous croyons aussi que l'air est par-tout; au moins dans notre atmosphere, & le mot *esprit* dans son origine ne signifie lui-même que *souffle* & *vent*. Si-tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agissoient sur nous, c'étoit d'une maniere semblable a celle dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins

fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'univers de Dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitou des Sauvages, les fétiches des Negres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels: le polythéiſme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt au fond la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins antropomorphite; & quand une fois l'imagination a vu Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu

Parvenu, je ne sais comment, à l'idée abstraite de la substance, on voit que pour admettre une substance unique, il lui faudroit supposer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la pensée & l'étendue, dont l'une est essentiellement divisible, & dont l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive & inséparable de la substance à laquelle elle appartient, qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la substance à laquelle elle appartient; que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, & que les êtres où ces deux qualités sont réunies, sont composés de deux substances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considérez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se pré-

ſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt-à-dire, dans toute leur obſcurité, à de jeunes eſprits encore occupés aux premieres opérations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'eſt en vain que les abymes de l'infini ſont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en fait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au-deçà des dimenſions qui leur ſont connues. *Ils eſtimeront un eſpace immenſe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller.* Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux la meſure des poſſibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foibleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille & ne connoît pas Jupiter. Un Payſan Suiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon éleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plus tôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si j'avois à peindre la ſtupidité fâcheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à des enfans; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des myſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premiérement, qu'il y a des myſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les myſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout eſt myſtere, il n'y a point de myſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être ſauvé. Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire intolérance, & la cauſe de toutes ces vai-

nes instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel : mais si pour l'obtenir il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de sansonets & de pies, tout aussi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le Philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il? ce qu'il conçoit, & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie. Seront-ils récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet est le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet est le Prophete de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, & il dit que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on partir de deux dispositions si semblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques qui lui disent qu'il y a quel-

que chose qu'on appelle Dieu, & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter ! car de toi rien sinon
Je ne connois seulement que le nom (x).

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même chose de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être sauvé sans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, soit dans l'enfance, soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, est que vous prétendez que les enfans ont à sept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aie tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle.

Par le même principe, il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie si son aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'est pas

(x) *Plutarque, Traité de l'Amour, trad. d'Amyot.* C'est ainsi que commençoit d'abord la Tragédie de Menalippe ; mais les clameurs du Peuple d'Athenes forcerent Euripide à changer ce commencement.

toujours. Vous en convenez pour les insensés qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux, qui, séquestrés de toute société dès leur enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes (*y*)? Car il est d'une impossiblité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que par les fautes de sa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que devant la justice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres nécessaires, est réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle; c'est un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux,

(*y*) Sur l'état naturel de l'esprit humain & sur la lenteur de ses progrès: *Voyez la premiere partie du discours sur l'inégalité.*

dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que si l'on disoit que Plutarque est injuste, envieux, jaloux, & si tyran, qu'il exige plus qu'il ne laisse le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'esprit des enfans est qu'elles y restent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suisse une bonne & pieuse mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne vouloit point instruire son fils de la Religion dans le premier âge, de peur que content de cette instruction grossiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & si-tôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime & trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, & son amour-propre aspiroit au moment de connoître ce mystere qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout ; & ce que je craindrois de cet air de mystere indiscrettement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât sa tête, & qu'enfin l'on n'en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de ſemblable pour mon Emile, qui, refuſant conſtamment ſon attention à tout ce qui eſt au-deſſus de ſa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choſes qu'il n'entend pas. Il y en a tant ſur leſquelles il eſt habitué à dire, cela n'eſt pas de mon reſſort, qu'une de plus ne l'embarraſſe guere; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes queſtions, ce n'eſt pas pour les avoir entendu propoſer, mais c'eſt quand le progrès de ſes lumieres porte ſes recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'eſprit humain cultivé s'approche de ces myſteres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au ſein de la ſociété même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéléré: ſi l'on n'accéléroit de même le progrès des lumieres qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit véritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes

facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici! difficulté d'autant plus grande, qu'elle eſt moins dans les choſes que dans la puſillanimité de ceux qui n'oſent la réſoudre: commençons, au moins, par oſer la propoſer. Un enfant doit être élevé dans la religion de ſon pere; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle ſoit, eſt la ſeule véritable, que toutes les autres ne ſont qu'extravagance & abſurdité. La force des argumens dépend abſolument, ſur ce point, du pays où l'on les propoſe. Qu'un Turc, qui trouve le Chriſtianiſme ſi ridicule à Conſtantinople, aille voir comment on trouve le Mahométiſme à Paris: c'eſt ſur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons ſecouer ſon joug en toute choſe, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enſeigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle ſecte aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La réponſe eſt fort ſimple, ce me ſemble; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de ſa raiſon doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

N'importe ; le zele & la bonne foi m'ont juſqu'ici tenu lieu de prudence. J'eſpere que ces garants ne m'abandonneront point au beſoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ma deviſe ; mais il m'eſt trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je penſe, je vous dirai ce que penſoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés ; ils ſont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais tranſcrire : c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour regle ; je vous l'offre à examiner.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.



TABLE
DES MATIERES,
POUR LES DEUX PREMIERES PARTIES.

I. Désigne la premiere Partie. II. La seconde Partie. *n.* Les notes.

A.

Abbé de St. Pierre; comment établissoit ses enfans. *P.* II. *p.* 378.
Comment appelloit les hommes. I. 71.
Académies, sont des écoles publiques de mensonges. II. 394.
Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir. I. 85.
Ce que le François met à la place. I. 86.
Les enfans en ont peu. I. 263.
Achille, allégorie de son immersion dans le Styx. I. 24.
Comment le Poëte lui ôte le mérite de la valeur. I. 42.
Activité, surabondante dans les enfans, & défaillante dans les vieillards. I. 73.
Adolescence, signes des approches de cet âge. II. 404.
Peut être accélérée ou retardée par l'éducation. II. 416.
Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre. II. 493.
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y passionnent trop. II. 501.
Affectation d'un parler modeste, mauvaise avec les enfans. II. 417.
Affronts déshonorans, à qui en appartient la vengeance. II. 497. *n.*
Age de force. II. 299. Son emploi. II. 302.
Age prodigieux. I. 45. *n.*
Ajax, eût craint Achille & défie Jupiter. II. 512.
Alexandre, croyoit à la vertu. I. 173.
Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides. I. 51. *n.*
Alimens des premiers hommes. I. 269.
Amateurs & Amatrices, comment font à Paris leurs ouvrages. II. 388.
Exceptions. *Ibid.*
Amour, exige des connoissances. II. 411.
A de meilleurs yeux que nous. *Ibid.*
Fixe & rend exclusif le penchant de la Nature. II. 412.

Paſſions qu'il entraîne à ſa ſuite. *P.* II. *p.* 412.
Amour de ſoi, principe de toutes nos paſſions. II. 407.
Toujours bon & conforme à l'ordre. II. 408.
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. II. 409.
Amour-propre, pourquoi n'eſt jamais content. *Ibid.*
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. *Ibid.*
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II. 413.
Comment ſe transforme en vertu. II. 501.
Analyſe. II. 313.
Analogie grammaticale, les enfans la ſuivent mieux que nous. I. 81.
Angle viſuel, comment nous trompe. I. 242.
Anglois, ſe diſent un peuple de bon naturel. I. 274. *n.*
Angloiſe, à dix ans, excelloit ſur le claveſſin. I. 260.
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 61.
Dorment plus l'hiver que l'été. I. 215.
Antoine (*Marc*), tems où l'hiſtoire de ſa vie eſt inſtructive. II. 479.
Anthropomorphites. II. 509, 510.
Appétit des enfans. I. 274.
Apprentiſſages, comment Emile en fait deux à la fois. II. 386.
Araignées, quels enfans en ont peur. I. 63.
Arme-à-feu. I. 64.
Art de gouverner ſans préceptes. I. 192.
Art d'obſerver les enfans. II. 381.
Arts, en quel ordre l'eſtime publique les range. II. 350.
Arts, Emile les rangera dans la ſienne en un ordre inverſé. II. 351.
Autre maniere d'ordonner les *Arts*, ſelon les rapports de néceſſité qui les lient. II. 357.
Arts ſauvages & Arts civils, diſtinction des uns & des autres. II. 348.
Artiſan, ſon état eſt le plus indépendant de tous. II. 372.
Artiſans des villes, ſottement ingénieux. II. 355.
Aſtianax. I. 64.
Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude. II. 409.
En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*. II. 457. *n.*
Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II. 489.
Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils. I. 28. *n.*
S'il eſt vrai qu'il ait été heureux. II. 478.

Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion. *P.* II. *p.* 400.
Si celle du maître doit se conserver aux dépens des mœurs. II. 455.

B.

Bâtons. I. 275. *n.*
Bâton à moitié plongé dans l'eau. II. 393.
Berceau. I. 56. *n.*
Bibliotheque d'Emile. II. 346.
Bienfaiteurs intéressés, plus communs que les obligés ingrats. II. 458.
Biens & maux de la vie humaine examinés. I. 97 *& suiv.*
Bonheur de l'homme naturel, en quoi consiste. II. 329.
Si la mesure du bonheur est égale dans tous les états. II. 438.
Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences. II. 447.
Bons-mots, secret pour en trouver. I. 160.
Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, celui sans lequel on la peut le moins concevoir. I. 72.
Bouchers, en quel pays ne sont pas reçus en témoignage. I. 275.
Bouillie, nourriture peu saine. I. 79.
Boule roulée entre deux doigts croisés. II. 392, 399.
Boussole, comment nous l'inventons. II. 324.
Bruit d'une arme-à-feu. I. 64.
Buffon, (*M. de*) cité. I. 15, 56, 226. *n.*

C.

Cadres dorés, à quoi bons. I. 253.
Campagne, renouvelle les générations des villes. I. 53.
Canard de la foire. II. 318.
Caprice, ne vient point de la liberté. I. 194.
N'est point l'ouvrage de la Nature. I. 196.
Caprice, exemples de la maniere d'en guérir un enfant. I. 196, 200.
Cartes, géographiques. II. 313, 314.
Caton le Censeur, éleva son fils dès le berceau. I. 28. *n.*
Cerf-volant. I. 297.
Chardin, cité. I. 211.
Charité, maniere inepte dont on croit l'inspirer aux enfans. I. 153.
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 205.
Châtiment, doit être ignoré des enfans. I. 127, 148.

Cheval, réflexion sur cet exercice. *P.* I. *p.* 221.
Chimeres, ornent les objets réels. I. 286.
Cicéron, cité. I. 12.
Citoyenne. I. 8.
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils sont forcés d'être frippons. II. 368.
Climat. I. 36.
Climats tempérés, leurs avantages. *Ibid.*
Coëffures des enfans. I. 211.
Colleges. I. 9, 84.
Colere. I. 137.
Commander & obéir, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I. 119.
Concurrence, quand doit cesser d'être un instrument de l'éducation. II. 345.
Confidentes, sont ordinairement des nourrices dans les drames anciens. I. 48.
Connoissances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine. II. 302.
Bien vues par leurs rapports, préfervent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. II. 365.
Consolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 490.
Contradictions de l'ordre social, quelle est leur source. II. 463.
Conventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices. I. 148.
Corps débile affoiblit l'ame. I. 40. II. 454.
Corps humain, différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 210.
Cosmographie, sa premiere leçon. II. 310.
Courage, en quels lieux il faut le chercher. I. 43.
Course. I. 243.
Instruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 247.
Couvens. I. 84. *Cris des enfans*. I. 66.
Cuisine Françoise. I. 270. *Culture*, un de ses grands préceptes est de tout retarder. II. 453.
Curiosité, sa premiere source. II. 304. Comment se fait son développement. *Ibid.* Quelle seroit celle d'un Philosophe relégué dans une isle déserte. *Ibid.*
Curiosité, raison pourquoi le Philosophe en a tant, & le Sauvage si peu. II. 395.
Cyclopes. I. 275. *Czar Pierre*. II. 386.

D.

Danse. P. I. p. 239, 240.
Déclamer. I. 263.
Définitions, comment pourroient être bonnes. I. 165. n.
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 78 & *suiv.*
Dépendance des choses & dépendance des hommes. I. 110.
La premiere ne nuit point à la liberté. *Ibid.*
Désordre moral, par où commence. I. 21.
Dessein, réflexions sur cet art. I. 250, 251.
Dette sociale, comment se paie. II. 371.
Devoir, imposé mal-à-propos aux enfans. I. 123.
Effet de cette indiscrétion. *Ibid.*
Ce qu'on doit mettre à la place. I. 124.
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant. I. 121.
Dieux du paganisme, comment furent imaginés. II. 510.
Distances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger. I. 66.
Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fausses idées. II. 516.
Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans. II. 331.
Domination, tient à l'opinion comme tout le reste. I. 106.
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître. I. 92, 114.
Comment perd son amertume au goût des enfans.

E.

Eau, dans quel état l'enfant la doit boire. I. 218, 219.
Education, ses diverses especes. I. 214.
Opposition entr'elles. I. 3, 8.
But. I. 7. Choix. I. 4, 10.
Commence à la naissance. I. 4. Sens de ce mot chez les Anciens. I. 12.
Ne se partage pas. I. 60.
Quel en doit être le véritable instrument. I. 35. Nouvelles difficultés. I. 31.
Importance de la retarder. I. 126.
Difficulté. I. 129.
Doit être d'abord purement négative. I. 132.
Progrès de ses différences. I. 130.
Education exclusive, préfere les instructions coûteuses. II. 504.
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 221.
Maintient l'enfant dans la seule dépendance des choses. I. 37.
Education vulgaire, dispense les enfans d'apprendre à penser. I. 110.
Quel esprit elle leur donne. I. 190.

Egalité civile & naturelle, leur différence. *P. II. p.* 462, 463.
Égalité conventionnelle, rend néceſſaires le droit poſitif & les loix. *II.* 358. A fait inventer la monnoie. *Ibid.*
Eleve imaginaire que l'Auteur ſe donne. *I.* 33.
Eleve ne doit point s'enviſager comme devant être un jour ſéparé de ſon gouverneur. *I.* 38.
Inconvénient qu'il paſſe ſucceſſivement par diverſes mains. *I.* 48.
Avantage qu'il n'apprît rien du tout juſqu'à douze ans. *I.* 130.
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raiſonnement. *I.* 188.
Ne doit recevoir de leçons que de l'expérience. *I.* 191.
Doit toujours croire faire ſa volonté en faiſant la vôtre. *I.* 193.
Le mal de ſon inſtruction eſt moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre. *II.* 340.
Comment je m'y prends, pour que le mien ne ſoit pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. *II.* 389.
Utilité de ſes travaux dans les arts. *II.* 356.
En parcourant les atteliers, doit mettre lui-même la main à l'œuvre. *II.* 349.
Eleve, choix de ſon métier, s'il a du goût pour les ſciences ſpéculatives. *II.* 385.
En ceſſant d'être enfant, doit ſentir la ſupériorité du maître. *II.* 487.
Différence du vôtre & du mien. *II.* 504.
Eleves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager. *I.* 221.
Eloquence, maniere inepte de l'enſeigner aux jeunes gens. *II.* 499. Vrai moyen. *Ibid.*
Emile, pourquoi paroît d'abord peu ſur la ſcene. *I.* 33.
Riche, & pourquoi. *I.* 37. A de la naiſſance, & pourquoi. *Ibid.* Orphelin, en quel ſens. *Ibid.*
Premiere choſe qu'il doit apprendre. *I.* 91.
N'aura ni maillot. *I.* 55.
Ni chariots, ni bourlets, ni liſieres. *I.* 93.
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne. *I.* 52, 135.
Son dialogue avec le jardinier Robert. *I.* 143.
N'apprendra jamais rien par cœur. *I.* 176.
Comment apprend à lire. *I.* 186.
A deſſiner. *I.* 250. A nager. *I.* 222.
Boira ſon eau froide ayant chaud; précaution. *I.* 214.

Emile, avis que je lui donne ſur les ſurpriſes nocturnes. *P. I. p.* 236.
Penſif & non queſtionneur dans ſa curioſité. *II.* 309.
Son aventure à la foire. *II.* 318.
Sa premiere leçon de coſmographie. *II.* 310.
De ſtatique. *II.* 326. De phyſique ſyſtématique. *II.* 329.
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie. *II.* 332.
Queſtion qui, de ma part, ſuit infailliblement toutes les ſiennes. *Ibid.*
Comment je lui fais ſentir l'utilité de ſavoir s'orienter. *II.* 336.
Quel livre compoſera long-tems ſeul ſa bibliotheque. *II.* 346.
Emule de lui-même. *II.* 345.
S'intéreſſe à des queſtions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre; exemple. *II.* 360.
Pourquoi peu fêté des femmes dans ſon enfance, & avantage de cela. *II.* 363. *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. *II.* 374.
Choix de ſon métier. *II.* 385.
Fait à la fois deux apprentiſſages. *II.* 387.
Comment je loue ſon ouvrage, quand il eſt bien fait. *II.* 388.
Queſtion qu'il me fait, quand il juge que je ſuis riche, & ma réponſe. *II.* 390.
Emile, eſt un Sauvage fait pour habiter les villes. *II.* 395.
Ne répond point étourdiment à mes queſtions. *II.* 396.
Sait l'*à quoi bon* ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* ſur tout ce qu'il croit. *II.* 401.
Etat de ſes progrès à douze ans. *I.* 289 *& ſuiv.*
A quinze. *II.* 401.
N'eſt pas faux comme les autres enfans. *II.* 430.
Saura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. *II.* 431.
Quand il commence à ſe comparer à ſes ſemblables. *II.* 461.
Quelles paſſions domineront dans ſon caractere. *Ibid.*
Impreſſion que feront ſur lui les leçons de l'Hiſtoire. *II.* 476.
Ne ſe transformera point dans ceux dont il lira les vies. *II.* 480.
Jugera trop bien les autres pour envier leur ſort. *II.* 482.

Emile, pourra s'énorgueillir de sa supériorité. *P. II. p.* 483.
Remede à cela. *II.* 485.
Comment s'instruira dans les affaires. *II.* 496.
Aime la paix. *II.* 497.
Son parler n'est ni véhément. *II.* 500. Ni froid. *Ibid.*
Etendue de ses idées, & élévation de ses sentimens. *II.* 503.
Ne s'inquiete point des idées qui passent sa portée. *II.* 518.
A quelle secte doit être aggrégé. *II.* 519.
Encre, comment elle se fait. *II.* 340.
Utilité de savoir cela. *II.* 343.
Enfance, premier état. *I.* 68.
Deuxieme état. *I.* 90. Troisieme état. *II.* 299.
Court tableau de sa dépravation. *I.* 27.
Seul moyen de l'en garantir. *I.* 28.
Ses premiers développemens se font presque tous à la fois. *I.* 89. Doit être aimée & favorisée. *I.* 95.
Son état par rapport à l'homme. *II.* 410 *& suiv.*
Ne peut guere abuser de la liberté. *I.* 118.
A des manieres de penser qui lui sont propres. *I.* 122.
Doit mûrir dans les enfans. *I.* 131.
Il y a des hommes qui n'y passent point. *I.* 159.
Ne point se presser de la juger. *I.* 162.
Semblable dans les deux sexes. *II.* 404.
Enfans, comment traités à leur naissance. *I.* 14, 55, 113.
Supportent des changemens que ne supporteroient pas les hommes. *I.* 25.
Doivent être nourris à la campagne. *I.* 52.
Leurs premieres sensations purement affectives. *I.* 61.
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres. *I.* 62.
Ont rarement peur du tonnerre. *I.* 64.
Comment apprennent à juger des distances. *I.* 66.
Ont les muscles de la face très-mobiles. *I.* 68.
Pourquoi font si volontiers du dégât. *I.* 72.
Comment deviennent impérieux. *I.* 74.
Maximes de conduite avec eux. *I.* 75.
En grandissant deviennent moins remuans. *I.* 74.
Ne point les flatter pour les faire taire. *I.* 76.
Sont presque tous sevrés de trop bonne heure. *I.* 78.
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. *I.* 81.
On s'empresse trop de les faire parler. *I.* 82, 88 *& suiv.*

Et de corriger leurs fautes de la langue. *P. I. p.* 82.
Enfans, apprennent à parler plus distinctement dans les Couvens & dans les Colleges. *I.* 84.
Pourquoi ceux des Payſans articulent mieux que les nôtres. *I.* 83.
Donnent ſouvent aux mots, d'autres ſens que nous *I.* 88.
Ne point montrer un air alarmé quand ils ſe bleſſent. *I.* 91.
Avantage pour eux d'être petits & foibles. *I.* 92.
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impoſe, que des incommodités dont on les garantit. *I.* 114.
En les gâtant, on les rend miſérables. *I.* 115 *& ſuiv.*
Regles pour accorder ou refuſer leurs demandes. *I.* 119. *n.*
On les conduit par les paſſions qu'on leur donne. *I.* 126.
D'où vient leur pétulance. *I.* 127.
Abus des longs diſcours qu'on leur tient. *I.* 136.
Ne ſont point naturellement portés à mentir. *I.* 149 *& ſ.*
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits. *I.* 149.
Leur apparente facilité d'apprendre, cauſe leur perte. *I.* 163.
On ne leur apprend que des mots. *I.* 166.
N'ont point une véritable mémoire. *I.* 164.
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. *I.* 175.
Quelle eſt leur Géographie. *I.* 169.
Si l'Hiſtoire eſt à leur portée. *I.* 170.
Comment ſe perd leur jugement. *I.* 174.
De leurs vêtemens. *I.* 208. Et de leur coëffure. *I.* 211.
Généralement trop vêtus. *I.* 212.
Sur-tout dans les villes. *I.* 55. *n.*
En quel mois il en meurt le plus. *I.* 212.
S'ils doivent boire ayant chaud. *I.* 214.
Ont beſoin d'un long ſommeil. *I.* 215.
Moyen de les faire dormir. *I.* 217.
Et ſe réveiller d'eux-mêmes. *Ibid.*
Comment ſupportent gaiement la douleur. *I.* 219.
Peuvent être exercés aux jeux d'adreſſe. *I.* 259.
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. *I.* 270.
Difficulté de les obſerver. *I.* 297.
On ne ſait point ſe mettre à leur place. *II.* 313.
Effet de la docilité qu'on en exige. *II.* 331.
Ne les payer que de raiſons qu'ils puiſſent entendre. II. 333.

Enfans, Font peu d'attention aux leçons en discours. *P. II. p.* 335.
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. *II.* 364. *n.*
Un appareil de machines & d'instrumens les effraie ou les distrait. *II.* 325.
Ne s'intéressent qu'aux choses purement physiques. *II.* 401.
Sont naturellement portés à la bienveillance. *II.* 409.
Mais leurs premiers attachemens ne sont qu'habitude. *II.* 422.
Leur curiosité sur certaines matieres. *II.* 414.
Comment doit être éludée. *II.* 416 *& suiv.*
Apprennent à jouer le sentiment. *II.* 430.
Inconvénient de cela. *Ibid.*
Tout est infini pour eux. *II.* 512.
Enfant, augmente de prix en avançant en âge. *I.* 26.
Doit savoir être malade. *I.* 43. Supposé homme à sa naissance. *I.* 58. Pourquoi tend la main avec effort pour saisir un objet éloigné. *I.* 66, 71.
A quelle dépendance doit être assujetti. *I.* 110.
Ne doit point être contraint dans ses mouvemens. *I.* 111.
Ne doit rien obtenir par des pleurs. *I.* 112.
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. *I.* 89.
De la premiere fausse idée qui entre dans sa tête naissent l'erreur & le vice. *I.* 119.
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. *I.* 160.
Gouverne le maître dans les éducations soignées. *I.* 192.
Comment n'épiera pas les mœurs du maître. *I.* 194.
Ne doit point apprendre à déclamer. *I.* 263. Moyen de le rendre curieux. *II.* 306. Ne peut être ému par le sentiment. *II.* 308. Ne s'intéresse à rien dont il ne voie l'utilité. *II.* 345. Situation où tous les besoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir se développent sensiblement à son esprit. *II.* 346. Comment il faut lui montrer les relations sociales. *II.* 349.
Sa premiere étude est une sorte de physique expérimentale. *I.* 205. Ne doit rien faire sur parole. *II.* 330.
Enfant qui se croit brûlé par la glace. *II.* 392.
Enfant discole, maniere de le contenir. *I.* 146.
Enfant-fait. *I.* 286. Sa peinture. *I.* 287 *& suiv.*

Ennui, d'où vient. *P. II. p.* 448.
Entendement humain, ſon premier terme & ſes progrès. *I.* 58.
Envie, eſt amere & pourquoi. *II.* 428.
Epictete, ſa prévoyance ne lui ſert de rien. *II.* 438.
Erreur, le ſeul moyen de l'éviter, eſt l'ignorance. *II.* 394.
Erreurs de nos ſens, ſont des erreurs de nos jugemens; exemple. *II.* 391, 392.
Eſprit, chaque *eſprit* a ſa forme, ſelon laquelle il doit être gouverné. *I.* 131.
Eſprit, ſes caracteres. *II.* 391.
Eſprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhalé modérément, puis retenu. *I.* 161.
Eſprit de votre éleve & du mien. *I.* 191.
Eſprit vulgaire, à quoi ſe reconnoît dans l'enfance. *I.* 161.
Sens du mot *Eſprit*, pour le peuple & pour les enfans. *II.* 309. Sens primitif. *II. Ibid.*
Etat de Nature, en en ſortant nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi. *II.* 367.
Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus. *II.* 372.
Etat de Nature, *état Civil* : ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages. *I.* 110.
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux. *I.* 169.
S'il y en a qui conviennent aux enfans. *I.* 173.
Etudes ſpéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir. *II.* 467.
Etudier par cœur, habitue à mal prononcer. *I.* 84.
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. *II.* 519.
Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter. *I.* 113.
Exercice du Corps, s'il nuit aux opérations de l'eſprit. *I.* 188.
Explications en diſcours, font peu d'impreſſion ſur les enfans. *II.* 335.
Mauvaiſe *explication* par les choſes. *II.* 340.

F.

Fables. Si leur étude convient aux enfans. *I.* 176.
Analyſe d'une de celles de La Fontaine. *I.* 178.
Examen de leur morale. *I.* 181.
Quel eſt leur vrai tems. *II.* 490.
La morale n'y doit pas être développée. *II.* 491.
Facultés ſuperflues de l'homme, cauſes de ſa miſere. *I.* 101.
Famille, comment ſe diſſout. *I.* 21.

Fantaiſies des enfans gâtés. *P. I. p.* 116.
Farineux. *I.* 50. *Favorin*, cité. *I.* 101.
Fautes, leur tems eſt celui des Fables. *II.* 490.
Félicité de l'homme ici-bas eſt négative. *I.* 98.
Femme, conſidérée comme un homme imparfait. *II.* 404.
N'eſt à bien des égards qu'un grand enfant. *Ibid.*
Femmes, notre premiere éducation leur appartient. *I.* 2. *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni meres. *I.* 17, 18.
Quel air leur plaît dans les hommes. *II.* 364. *n.*
Fétiches. *II.* 510.
Feu de la jeuneſſe, pourquoi la rend indiſciplinable. *II.* 455.
C'eſt par lui qu'on la peut gouverner. *Ibid.*
Foi des enfans, à quoi tient. *II.* 514.
Foibleſſe, en quoi conſiſte. *I.* 100.
D'où vient celle de l'homme. *II.* 299.
C'eſt elle qui le rend ſociable. *II.* 427.
Force, en quoi conſiſte. *I.* 100.
A quel âge l'homme a le plus de force relative. *II.* 301.
Comment il en doit employer l'excédent. *II.* 302.
Force du génie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. *I.* 161.
Forêt de Montmorenci. *II.* 336.
François, ce qui rend leur abord repouſſant & déſagréable. G. *I.* 85, 244. *n.*
Gaieté, ſigne très équivoque du contentement. *II.* 447.
Gauffres iſopérimetres. *I.* 257. *Gaures.* *I.* 275.
Genevois, peut-être ne ſeroient plus libres, s'ils n'avoient ſu marcher ſans ſouliers. *I.* 239.
Génie, a ſouvent dans l'enfance l'apparence de la ſtupidité. *I.* 161.
Génie des hommes, différent dans les peuples & dans les individus. *II.* 473.
Géographie, idée qu'en ont les enfans. *I.* 169.
Ses premieres leçons. *II.* 313.
Géométrie, s'il eſt vrai que les enfans l'apprennent. *I.* 164.
Notre maniere de l'enſeigner donne plus à l'imagination qu'au raiſonnement. *I.* 254.
Comment Emile en apprendra les premiers élémens. *I.* 255.
Moyen de la rendre intéreſſante. *II.* 304.
Gourmandiſe, préférable à la vanité, pour mener les enfans. *I.* 271. Vice des cœurs ſans étoffe. *I.* 272.
Goût. Remarques ſur ce ſens. *I.* 268 *& ſuiv.*

Goûts Naturels, ſont les plus ſimples. *P. I. p.* 268 *& ſ.*
Et les plus univerſels. *I.* 269.
Gouvernement politique, à quoi doit ſe borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. *II.* 357.
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir. *I.* 30.
Moyen d'éviter la difficulté du choix. *I.* 31.
Doit être jeune. *I.* 34.
S'il doit avoir déja fait une éducation. *Ibid.*
Doit choiſir auſſi ſon éleve. *I.* 35.
Ne doit point s'enviſager comme en devant être un jour ſéparé. *I.* 38.
Ne doit point ſe charger d'un éleve infirme. *I.* 39.
Doit avoir de l'autorité ſur tout ce qui entoure ſon éleve, & moyen d'acquérir cette autorité. *I.* 134.
Doit ſe faire apprentif avec ſon éleve. *II.* 349.
Abus à éviter dans leurs communs travaux. *II.* 356.
Fondement de la confiance que l'éleve doit avoir en lui. *II.* 487.
Comment doit ſe conduire dans les fautes de ſon éleve devenu grand. *II.* 489.
Gouverneurs, leur fauſſe dignité. *II.* 486.
Grand Seigneur devenu gueux. II. 369. *Graſſéyer. I.* 82.
Griſſes, pain de Piémont. *I.* 80. *Gymnaſtique. I.* 207.

H.

Habitude, n'eſt point la Nature. *I.* 5.
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. *I.* 62.
D'où vient l'attrait de l'*habitude*. *I.* 291. *n.*
Habitude du corps convenable à l'exercice, différente de celle qui convient à l'inaction. *I.* 210.
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme. *I.* 53.
Henri IV. Mot de ce Prince ſur les prédictions des Aſtrologues. *I.* 159. *Héritier*, comment s'éleve. *I.* 199.
Hermès. II. 345. *Hérodote*, cité. *I.* 211, 281.
Hiſtoire, n'eſt point à la portée des enfans. *I.* 169.
Exemple. *I.* 171. Tems de ſon étude. *II.* 466.
Calomnie le genre humain. *II.* 467.
N'eſt jamais fidelle. *II.* 468.
En quoi ſemblable aux Romans. *II.* 469.
Doit peindre ſans faire de portraits. *II.* 470.
Montre plus les actions que les hommes. *II.* 472.
Hiſtoire moderne, n'a point de phyſionomie. *II.* 470.
Hiſtoriens anciens. *I.* 281. *n.*

Hobbes, comment appelloit le méchant. *P.* I. *p.* 72.
En quel ſens ſon grand principe eſt vrai. I. 115.
Hochets. I. 78, 79.
Homme, comment déſapprend à mourir. I. 43.
Son haleine eſt mortelle à ſes ſemblables. I. 53.
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociété. I. 107, 109.
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 239.
Eſt le même dans tous les états. II. 368.
Ce qui le rend eſſentiellement bon ou méchant. II. 410.
Doit être formé avant d'uſer de ſon ſexe. II. 453.
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque. II. 463.
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus. II. 506.
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 315.
Homme du monde, tout entier dans ſon maſque. II. 448.
Homme naturel, en quoi conſiſte ſon bonheur. II. 329.
Vivant dans l'état de Nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 395, 507.
Borné par ſes facultés aux choſes ſenſibles. II. 507.
Hommes, pourquoi j'en parle ſi tard à mon éleve. II. 353.
Hommes vulgaires, ont ſeuls beſoin d'être élevés. I. 36.
Humanité, premier devoir de l'homme. I. 95.
Ce qui la conſtitue. II. 427.
Comment s'excite & ſe nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 432, 439.
Maximes pour cela. II. 432 *& ſuiv.*
Hygienne. I. 44.

I

Idées, diſtinguées des images. I. 164.
Et des ſenſations. II. 391. La maniere de les former eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. *Ibid.*
Idées ſimples, ce que c'eſt. *Ibid.*
Identité ſucceſſive, comment nous avons le ſentiment de la nôtre. I. 93.
Jeunes femmes, leur manege pour ne pas nourrir leurs enfans. I. 19.
Jeunes gens corrompus de bonne heure, ſont durs & cruels. II. 426.
Caractere de ceux qui conſervent long-tems leur innocence. *Ibid.*
Pourquoi paroiſſent quelquefois inſenſibles quoiqu'ils ne le ſoient pas. II. 442.
Inconvénient de les rendre trop obſervateurs. II. 465.

Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 432, 450. Exemple. *P.* II. *p.* 452.
Doit penser bien de ceux qui vivent avec lui. II. 464.
Estimer les individus, & mépriser la multitude. II. 465.
Jeux, par qui & à quelle occasion inventés. I. 281.
Jeux de nuit, utilité & pratique. I. 226, 233.
Jeux olympiques, à quoi comparés. II. 464.
Imagination, étend la mesure des possibles. I. 99.
Transforme en vices les passions des êtres bornés. II. 423.
Imitation, goût naturel. I. 156.
Comment dégénere en vice. *Ibid.*
Indigestions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 280. *Infans.* I. 90. *Infini.* II. 512.
Ingratitude, n'est pas dans le cœur de l'homme. II. 458.
D'où elle vient. *Ibid.* *Inoculation.* I. 220.
Instinct, comment devient sentiment. II. 408.
Instruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 126.
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 136.
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 345.
Instructions de la Nature sont tardives, celles des hommes prématurées. II. 413.
Instrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adresse des mains & à la justesse des sens. II. 327.
Intelligence, épreuve & mesure de son développement. II. 303.
Intolérance, quel dogme est son principe. II. 513.
Jugemens actifs & passifs. II. 391. Distinction. II 392.
Comment on apprend à bien juger. II. 395.
Justice, quel est en nous son premier sentiment. I. 140.
Justice humaine, son principe. II. 460. *n.*
Justice & bonté ne sont pas de purs êtres moraux. *Ibid.*
Juvénal, cité. II. 383.

L.

La Fontaine, si ses Fables conviennent aux enfans. I. 176.
Lait, si le choix du lait de la mere ou d'une autre, est indifférent. I. 19.
D'abord séreux, puis prend de la consistance. I. 47.
Est une substance végétale. I. 50.
Se caille toujours dans l'estomac. I. 51.
Langue naturelle. I. 67.
Langues, si leur étude convient aux enfans. I. 167.
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. 168.
Pourquoi l'on enseigne aux enfans par préférence les

langues mortes. *P. I. p.* 168.
Leçons doivent être plus en action qu'en discours. I. 145.
Liberté, le premier de tous les biens. I. 107.
Liberté bien réglée, seul instrument d'une bonne éducation. I. 126.
Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans. I. 185.
Lisiere, laisse une mauvaise démarche aux enfans. I. 93. *n.*
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 216.
Quel est le meilleur. I. 217. *Litarge.* II. 341.
Livre, qui composera seul la bibliotheque d'Emile. II. 346.
Livres, instrumens de la misere des enfans. I. 184.
Locke recommande de ne point droguer les enfans. I. 43.
Examen de sa maxime, qu'il faut raisonner avec eux. I. 120.
Comment veut qu'on rende un enfant libéral. I. 154.
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés. I. 185.
Inconséquence de cet Auteur, sur leur boisson. I. 213, 214.
Métier qu'il donne à son Gentilhomme. II. 377.
Veut qu'on étudie les *esprits* avant les corps. II. 508.
Loix, ce qui leur manque pour rendre les hommes libres. I. 110.
Favorisent le fort contre le foible. II. 463. *n.*
Loix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des raisons. II. 328.
Loix de la Nature, exemple sur la pesanteur. *Ibid.*
Lotophages. I. 275.
Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 62.
Lune, au delà d'un nuage en mouvement, paroît se mouvoir en sens contraire. II. 393.
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim. I. 281.

M.

Machines, leur appareil effraie ou distrait les enfans. II. 325. Nous ferons nous-mêmes les nôtres. *Ibid.*
A force d'en rassembler autour de soi, l'on n'en trouve plus en soi-même. II. 327.
Maigre, n'échauffe que par l'assaisonnement. I. 51.
Maillot. I. 15, 55, 76.
Maître, gouverné par l'enfant. I. 192.
Mal, n'en faire à personne, la premiere & la plus importante leçon de morale. I. 157.
Maux entassés par l'enfance. I. 24.

Maux physiques, moins cruels que les autres. *P.* I. *p.* 26.
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un seul. I. 102.
Maux de l'ame, n'excitent pas si généralement à compassion que les autres. II. 441.
Manitou. II. 510.
Marcel, célebre maître à danser. I. 240. *n.*
Marmousets de Laban. II. 510.
Maros, ce que Montagne a dit d'un de ses Rois. I. 219.
Masques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur I. 63. *Matiere.* II. 511.
Maximes de conduite avec les enfans. I. 75.
Maximes sur la pitié. II. 432.
Médecine, d'où vient son empire. I. 40.
Maux qu'elle nous donne. *Ibid.*
Sophisme sur son usage. I. 41.
Aussi nuisible à l'ame qu'au corps. I. 42.
Ne fait aucun bien aux hommes. I. 102.
Médecin, ne doit être appellé qu'à l'extrêmité. I. 43.
Mélancolie, amie de la volupté. II. 447.
Mémoire, les enfans n'en ont pas une véritable. I 164, 173.
Comment se cultive celle qu'ils ont. I. 175.
Menalippe, Tragédie d'Euripide. II. 217. *n.*
Mensonge de fait & de droit. I. 149.
Ni l'un ni l'autre n'est naturel aux enfans. I. 150 *& suiv.*
Menuiserie. II. 385.
Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 22.
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans. I. 23.
Méridienne à tracer. II. 317.
Aventure qu'elle amene. II. 318.
Mesures naturelles. I. 250.
Métaux, choisis pour termes moyens des échanges. II. 358.
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les sciences. II. 326. La mieux appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, est la meilleure. II. 365.
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. II. 373.
Métiers, raisons de leur distinction. II. 366.
Miseres de l'homme, le rendent humain. II. 427 *& suiv.*
Mœurs, comment peuvent renaître. I. 22.
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouverneur. I. 194. En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas. II. 454.
Monnoie, pourquoi inventée. II. 358.
N'est qu'un terme de comparaison. *Ibid.*

Monnoie, tout peut être monnoie. *P.* II. *p.* 358.
Pourquoi marquée. *Ibid.* Son usage. *Ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. II. 359.
Monseigneur, il faut que je vive: réflexion sur ce mot & sur la réponse.. II. 368.
Montaigne cité. I. 207, 219. II. 472.
Montre du Sage. II. 354. *n.*
Morale, comment on l'enseigne aux enfans. I. 121.
Unique leçon qu'on leur en doit donner. I. 157.
Mor. & politique ne peuvent se traiter séparément. II. 462.
Morale des fables, examinée. I. 182.
Morale, ne doit pas être développée. II. 491.
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raison. I. 72.
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme. I. 102.
Comment se fait peu sentir. I. 219.
L'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans. II. 440.
Mots, l'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il n'a d'idées. I. 89.
Seule chose qu'on apprenne aux enfans. I. *166.*
Difficulté de leur donner toujours le même sens. I. *165. n.*
Mouvement; c'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous. I. 66.
Muscles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 68.
Musique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 238.
Peut servir à parler aux sourds. *Ibid.*
De la maniere de l'enseigner aux enfans. I. 264.
Mysteres, II. 513.

N.

Nager, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation. I. 221.
Ce qui le rend périlleux. I. 222.
Naissance de l'homme, a, pour ainsi dire, deux époques. II. 404, 406.
Nature, routes contraires par lesquelles on en sort dès l'enfance. I. 23. Exerce incessamment les enfans. I. 24.
Comment l'homme en sort par ses passions. II. 408.
Ses instructions tardives & lentes. II. 413.
Son progrès en développant la puissance du sexe. II. 425.
Nature de l'homme. I. 5. *Nature divine.* II. 511.
Newton, portoit l'hiver ses habits d'été. I. 211.

Notions morales, leur progrès dans mon éleve. *P. II p.* 304.
Nourrice, la véritable. *I.* 28.
La meilleure au gré de l'accoucheur. *I.* 46.
Choix. *I.* 47.
Doit être la gouvernante de son nourrisson. *I.* 48.
Ne doit pas changer de maniere de vivre. *I.* 49.
Nourrices, comment traitées, & pourquoi. *I.* 20.
Raison de leur attachement à l'usage du maillot. *I.* 57.
Excellent dans l'art de distraire un enfant qui pleure. *I.* 78. Précaution qu'elles négligent. *Ibid.*
Disent aux enfans trop de mots inutiles *I.* 80.
Nuage, passant entre la lune & l'enfant lui paroît immobile, & la lune en mouvement. *II.* 393.
Nuit, d'où vient l'effroi qu'elle cause. *I.* 226. Remede. *I.* 230. Expédition *nocturne* de l'Auteur dans son enfance. *I.* 231.

O.

Objections. Contre la liberté laissée aux enfans. *I.* 96. Contre l'éducation retardée. *I.* 132. Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. *I.* 187. Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance, *I.* 206. Contre la culture prématurée d'un corps non formé. *I.* 260. Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. *II.* 351. Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adolescent. *II.* 442.
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. *I.* 62, 63. De nos premieres observations, si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. *II.* 305.
Objets purement *physiques*, les seuls qui puissent intéresser les enfans. *II.* 330.
Objets intellectuels ne sont pas si-tôt à la portée des jeunes gens. *II.* 465.
Observation des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. *Ibid.*
Odorat, réflexion sur ce sens. *I.* 281.
Oisiveté est un vol public. *II.* 372.
Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. *II.* 375. Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. *II.* 400. Eleve son trône sur les passions des hommes. *II.* 412.
Ordre à suivre dans les études. *II.* 417.

Ordre moral, comment l'homme y entre. *P. II. p.* 460.
Ordre social, tems d'en expoſer le tableau au jeune homme. *II.* 462.
Source de toutes ſes contradictions. *II.* 463.
Témérité de s'y fier. *II.* 369.
Organes des plaiſirs ſecrets & des beſoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. *II* 418.
Ottomans, ancien uſage des Princes de cette Maiſon. *II.* 387. *Ovide* cité. *I.* 89.
Ouie, culture de ce ſens. *I.* 261.
Organe actif qui lui correſpond. *I.* 262.
Outils, plus les nôtres ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits. *II.* 327.

P.

Pantalon, pourquoi ennuyeux. *II.* 491.
Parallele de mon éleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde. *II.* 443 *& ſuiv.*
Pareſſe, comment on en guérit les enfans. *I.* 218.
Paſſions, une ſeule eſt naturelle à l'homme. *I.* 128.
Sont les inſtrumens de notre conſervation. *II.* 406.
Quelle eſt celle qui ſert de principe aux autres. *II.* 407.
Comment par elles l'homme ſort de la Nature. *II.* 408.
Comment ſe dirigent au bien ou au mal. *II.* 409.
Sommaire de la ſageſſe humaine dans leur uſage. *II.* 423.
Leur progrès force d'accélérer celui des lumieres. *II.* 518.
Paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi; *paſſions haineuſes & iraſcibles* naiſſent de l'amour-propre. *II.* 410.
Paſſions impétueuſes, moyen d'en faire peur aux enfans. *I.* 137.
Paſſions naiſſantes, moyen de les ordonner. *II.* 423.
Paume, exercice pour les garçons. *I.* 257.
Pauvre, n'a pas beſoin d'éducation. *I.* 37.
Payſan Suiſſe, idée qu'il avoit de la puiſſance Royale. *II.* 512.
Payſans, n'ont point peur des araignées. *I.* 63.
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. *I.* 83.
Ne graſſeyent jamais. *I.* 82.
Pourquoi plus groſſiers que les Sauvages. *I.* 189.
Pédarete, citoyen. *I.* 7. *Pere*, ſa tâche. *I.* 29.
Ne doit point avoir de préférence entre ſes enfans. *I.* 39.
Perſpective, ſans ſes illuſions nous ne verrions aucun eſpace. *I.* 241.

Péruviens, comment traitoient les enfans. *I.* 56. *n.*
Petite-vérole. *I.* 220. *Pétrone*, cité. *II.* 350.
Pétulance des enfans, d'où vient. *I.* 73, 127.
Peuple, a autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. *II.* 438.
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. *II.* 434.
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur ſont propres. *II.* 454.
Philippe, *Médecin d'Alexandre*, ſon hiſtoire. *I.* 171.
Philoſophie en maximes, ne convient qu'à l'expérience. *II.* 470.
Philoſophie de notre ſiecle, un de ſes plus fréquens abus. *II.* 413. *Phyſionomie.* *II.* 448.
Phyſique, ſes premieres leçons. *II.* 324.
Phyſique expérimentale, veut de la ſimplicité dans ſes inſtrumens. *II.* 325.
Phyſique ſyſtématique, à quoi bonne. *II.* 328.
Sa premiere leçon. *Ibid.*
Pitagore, à quoi comparoit le ſpectacle du monde. *II.* 464.
Pitié, comment elle agit ſur nous. *II.* 431.
Eſt douce, & pourquoi. *II.* 428.
Comment on l'empêche de dégénérer en foibleſſe. *II.* 502.
Pitié pour les méchans, cruelle au genre humain. *Ibid.*
Plan que l'Auteur s'eſt tracé. *I.* 33.
Pleurs des enfans. *I.* 68 *& ſuiv.* 77, 78, 95, 112.
Plutarque cité. *I.* 28. *n.* *II.* 515.
En quoi il excelle. *II.* 474.
Poiſon, quelle idée en ont les enfans. *I.* 172.
Politeſſe, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches. *I.* 112.
Poupées ambulantes. *II.* 300.
Précepteur, quel eſt le vrai. *I.* 28.
Incapacité de l'Auteur pour ce métier. *I.* 32.
Préjugé qui mépriſe les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre. *II.* 373.
Préjugés, s'énorgueillir de les vaincre c'eſt s'y ſoumettre. *II.* 387.
Préſent, ne doit point être ſacrifié à l'avenir dans l'éducation. *I.* 94.
Prêtres & Médecins, peu pitoyables. *II.* 451.
Prévoyance, ſource de nos miſeres. *I.* 103.
Prévoyance des beſoins, marque une intelligence déja

fort avancée. *P. II. p.* 330.
Principes des choſes, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inférieur au bon. *I.* 72.
Progrès d'Emile à douze ans. *I.* 288.
A quinze. *II.* 400 *& ſuiv.*
Propriété, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant. *I.* 141.
Puberté, vraie dans les individus ſelon les tempéramens, & dans les hommes ſelon les climats. *II.* 413.
Peut être accélérée ou retardée par des cauſes morales. *II. Ibid.*
Toujours plus hâtive chez les peuples policés. *II.* 414.
Et dans les Villes. *Ibid. n.*
Pudeur, les enfans n'en ont point. *II.* 418.
Puiſſance du ſexe, comment les enfans l'accélerent. *II.* 425.
Pyrrhus, jugement d'Emile ſur ſa vie. *II.* 477.

Q.

Queſtion par laquelle on réprime les ſottes & faſtidieuſes queſtions des enfans. *II.* 332.
Ses avantages. *II.* 333.
Queſtion ſcabreuſe, & réponſe. *II.* 419 *& ſuiv.*
Quintilien cité. *I.* 187.

R.

Races périſſent ou dégénerent dans les villes. *I.* 53.
Raiſon, frein de la force. *I.* 122.
Comment on la décrédite dans l'eſprit des enfans. *I.* 131.
Raiſon ſenſitive. I. 206. Ses inſtrumens. *Ibid.*
Raiſons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puiſſent entendre. *II.* 334.
Raiſonnement, de quelle eſpece eſt celui des enfans. *I.* 165.
Si-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idees, tout jugement eſt un raiſonnement. *II.* 399.
Reconnoiſſance, ſentiment naturel au cœur humain *II.* 458.
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. *II.* 459.
Réfraction. II. 398 *& ſuiv.*
Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. *I.* 112.
Régime pitagoricien. I. 52. *n.* 275.
Régime végétal, convenable aux nourrices. *I.* 49.
Relations ſociales, comment on doit les montrer à l'enfant. *II.* 349.

Religion, choix de celle d'Emile. *P.* II. *p.* 519
Repas ruſtique comparé avec un feſtin d'appareil. II. 362
Réprimande que m'addreſſe un Bateleur en préſence d'Emile. II. 322
République de Platon n'eſt pas un traité de politique. I. 9
Ce que c'eſt. *ibid.*
Comment les enfans y ſont élevés. I. 163
Riche, l'éducation de ſon état ne lui convient point I. 37
Riche appauvri. II. 369
Riches, trompés en tout. I. 46
Rivage, pourquoi quand on le cotoie en bateau paroît ſe mouvoir en ſens contraire. II. 393
Robert, *jardinier*, ſon dialogue avec l'Auteur & ſon éleve. I. 143
Robinſon Cruſoé. II. 346
Romains illuſtres, à quoi paſſoient leur jeuneſſe. II. 496
Romans orientaux, plus attendriſſans que les nôtres. II. 434
Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. II. 408

S.

Sageſſe humaine, en quoi conſiſte. I. 98, II. 423
Savans, ſont plus loin de la vérité que les ignorans. II. 394
Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. I. 269
Inconvénient de s'y accoutumer. I. 270
Sauvages, pourquoi plus ſubtils que les payſans. I. 189
Devroient, ſelon les Médecins, être perclus de rhumatiſmes. I. 213 *n.*
Pourquoi cruels. I. 275
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés. II. 448
Science humaine, la portion propre aux Savans très-petite, en comparaiſon de celle qui eſt commune à tous. I. 60
Sens, lequel ſe développe le plus tard. I. 65 *n.*
De l'art de les exercer. I. 223 *& ſuiv.*
Deux manieres de vérifier leurs rapports. II. 396
Sens commun, ce que c'eſt. I. 285
Senſations & ſentimens ont des expreſſions différentes. I. 68
Diſtinguées des idées. II. 391
Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 396
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. II. 392

Senſations affectives précedent les *repréſentatives*. P. Ip. 61
Senſibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer. Ik. 429
Comment elle naît. II. 431
A quoi d'abord elle ſe borne dans un jeune homme. II. 456
Doit ſervir à le gouverner. II. 457
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. II. 409
Sentimens, quel eſt le premier dont ſoit ſuſceptible un jeune homme bien élevé. II. 425
Sevrer, tems & moyen. I. 78
Signe, ne doit jamais être ſubſtitué à la choſe, que quand il eſt impoſſible de la montrer. II. 312
Situations où les beſoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir, ſe développent ſenſiblement à l'eſprit d'un enfant. II. 346
Société, a fait l'homme foible. I. 107
Toute Société conſiſte en échanges.
Application de ce principe au commerce & aux arts. II. 357
D'où il ſuit que toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle. II. *Ibid.*
Soleil, ſon lever. II. 367
Sommeil des enfans. I. 215
Moyens d'en régler la durée. I. 217
Sourds, moyen de leur parler en muſique. I. 238
Spartiates, élevés en poliſſons, n'étoient pas pour cela groſſiers étant grands. I. 192
Spectacle du monde, à quoi comparé. II. 464
Sphere armillaire, machine mal compoſée. II. 312
Statique, ſa premiere leçon. II. 326
Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maiſon. I. 204
Stupidité fâcheuſe, ſous quels traits je la peindrois. II. 513
Subſtance animale en putréfaction fourmille de vers. I. 50
Subſtances, combien il y en a. II. 511
Sucs nourriſſans, doivent être exprimés d'alimens ſolides. I. 51 *n.*
Suétone cité. I. 28 *n.*
Surpriſes nocturnes. I. 235
Syntheſe. II. 313

T

Tacite, à quel âge cet Auteur eſt bon à lire. II. 470
Tailleurs, inconnus chez les Anciens. II. 382
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute

reſſource. P. II. p. 375
Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 379
Exemple. *Ibid.*
Thémiſtocle, comment ſon fils gouvernoit la Grece. I. 106 *n.*
Thucydide, modele des Hiſtoriens. II. 470
Tems, c'eſt plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire. I. 163
Quand il eſt avantageux d'en perdre. I. 132
Trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'inſtruction. II. 315
Tems, quand les enfans commencent à connoître ſon prix. II. 330
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 62
Tonnerre, rarement les enfans en ont peur. I. 64
Toucher, culture de ce ſens. I. 225 *& ſuiv.*
Ses jugemens bornés & ſûrs. I. 237
Comment peut ſuppléer à la vue. I. 226. A l'ouie. I. 237
Moyens de l'aiguiſer ou de l'émouſſer. I. 238
Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue. I. 249
Tréſor de St. Marc à Veniſe, ce qui lui manque. I. 207
Turenne, trait de douceur de ce ce grand homme. II. 475
Petiteſſe. I. 178

V.

Valere-Maxime, cité. I. 90
Vanité, ſuites mortifiantes de ſon premier mouvement dans Emile. II. 321
Varron cité. I. 12
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice. I. 153
Vertus, ſont des apprentiſſages de l'enfance. I. 220
Vertus par imitation. I. 156
Vêtemens, obſervations ſur ceux des enfans. I. 208, 211
Vérité, doit coûter quelque choſe à connoître, pour que l'enfant y faſſe attention. II. 310
Quand on peut ſans riſque exiger qu'un enfant la diſe. I. 203 *n.*
Viande, ſon goût n'eſt pas naturel à l'homme. I. 274
Lambeau de Plutarque ſur cet aliment I. 275
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré. I. 138
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I. 41

A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 94.
On doit la laisser goûter aux enfans. I. 95.
Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens I. 103.
Vie dure, multiplie les sensations agréables. I. 216.
Vie humaine, ses plus grands risques sont dans son commencement I. 94.
Courte à plus d'un égard. II. 404.
Vies particulieres, préférables à l'histoire. II. 472.
Vieillards, déplaisent aux enfans. I. 34.
Aiment à voir tout en repos autour d'eux. I. 73.
Vigueur d'esprit, comment se contracte. II. 370.
Villes, sont le gouffre de l'espece humaine. I. 53.
Pourquoi les races y dégénerent. II. 485.
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 269.
Falsifié par la litarge est un poison. II. 341.
Moyen de connoître cette falsification. II. 342.
Virgile, son plus beau Vers. II. 434
Virginité, importance de la conserver long-tems. II. 416. 422.
Préceptes. II. 416, 450.
Visages plus beaux que leurs masques. II. 465.
Vivre, ce que c'est. I. 13.
Vocabulaire de l'enfant, doit être court. I. 89.
Voix, combien de sortes l'homme en a. I. 262.
Volant, est un jeu de femme. I. 258.
Usage, en prendre presque toujours le contre-pied pour bien faire. I. 130.
Usages, en toute chose doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 359.
Utilité, sens de ce mot dans l'esprit des enfans. II. 330.
Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe si peu. II. 332.
Exemple de l'art de leur faire entendre. II. 336.
Vue, exercice de ce sens. I. 241 & *suiv.*
Ce qui rend ses jugemens équivoques. *Ibid.*
Comment la course exerce un enfant à mieux voir. I. 248.

X.

X *Enophon* cité I. 35.

Z

Z *Urich*, comment passent maîtres les Conseillers de cette Ville. II. 389.

FIN DE LA TABLE.